

OEUVRES POSTHUMES

DE

PAUL PELLLOT

*Publiées sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
et sous le patronage du Centre National de la Recherche Scientifique*

II

NOTES SUR L'HISTOIRE DE LA HORDE D'OR

Suivent de

QUELQUES NOMS TURCS
D'HOMMES ET DE PEUPLES FINISSANT EN "AB"



PARIS
LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
ADRIEN-MAISONNEUVE
11, rue Saint-Jacques

1931

NOTES SUR L'HISTOIRE DE LA HORDE D'OR

Werner, H. G. Die Goldene Horde, Die Mongolen in Russland 1223-1502, Leipzig, G. Harnischwitsch, 1913, in-8, vii + 344 pp., avec 2 tabl. placées en 2 colonnes; — Das mongolische Weltreich, Quellen und Forschungen, ed. von Gernisch et H. H. Schabert, vol. II.

A la fin de 1832, l'Académie des Sciences de Russie avait établi le programme d'un prix à décerner en 1835 à une Histoire de la Horde d'Or, écrite avec la connaissance et l'étude critique de toutes les sources orientales et européennes, en particulier slaves, et avec mise à profit de la numismatique. A la fin de 1835, l'Académie retirait le prix sans l'attribuer. Elle avait cependant reçu un ou, vulgairement, trois, sur les rapports de Krag, Fœrsten et Schmidt, se refusant à lui accorder même l'un des deux accessits prévus par le programme de 1832. Ce travail complètement rejeté fut publié presque tel quel par son auteur en 1840 : c'est la *Geschichte der Goldenen Horde* de von Hammer-Purgstall, sur laquelle on vit depuis un siècle.

Le rapport de Krag était plutôt bienveillant, celui de Fraehn sévère, celui de Schmidt injuste et souvent absurde. A vrai dire, l'Académie de Bavière avait tracé un programme irréalisable en 1832, et qui le serait encore dans une certaine mesure aujourd'hui. Malgré les lacunes, les omissions, les rapprochements arbitraires comme ceux du mongol *jochi* et de l'italien *ciorris* (p. 22), ou du norv. *kille* (?) et de l'anglais *quilt* (p. 261), et, comme tous jours chez Hammer, les détails d'une rédaction impatiente, son livre représentait une immense lecture et un effort que si peu d'étrangers étaient préparés à fournir que ni en Bavière, ni hors de Bavière, il ne s'est pendant cent ans trouvé personne pour reprendre l'œuvre sociale.

Salet vint d'interrompre cette longue prescription. Son neveu frere est mieux équilibré, plus sùr que la compilation assez indigeste de Harnack, et il a mis à profit les travaux les plus récents des philologues, des archéologues et des manuscritiers;

Spuler utilise directement les textes russes, turcs, arabes et persans, ce qui est beaucoup; seuls les renseignements d'origine mongole ou chinoise sont de seconde main. La bibliographie des pp. 455-525 est impressionnante¹. On a bien un peu le sentiment que le travail personnel de l'auteur est cette fois moins poussé que dans l'œuvre sœur, *Die Mongolen in Iran*, qu'il avait fait paraître en 1939; mais les sources littéraires sont ici plus pauvres, plus fragmentaires, et la mise en œuvre en est plus ingrate. Le moindre fait, le moindre nom exigeraient souvent toute une discussion. Sans boudier sur notre plaisir, nous devons nous féliciter de ce qui nous est offert; le point est fait, et nous voyons mieux désormais que par le pullulement des articles de détail ce qu'il peut rester de lacunaire ou de douteux dans nos informations.

A vrai dire, lacunes et doutes abondent. Je ne veux pas m'arrêter autrement ici aux cas où Spuler répète des erreurs réfutées depuis longtemps, comme de croire que le nom des lingots d'argent chez Rubrouck, « *iascot* », représente *aqsaum*, « barre d'argent blanche », alors que c'est une mauvaise leçon pour **iastoc*, ture *yastuq*, « coussin », nom parfaitement attesté de ces lingots²; de considérer la « pierre de pluie » ou « pierre de *yada* » (mo. *lada*) comme du « jade », alors que « jade » vient de l'espagnol *hijada* « [pierre] d'aine », et que « la pierre du *yada* » est un bézoar³; ou de donner le nom de *Hurramšāh* au chef mongol

1. Une bibliographie n'est jamais complète, et pas mal d'articles de détail pourraient être ajoutés. Comme lacunes sérieuses, outre l'absence fâcheuse du *T'oung Pao*, on est surpris que Spuler ne nomme même pas le seul ouvrage un peu volumineux qui ait en principe traité le sujet de la Horde d'Or depuis Hammer, à savoir Jeremiah Curtin, *The Mongols in Russia*, Londres, Sampson Low, 1908, in-8, xx + 481 pages, avec 1 pl. et 1 carte. Tout comme l'autre livre de Curtin, *The Mongols, a History*, paru le premier la même année, celui-ci est sans références et sans index, et, malgré son titre, c'est plutôt une histoire des rapports des princes russes avec la Horde d'Or qu'une histoire de la Horde d'Or elle-même; mais, sous l'angle où Curtin s'est placé, c'est l'ouvrage le plus détaillé qui existe en une langue occidentale autre que le russe; il souffre toutefois de la même absence de critique que *The Mongols, a History*. Je relève aussi qu'on ne trouve chez Spuler aucune mention des relations de Julien de Hongrie, malgré les publications parues à son sujet dans les dernières années (en particulier l'édition critique de L. Bendely dans *Arch. Europae Centro-Orient.*, III [1937], 4-52).

2. Cf. *Die Mongolen in Iran*, 303, et ici, 330; l'hypothèse est reprise tacitement de Fr. Risch, *Wilhelm von Rubruck*, 172-173. Peut-être celui-ci a-t-il pris son malencontreux *aq-sum* ou *أق سوم* « *ah-som* » = *أق سوم* « *aq som* » « d'argent massif », de Vambéry, *Éag. Spr.*, 299.

3. Cf. p. 244; Spuler suit ici Hammer. Le premier à avoir donné l'étymologie véritable de « jade », *piedra de hijada*, bien avant Max Müller à qui elle

« Corenza » ou **Curomza* que Plan Carpin trouva au Dniéper, alors que c'est sûrement un *Qurumši*, probablement le troisième fils d'Ordu (ou *Ördü*), lui-même frère aîné de Batu¹; ou de croire que l'étymologie de *bahši* par le sanskrit *bhikṣu* est encore celle qui est acceptée². Sur tous ces points, les solutions correctes ont été exposées depuis longtemps dans le *T'oung Pao*, dont on peut regretter qu'il ne soit même pas nommé dans la copieuse bibliographie de Spuler³. Mais on voit figurer dans cette bibliographie mes articles sur *Les Mongols et la Papauté*, et la *Biblioteca Bio-Bibliografica* de Golubovich: les premiers auraient dû montrer à l'auteur que Rubrouck ne fut pas envoyé à Sartaq par Innocent IV, mais par le seul saint Louis⁴; le livre de Golubovich aurait dû le préserver de l'hypothèse indéfendable que les martyrs franciscains de Tana en 1321 avaient peut-être été tués à Tana-Azov au Qipčaq, et non à Tana de l'île de Salsette, près Bombay⁵.

est attribuée dans Yule, *Hobson-Jobson*², 445, est Abel Rémusat, *Hist. de la ville de Khotan*, 234. A. von Le Coq, *Volkskundliches aus Ost-Turkestan*, Berlin, 1926, in-4, 5, dit encore que le *jādači* opère avec un morceau de néphrite (c'est-à-dire de jade); mais c'est un des rares cas où ce savant se soit laissé aller à parler d'après des opinions européennes controuvées; lui-même déclare n'avoir jamais pu rencontrer de *jādači*. Bergman (*Nomad. Streifereien*, III, 183) a dit, dès 1804, et par expérience personnelle, que les *jādači* opéraient au moyen de bézoars; son opinion fut reprise par d'Ohsson (I, 646) et par Grigor'ev, et c'est bien en vain que Hammer l'a combattue (*Goldene Horde*, 207-208).

1. Cf. pp. 34 et 330; Spuler suit Hammer, 139, 153, 213.

2. P. 216. L'étymologie est presque sûrement le chinois 博士 *po-che*, **pāk-dz'i*, « lettré au vaste [savoir] », titre usuel au début de notre ère et qui se trouve précisément mêlé à l'histoire de l'introduction du bouddhisme en Chine conservée par le *Wei liu*. Quant à *bhikṣu*, ce n'est pas sous cette forme sanscrite que le nom du « moine bouddhiste » est arrivé en Extrême-Orient, mais sous une forme analogue au pâli *bhikkhu*, comme le montre l'emprunt chinois 比丘 *pi-k'ieou*, **b'ji-k'ieou*. L'étymologie correcte est indiquée par exemple dans A. von Gabain, *Altürk. Grammatik*, 300.

3. Pour *iascot* < **iastoc*, cf. *T'oung Pao*, 1930, 490-492, et 1936, 80; pour « pierre du *yada* » et « jade », 1942, 436-438, et 1930, 299-301; pour **Curomza* < *Qurumši*, « le Khwārezmien », 1938, 151-152. En ce qui concerne *yastuq*, on aurait pu trouver la solution sans attendre les textes de Turfan, car le mot est employé dans le sens de *balīst*, « lingot », par Abū'l-Ghāzī, et l'équivalent est déjà expressément indiquée dans une note de la traduction de Desmaisons, 450. Toutefois ce sens de *yastuq* n'a pas passé dans le dictionnaire de Radlov, où le dépouillement du texte d'Abū'l-Ghāzī est très incomplet.

4. Cf. *Die Mongolen in Iran*, 227, et ici 211-212.

5. Cf. p. 235. Outre Golubovich, on a de nombreux détails dans Odoric de Pordenone et dans Jourdain de Sévérac. J'ai parlé de ces divers points, parfois avec des détails nouveaux, dans un compte rendu du livre de Spuler qui doit paraître dans l'*Orientalistische Literaturzeitung*.

Heureusement ces erreurs certaines sont rares dans le livre de Spuler.

Mais les questions qui prêtent à discussion abondent, en particulier celles concernant la forme et le sens des noms, à commencer par ceux des khans mêmes de la Horde d'Or. Il serait si désirable de savoir sous quelle forme nous devons les citer que c'est à quelques-uns de ces noms que je m'arrêterai en premier lieu, et tout d'abord à celui du fondateur de la Horde, le fils aîné de Gengis-Khan, celui que j'appelle, depuis longtemps, conventionnellement, Jöçi.

1° Jöçi. — Dans *Die Mongolen in Iran*, 194, Spuler l'appelle « Gōgi (Gūgi) », soit, dans la transcription que j'emploie « Joji (Joji) », qu'il traduit par « der unverhoffte Gast »; il ajoute que ce nom lui fut donné « parce que sa mère le mit au monde au cours d'un voyage de chez Wang Hān, le souverain des Kerait en Mongolie au début du xiii^e siècle, vers Gengis-Khan »¹; en note, il est renvoyé à Blochet, *Hist. des Mongols*, II, 89; Mirhōnd, V, 42; Vladimircov, *Obšč. stroi Mongolov*, 52. Dans le présent ouvrage, 15, le nom est écrit « Gōci » (= Jöçi), avec une note: « C'est-à-dire der unerwartete Gast ». — En turc aussi, Gūci [= Jūci]; en arabe, avec dissimilation, souvent « Tuši » et « Duši ».

La traduction du nom par « hôte non souhaité », « hôte non attendu » est courante depuis Hammer, 93, Erdmann, *Vollständ. Uebersicht*, 32, *Temudschin*, 641, et Howorth, II, 25 (Hammer voulait même que ce fût là un nom injurieux [*ein Schimpfwort*]); mais elle ne repose sur rien; le mot visé, avec l'habituelle quiescence de l'-n- mongol final, est le terme usuel *Jočîn* du mongol classique², qui signifie « hôte » tout simplement. L'explication du nom de Jöçi par *Jočîn* est donnée expressément par Abū'l-Ghāzī, qui, une première fois (Desmaisons, texte, 93; trad., 104), interprète جوجی *Juji* (ou *Joji*) par « hôte » (*mihmān*), et une seconde fois (texte, 169, trad., 478) dit que Gengis-Khan, en voyant le fils né de Börtä pendant la route, s'écria plein de joie: « Un جوجی *Jūci* nous est venu. » Dans la langue mon-

1. Ceci donne une fausse impression; Ong-Khan (le « Wang Hān » de Spuler) n'a été détruit par Gengis-khan que dans les premières années du xiii^e siècle, mais c'était alors un vieil homme, régnant depuis un demi-siècle, et la naissance de Jöçi est au plus tard de 1184.

2. Non pas « djöčîn », cad. *jöčîn*, comme dans Grousset, *L'Empire mongol*, 226.

gole, جوجی *Joči* (ou *Jūci*) se dit d'un hôte nouvellement arrivé; pour cette raison on donna à [l'enfant] le nom de Jöçi (ou Jūci). Mirhōnd se borne à dire que Jūci (ou Jöçi) signifie « un hôte qui est récemment arrivé » (*mihmān nō rāsīdāh*); cf. Erdmann, *Temudschin*, 641 et *JA*, févr.-mars 1851, 107. D'après Sayyid Muḥammad Rizā, le nom signifierait « voyageur » (Erdmann, *Vollst. Uebersicht*, 33). Ces textes brodent en réalité sur celui de Rašidu-'d-Dīn, qui dit seulement à trois reprises que l'enfant fut nommé Jöçi (ou Jūci) parce qu'il était né « inopinément » (*nāgāh*)¹; rien ne montre clairement que Rašid ait eu en vue le mo. *Jočîn* « hôte », et, en principe, *Jočîn* pourrait être une de ces étymologies tantôt populaires, et tantôt purement personnelles et fantaisistes, dont Mirhōnd et surtout Abū'l-Ghāzī sont assez coutumiers; toutefois on trouve déjà de ces étymologies populaires même chez Rašid, mais elles remontent alors aux informateurs mongols de l'historien persan et méritent par suite de retenir l'attention². Comme on le voit, nous avons à examiner deux questions connexes, mais qui ne se confondent pas: l'une est de savoir quel mot Rašid a eu en vue, l'autre d'établir si *Jočîn* peut vraiment être l'original qui explique le nom que je lis Jöçi. Mais, pour l'une comme pour l'autre, il nous faut examiner d'une part les formes du nom de Jöçi dans les textes mon-

1. Cf. Erdmann, *Vollst. Uebersicht*, 32-33; Berezin, *Trudy VOIRAO*, trad., V, 43; texte, VII, 54; XIII, texte, 125; trad., 76; Blochet, II, 89. Dans ce dernier passage, il est dit que l'enfant naquit « en route (*dār rah*) inopinément », mais sans que le « en route » joue nécessairement un rôle pour expliquer le nom donné à l'enfant. Blochet a toujours imprimé le nom lui-même sous la forme جوجی *Joči* (ou *Jöci*), sans variante; mais c'est là une de ses corrections arbitraires (cf. d'ailleurs sa note, II, 86); en principe, nos mss. de Rašidu-'d-Dīn ne distinguent guère entre *j* et *č*, et ce n'est que dans la transcription que nous devons vraiment faire un choix. D'Ohsson dit que Jūci signifie « hôte » (I, 355), et paraît prêter cette indication à Rašidu-'d-Dīn, qui en réalité ne la donne nulle part.

2. C'est ce que suppose par exemple Vladimircov, *Obšč. stroi Mongolov*, 53, quand Rašid explique par le mo. *tolī*, « miroir », le nom de Tului ~ Tolui. Peut-être le plus jeune des quatre fils que Gengis-khan avait eus de Börtä. Peut-être cependant l'étymologie de Rašidu-'d-Dīn a-t-elle plus de valeur qu'on ne lui accorde généralement. On transcrit souvent le nom Tului, et Schmidt, dans son « Sanang Setsen » (p. 391), avait protesté contre l'explication du nom par « miroir », parce que, disait-il, un « miroir » se disait en mongol *tolī* et non *tului*. Mais aussi, bien le Yuan *che* (145, 4a) que l'*Histoire secrète* (dix fois) prononcent le nom Tului, non Tului, et précisément le vocabulaire mongol du *Muqaddimatu'l-Adab* (Poppe, *Mong. slovar'*, 350) donne *tolui* comme le nom mongol du « miroir »; il y a donc très bien pu y avoir une variante dialectale *tolui* de *tolī*.

gols, chinois, persans, arabes, latins, etc.¹, d'autre part l'histoire du mot *Jočîn* dans les langues altaïques².

Vladimircov (*Sravnitel'naya Gramm.*, 247) indique en mongol écrit méridional *Jüci* « hôte », « nouvel arrivant », « nom propre », « nom du fils aîné de Gengis-Khan »³. C'est en effet *Jüci* qui est donné dans le dictionnaire de Kowalewski pour le nom du fils aîné de Gengis-Khan, et, bien que Schmidt n'en ait pas fait état dans sa transcription, c'est également cette orthographe palatalisée qui est employée par « Sanang Setsen » (Schmidt, 111, 112, 162, 165)⁴. Mais je ne trouve aucune trace en « mongol écrit » d'un mot *Jüci* (ou *Jöci*) employé autrement que comme « nouvel arrivant » n'aient été déduits par Vladimircov des gloses musulmanes sur le nom du fils aîné de Gengis-Khan⁵. En 1913, à raison des gloses sur *Jočîn*, j'ai admis que la palatalisation n'était probablement pas primitive, et ai transcrit *Joči* ou *Jüci*. Si depuis j'ai adopté *Jöci*, ce n'est pas parce que l'*Altan tobči*³ d'Ulân-Bâtor donne aussi presque toujours cette forme palatalisée, car beaucoup de formes de ce ms. sont ou modernisées ou fautives. Mais, dans l'*Histoire secrète*, on a quatre fois le nom suivi du suffixe du datif-locatif; dans deux cas (§§ 163 et 242), ce suffixe est *-dä*, ce qui suppose *Jöci-dä*; dans deux autres

1. J'ai donné une première note d'ensemble à ce sujet dans JA, 1913, I, 459-464; bien que certains changements y doivent être apportés aujourd'hui, elle renferme des informations dont Spuler aurait pu tirer profit.

2. Les principaux éléments sur l'histoire de *Jočîn* sont réunis par Vladimircov dans sa *Sravnitel'naya Grammatika* de 1929, p. 247; il y a lieu cependant d'y apporter quelques corrections et d'y ajouter ce qui a été acquis depuis quatorze ans.

3. Mais, dans son *Obšč. stroi Mongolov*, publication posthume de 1934 (Vladimircov est mort en 1934), il écrit indifféremment « *Jüci* » et « *Joči* », sans mouillures (même p. 52 où le nom est donné en alphabet latin); cf. l'index, p. 212.

4. D'après la seule orthographe, on pourrait aussi transcrire **Jöci*, mais c'est bien *Jüci* qu'on a dans la version mandchoue (cf. Haenisch, *Monggo lan sui da schyen*, Leipzig, 1933, in-8, 52, 71), et naturellement dans la version chinoise faite sur la version mandchoue (cf. *Mong-kou yuan-lieou tien-tcheng*, 4, 86; 5, 486).

5. Nous n'avons rien de correspondant dans les textes chinois ou mongols, parce que l'accouchement de Börtä, au retour de sa capture chez les Märkit, a été prudemment passé sous silence aussi bien dans l'*Histoire secrète* que dans le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* (et par suite dans le *Yuan che*). Mais nous avons indirectement un écho des événements d'abord dans les lamentations poétiques du Märkit Čilgar-Bokô dont Börtä partagea la couche pendant sa captivité (*Hist. secrète*, § 414), puis un passage (§ 254) dont il sera question plus loin et où Čagatai paraît bien accuser son frère *Jöci* de bâtarde.

(§§ 239 et 243), on a *Joči-da*; la forme palatalisée existait donc bien, au moins occasionnellement, dès l'époque mongole, et ceci appuie l'orthographe moderne¹.

Si d'autre part j'ai transcrit *Jöci* et non *Jüci*, ce n'est pas tant à cause de la soi-disant étymologie par *Jočîn* qu'à raison de la transcription chinoise adoptée dans l'*Histoire secrète*; il n'y a aucun doute que les transpositeurs très minutieux de la fin du xiv^e siècle ont voulu indiquer un *-ö-* (ou un *-o-*), et non un *-ü-*, dans la première syllabe. Mais je ne suis plus disposé à accorder à ces transpositeurs une confiance entière; l'étude prolongée de l'*Histoire secrète* m'a montré que, dans bien des cas, ils n'avaient pas de tradition vivante sur la prononciation réelle des noms et se sont décidés au hasard. Or, il y a une autre transcription plus ancienne du nom du fils aîné de Gengis-Khan, c'est le 朮赤 Chou-tch'e, *Jüci* ou *Jüci*, du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, forme qui a passé dans le *Yuan che*, ch. 4; le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* a été traduit du mongol en chinois avant 1280; comme je l'ai dit en 1913, 朮赤 *chou* transcrit régulièrement *ju* ou *jü* à l'époque mongole². La même forme Chou-tch'e se retrouve dans le *Yuan che* aux ch. 97, 107, 117, et se rencontrait sûrement déjà dans les textes perdus qui sont à la base de ces chapitres³. La

1. Dans son édition (*Manghol un niuca tobca'an*, 119), Haenisch dit que le *-dä* du § 242 est fautif pour *-da*; c'est qu'il n'a songé qu'aux §§ 239 et 243, mais a oublié le § 163.

2. J'ai eu tort de citer alors aussi, à propos de *Jüci* ~ *Jöci*, le nom du 朮赤台 Chou-tch'e-t'ai du ch. 120 du *Yuan che*; celui-là n'est pas un **Jücitai*, mais un *Ju[r]citai* ou *Jü[r]citai* ou *Jürcitai*, ethnique tiré du nom des Jurčîn ou Jürčîn (les pseudo- « Jučên »), les Kin; cf. mon article *Sur un passage du Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, dans *The Ts'ai Yuan P'ei Anniversary Volume* [Peiping, 1934, in-8], I, 932. Mais, outre ce *Jürcitai* qui était un Uru'ut, il est question, dans la biographie de Che-li-pai au ch. 133 du *Yuan che*, d'un prince Chou-tch'e-t'ai. Dans la note précitée de la p. 932, j'ai admis, d'accord avec Wang Ki-p'ei, que c'était là probablement une forme fautive pour Chou-tch'e, c.-à-d. *Jüci*, notre *Jöci*. Mais, après tout, il pourrait s'agir du prince *Jürcitai* ~ *Jurcitai*, fils de Gengis-khan par une concubine Naiman, auquel la seconde partie de mon article précité de 1934 est consacré. Le grand-père de Che-li-pai avait dirigé un service de la maison du prince Chou-tch'e-t'ai; bien que le prince *Jürcitai* soit mort jeune, probablement en 1213-1214, il avait pu avoir déjà une maison.

3. Le ch. 96 est consacré aux apanages, et reproduit en principe les données du « Registre des dons impériaux annuels » ou 歲賜錄 *Souei-ts'eu lou*, aujourd'hui perdu. La partie du ch. 107 consacrée au tableau généalogique de la descendance de *Jüci* ou *Joči* est établie d'après la notice biographique de ce prince au ch. 117, dont elle reproduit l'erreur énorme de faire de tous les princes de la Horde d'Or, jusques et y compris Özbâg, des frères cadets de Batu. Contrairement au cas général du ch. 117, cette généalogie n'est

forme 達赤 Chou-tch'e, employée à la fin de la dynastie mongole dans le 通鑑續編 *Tong-kien siu-pien*, ne peut guère être qu'une altération graphique du Chou-tch'e donné par le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, le *Tcho-keng lou* et le *Yuan che*¹.

Mais est-ce à dire qu'il faille abandonner le Jöci de l'*Histoire secrète* et décider pour le Juçi ou Jüçi du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* et du *Yuan che*? Cela ne va pas de soi. En effet, du vivant même de Gengis-khan, nous avons une première transcription du nom dans le *Mong-Ta pei-lou* de Tchao Hong², qui recueillit ses informations à Pékin auprès de Muqali en 1221; cette transcription est 約直 Yo-tche, soit en principe *Yoji (ou *Yöji). En outre, le nom de Jöci a été porté par d'autres personnages que le fils aîné de Gengis-khan. Pour le premier temps de l'histoire de Gengis-khan, l'*Histoire secrète* (§ 51) cite un Jöci comme fils aîné de Qutula-qa'an; Rašidu-'d-Dīn le connaît également et l'appelle جرجي Juçi-han (ou Jöci-han; cf. Berezin, XIII, 34, 35, 95). Le frère cadet de Gengis-khan est appelé Jöci-Qasar (ou Jöci-Qasar) aux §§ 61, 195; un personnage mêlé aux débuts de l'histoire du conquérant est appelé Jöci-Darmala (ou Jöci-Darmala) au § 128, mais Cöji-Darmala (ou Cöji-Darmala) au § 201³.

pas empruntée à la section des tableaux généalogiques impériaux (世系篇 *Che-hi p'ien*) de l'encyclopédie *King-che ta-tien* de 1332; elle ne pouvait pas l'être d'ailleurs, puisqu'elle cite Jāni-Bag, dont le règne n'a commencé qu'en 1342. Il me paraît bien que nous avons affaire à une liste de souverains, mal interprétée, qui aura été fournie par l'ambassade de Jāni-Bag venue en 1353 (cf. *Yuan che*, 43, 3a). Mais il se pose ici un nouveau problème. Alors que la biographie du ch. 117 écrit correctement les noms de 月即別 Yue-tsi-pie, Ūzbak (= Ūzbag) et de 札尼別 Tcha-ni-pie, Jāni-Bā[k] ou Jāni-Bā[g], le ch. 107, par altération graphique, donne Yue-tsi-lie [列] et Tcha-ni-lie. Or ce même tableau généalogique, avec les mêmes formes fautives Yue-tsi-lie et Tcha-ni-lie, se trouvait déjà en 1366 dans le ch. 4 du *Tcho-keng lou*. Le *Yuan che* ne copie pas le *Tcho-keng lou*. Il faut donc qu'il y ait eu, entre 1353 et 1366, une généalogie impériale jusqu'ici inconnue qui donnait ces formes fautives et de laquelle dérive le tableau de la descendance de Jöci ou Jüçi aussi bien dans le *Tcho-keng lou* que dans le *Yuan che*. Mais ceci suppose que la notice biographique du ch. 117 ait existé avant le *Yuan che* de 1369 et même avant le *Tcho-keng lou* de 1366.

1. Le *Tong-kien siu-pien* est l'œuvre de 陳經 Tch'en King; il n'y en a pas d'édition moderne et je n'y ai pas accès; je le cite d'après T'ou Ki, *Mong-wou-eul che-hi*, 34, 1a.

2. En 1913, je l'attribuais encore, comme tout le monde alors, à Mong Hong.

3. Le caractère 擧 cho, à raison de quelque prononciation dialectale *tch'o, transcrit régulièrement *cho* ou *čö* à l'époque mongole; dans mon article de 1913, p. 456, j'avais indiqué cette prononciation à occlusive initiale, et non à choïtante, mais j'hésitais alors entre *fo* et *čö*. Mais 擧思 Cho-sseu est

Sporadique dans l'*Histoire secrète*, cette forme Cöji ou Cöji se retrouve régulièrement dans le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* quand il ne s'agit pas du fils aîné de Gengis-khan. Alors que le nom de celui-ci y est transcrit Chou-tch'e = Juçi ou Jüçi, on a dans le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* Cöji-Tarmala (ou Cöji-Tarmala), qui a passé dans le *Yuan che* sous la forme abrégée Cöji (ou Cöji), et aussi son frère Cöji-Ča'urqan (ou Cöji-Ča'urqan), le premier élément étant transcrit 擧只 Cho-tche; Rašidu-'d-Dīn les connaît aussi (Berezin, V, 34, 35; XIII, 92), mais ses mss. ne permettent de rien décider au sujet de *č* ou *j*, ou du timbre de la voyelle. Quant au frère cadet de Gengis-khan, le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* l'appelle seulement Qasar, et on a une fois *Qajar dans *Yuan che*, 120, 3a; mais partout ailleurs, le même *Yuan che* qui emploie toujours Chou-tche, Jüçi ou Juçi, pour le nom du fils aîné de Gengis-khan, écrit toujours, comme le *Tcho-keng lou* d'ailleurs, Cöji-Qasar (ou Cöji-Qasar), avec 擧只 Cho-tche, une seule fois (124, 5b) avec 擧只 Cho-tche. Dans les textes correspondants de Rašidu-'d-Dīn, Berezin imprime toujours Jöci-Qasar (ou Juçi-Qasar); comme il n'a pas en général joué comme Blochet avec les points diacritiques, on peut admettre qu'il a bien dû trouver cette leçon dans ses mss. Un 擧直 擧魯 華 Cho-tche Tou-lou-houa, *Cöji Turqa[q] (*turqaq* = *tur-yaq*,

alors employé dans divers noms pour rendre le tibétain Čhos- (en dehors du Čhos-kyi 'Od-zer que j'ai alors cité [mais incorrectement restitué en Čhos-kyi-vajir], cf. 擧思監 Cho-sseu-kien dans *Yuan che*, 245, ainsi que ses homonymes et les 擧思蠻 Cho-sseu-man indiqués dans *San che t'ong-ming lou*, 26, 1a-b); ceci implique bien une prononciation en valeur de *čö*, non de *fo*. De même la « rivière » 擧擧蘭 Cho-cho-lan du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, dont le nom a passé dans le *Yuan che* s. a. 1222, porte le même nom que celui de la « ville » de Čuq-čaran dans l'*Histoire secrète*, § 259; c'est sûrement là aussi la rivière de جوقچوران Joqjoran (lire Čoqčoran?) dont il est question dans l'histoire de Tamerlan (cf. Quatremère, dans *Not. et Extr.*, XIV, 1, 18; Bretschneider, *Med. Res.*, I, 286); le nom de la rivière se retrouve d'ailleurs dans le passage de Rašidu-'d-Dīn parallèle à celui du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, mais il a été mal lu قوچوران (sic) et transcrit « Kum-jerañ » pour Berezin (XV, texte, 115; trad., 76); les mss. garantissent qu'il faut lire جوقچوران Čöqčorān; entre parenthèses, ceci montre que la tradition suivie par le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* est plus sûre, tant pour le nom lui-même que pour sa valeur, que celle de l'*Histoire secrète*. De ces diverses transcriptions, nous concluons donc à une valeur Cöji ou Cöji pour le Cho-tche de l'*Histoire secrète*, § 201. En fait, bien que conservant une valeur de transcription « *šo* » (= *šo*) pour 擧 cho dans le tableau de la p. 187 de son *Wörterbuch*, Haenisch lui-même a bien restitué Cöji-Darmala dans son édition, 64, et son *Wörterbuch*, 174, mais a normalisé en Jöci-Darmala dans sa traduction, 94.

« garde du corps »), a une notice biographique au ch. 122 du *Yuan che*; c'était un kerait. Enfin un autre Čoji (ou Čöji) apparaît dans le *Yuan che*, s. a. 1309, et un 拙赤 Tcho-tch'e, Joči ou Jöči, est nommé au milieu du xv^e siècle au ch. 328 du *Ming che* (cf. Pokotilov, *Istoriya Vostočnykh Mongolov*, 61). Ce dernier texte confirme qu'une prononciation avec -o- (ou -ö-) a bien existé dans la première moitié des Ming et justifie par conséquent les transcriptions de l'*Histoire secrète*¹. D'autre part, il est bien invraisemblable qu'il y ait eu deux noms différents, l'un Juči (ou Jüči), qui serait précisément celui qu'on interprète par *Jočin*, et l'autre Čoji (ou Čöji). L'écriture ouigoure n'avait pas de *j*; dans les textes tardifs, on y emploie le *č* en valeur de *j*; l'écriture mongole au contraire, au moins à l'initiale, emploie le *y*- en double valeur de *y*- et de *j*-; d'autre part, à l'intérieur des mots, l'écriture mongole confond parfois -č- et -j-. Les choses se passent comme si nous avions affaire à des traditions qui ont été d'abord fixées en écriture ouigoure proprement dite, avant les modifications que les habitudes mongoles y apportèrent; les *j*- y étaient représentés par č-. Quand on passa de l'écriture ouigoure à l'écriture mongole proprement dite, certains de ces noms ambigus furent interprétés en *j*-, d'autres en č-; mais ce serait là l'influence de monuments littéraires plutôt que d'une tradition orale vivante et de prononciations dialectales. Enfin, devant l'hésitation des transcriptions de l'*Histoire secrète* qui écrivent deux fois Joči-da et deux fois Jöči-dä, j'hésite à conclure. Peut-être, comme c'était de bonne heure le cas en ouigour après une initiale *y*-, la palatalisation n'était-elle pas régulièrement marquée à la suite de la voyelle labiale (on a *yuz* pour *yüs* en ouigour dès le x^e siècle), et cela a pu tromper les transcriptions; peut-être aussi avons-nous affaire à cette palatalisation régressive sous influence d'un -č- suivant dont nous avons tant d'exemples en ture et en mongol et qui est générale en kalmouk; Jöči serait alors d'apparition

1. Comme autres homonymes, je puis encore indiquer qu'un gendre de Hölago était fils d'un Tatar appelé Jöči (cf. Quatremère, *Hist. des Mongols*, 141), et qu'un des descendants de Šibar fut Jöči-Buqa (cf. Abū-l-Ghāzī, trad. Desmaisons, 194); mais ces noms ne nous sont parvenus qu'en écriture arabe, ce qui ne nous éclaire pas sur leur prononciation véritable. Un fleuve 拙赤 Tcho-tch'e, *Jöči ou *Jöči, est nommé au temps de Gengis-khan dans le *Yuan che*, 118, 35, mais il n'est pas identifié, et la restitution du nom n'est que probable. Dans le *Maḥallā' as-Sa'dain*, il est question de « grands *jūfi* » (جوجان بزرگ); cf. Quatremère, *Hist. des Mongols*, 165); j'ignore la vraie forme et l'origine de ce titre.

secondaire pour Jöči. Les textes chinois seuls ne permettent pas d'arriver à une décision formelle sur ce point.

Les textes turcs sont ici sans valeur, par suite de l'ambiguïté de l'alphabet arabe. Quand le dictionnaire de Radlov donne Čuči comme la prononciation čayātai du nom du fils aîné de Gengis-khan, c'est purement arbitraire, car il n'y a pas de tradition vivante sur la prononciation du čayātai, et جوجی peut aussi bien se lire Juči, Jüči, Joči, Jöči, Juji, etc., Čuji, etc., tout aussi bien que Čuči, etc.; il y a seize possibilités, sans compter celles qui résulteraient d'une voyelle longue en première syllabe¹.

Parmi les sources occidentales, Hethum l'historien offre un certain intérêt en ce qu'il écrit toujours le nom « Jochi », c'est-à-dire Joči (ou Jöči), donc avec la même voyelle que les transcriptions de l'*Histoire secrète*². L'*Histoire de la Géorgie* traduite par Brosset, I, 491, dit que le fils aîné de Gengis-khan fut « Thoubi » (corrigé par l'éditeur en « Thouchi », Tuši), appelé par les Géorgiens « Djoutchi », c.-à-d. Jüči; mais les vocalisations des sources arméniennes et géorgiennes sont sujettes à caution pour la distinction de -u- et de -o-; on y a presque aussi souvent par exemple *nuin* que *noin* pour *noyan*.

Avec la correction Tuši de Brosset, qui est sûre, nous arrivons au « Tuši » ou « Duši » que Spuler dit être la forme « arabisée », avec dissimilation, de « Juči ». Il est exact que Nasawī, dont l'ouvrage est en arabe, parle du fils aîné de Gengis-khan en l'appelant Duši-ḥan (trad. Houdas, 431); qu'on a la même forme dans les *Annales* d'Abū-l-Fidā (IV, 4; cf. Risch, *Johann de Plano Carpini*, 385); et qu'Abū-l-Faraj, dans sa chronique en arabe, parle à plusieurs reprises de Tuši (Pococke, *Hist. dynastiarum*, 281, 282, 305, 310). La même forme Tuši se retrouve dans la chronique syriaque du même auteur (*Chronicon syriacum*, trad. Bruns, 449). Mais Abū-l-Fidā est peut-être redevable à Nasawī, et en tout cas Abū-l-Faraj doit toute son information sur la famille de Gengis-khan à Juwainī, qui écrit توشی Tuši (= *Tuši, ou *Tüši, ou *Toši, ou *Töši); or Juwainī était Persan et écrivait en persan; on trouve également Tuši chez Waṣṣāf

1. Vladimircov (*Sravnit. Grammatika*, 247) n'aurait donc pas dû recueillir cette prétendue forme čayātai Čuči.

2. Cf. *Hist. des Croisades*, *Hist. Arm.*, II, 137, 160-161, 163, 294, 294-296; on a une ou deux fois « lochi », par confusion usuelle de *i* et *j*. Dans ce nom, le *j*- de Hethum est en valeur de *j*- ou de č-, de même qu'il écrit « Jorgie » pour Géorgie.

(trad. Hammer, 92-93), mais celui-ci ne fait ici que copier Juwainī¹. De plus Juwainī a connu évidemment l'ouvrage de Nasawī, mais on ne voit pas pourquoi une forme Juči, etc., se serait arabisée au Khwārezm et en Perse². Une autre solution me paraît plus probable, et je l'ai indiquée dans mon article de 1913. Juwainī emploie parfois les formes turques de noms mongols: ainsi Māngū au lieu de Mōngkā (Mongka). Mais il en est de même chez Plan Carpin, qui, tout comme Juwainī, est allé cependant jusque dans la région de Qara-Qorūm. Or Plan Carpin appelle le fils aîné de Gengis-khan « Tossuccan » et « Tossuc ... quem etiam Chan appellabant » (Van Den Wyngaert, *Sinica Franciscana*, I, 58, 65). Il me paraît clair que le -c de « Tossuc » est résulté du c- du *chan* ou *can* (= *han*, *khan*) alors joint au nom, et qu'on doit comprendre en réalité *Tossu-can; autrement dit, le « Tossu » de Plan Carpin est le correspondant du Tuši (ou Toši) de Juwainī; on notera cette forme à voyelle -o- qui vient s'ajouter à celles des Chinois et de Hethum³. Or Plan Carpin a voyagé

1. C'est également à Juwainī que l'auteur de l'*Histoire de la Géorgie* doit probablement sa forme Tuši. En effet il ajoute que la mère des quatre fils principaux de Gengis-khan s'appelait « Sewindj » (Brosset, 491; cf. aussi 488), cad. Sāvinj; cette forme, qui coïncide en apparence avec le turc *sāviné*, « joie », est en réalité fautivement apocopée, — de même que le « Iansunscin » (= Yasunšin) du *Chronicon syriacum*, 449, est altéré — pour le nom de Yāsūnčīn que Juwainī, I, 29, donne à la mère des quatre fils principaux de Gengis-khan. On ne voit d'ailleurs pas bien comment l'erreur de Juwainī a pu se produire, car Gengis-khan a bien eu parmi ses femmes les deux sœurs Yāsūkān et Yāsūlūn (noms tirés de *yāsūn*, « neuf », tout comme Yāsūnčīn), mais la mère de ses quatre fils principaux était Bōrtā, ou Bōrtā-yūjīn (< Bōrtā-vujīn).

2. A titre très hypothétique, je me demande si on ne doit pas retrouver le même nom de Tuši ou Juči dans celui d'un autre personnage nommé par Nasawī et qu'il appelle Tuji-Bahlawān, Bahlawān étant naturellement une notation arabisée du persan *pahlawān*, « héros » (mss. توجی : la transcription « Touchi » [= Tuši] de la traduction de Houdas, 96, est fautive de toute façon). Le nom doit se trouver aussi dans Juwainī, mais la référence de Barthold, *Turkestan*, 432, est inexacte. Rašidu'd-Dīn le nomme Tuji-Pahlawān (Berezin, XV, 67; B a bien « Toji »; A, C, D ont « Buji »). Ce personnage, surnommé Qutluy-Šāh, était à la tête de la cavalerie du souverain du Khwārezm, laquelle était essentiellement composée de Bayaut; il peut donc s'agir soit d'un Turc, soit d'un Mongol (je compte consacrer aux Bayaut du Qipčaq un prochain article). J'hésiterais moins à voir dans Tuji un doublet de Duči (et Tuči) ~ Juči si on pouvait mieux garantir les lectures de Tuji-Bahlawān chez Nasawī et de Toji-Pahlawān chez Juwainī et Rašid.

3. C'est au mystérieux « archevêque Pierre de Russie » (cf. sur lui Pelliot, *Les Mongols et la Papauté*, 63, et Spuler, *Die Mongolen in Iran*, 479) que sont dus les renseignements les plus précis qu'on ait eus en Occident sur les Mongols avant les récits de Plan Carpin; ces renseignements nous sont par-

en pays ture et en pays mongol, jamais en pays de langue arabe; son entourage était purement ture, mongol et slave. Le slave est naturellement exclu pour expliquer des formes qui se sont répandues au Khwārezm et en Perse; mais le ture entre normalement en ligne de compte. Je considère comme presque certain que « Tuši » (> « Duši ») est une forme turque correspondant au Joči, Juči, Čoji des Mongols, et Tuji[-Bahlawān] ~ Tuji[-Pahlawān] représente peut-être un stade dialectal de cette alternance. Mais une autre conséquence en découle, à savoir que la palatalisation d'une dentale initiale se produit surtout en mongol soit devant -i, soit au moins devant une voyelle palatalisée; autrement dit, si nous avons vraiment affaire à une correspondance

venus dans les *Chronica Majora* de Mathieu de Paris (éd. Luard, IV [1877], 386-390); malheureusement les noms propres y sont souvent presque méconnaissables. On y lit entre autres (p. 387) que d'un premier chef appelé « Tartarcan » (= « *khan* des Tartares ») est descendu « Chiarthan », qui eut trois fils dans l'ordre suivant: « Thesyrcan », « Charicam » et « Bathatarcan ». « Chiarthan », où on peut en tout cas admettre qu'on doit au moins lire *Chiarchan, doit être altéré du nom de Čingiz-han, Gengis-khan. « Thesyrcan » est en principe Joči (le « Juli » de Luard n'existe pas), et on pourrait songer à lire *Thesyrcan, ce qui rejoindrait le « Tossuccan » de Plan Carpin. Mais « Churicam » n'est réductible ni à Ōgōdai-han qu'on attendrait, ni à Čayātai-han qui serait possible, et il est peu vraisemblable que l'archevêque Pierre ait connu le nom du quatrième fils Tolui dont on se rapprocherait en lisant *Thurican. Enfin « Bathatarcan » doit bien être altéré du nom de Batu (? *Bathacan = Batu-han), mais celui-ci était le fils de Joči et non de Gengis-khan. L'incertitude des formes est trop grande, on le voit, pour qu'on puisse affirmer que nous avons bien parmi les noms fournis par l'archevêque Pierre la même forme *Toši du nom de Joči que nous connaissons par Plan Carpin et par les sources musulmanes. Il n'y a de même pas grand-chose à tirer du « Gurgutha » de Julien de Hongrie, que Wolff, *Gesch. der Mongolen*, 269, dit être Joči. Bendefy (*Arch. Europae Centro-Orient.*, III, 48) est convaincu au contraire qu'il s'agit de Gengis-khan, et que le « Chayn » ou « Chaym », fils de « Gurgutha », est Ōgōdai désigné par son titre de « *khan* ». On pourrait invoquer à l'appui de ces identifications qu'Ōgōdai est le premier souverain mongol à avoir pris le titre de *qa'an* (distinct de « *khan* », *han*) et que ce titre de *qa'an* suffit dans plusieurs textes à le désigner, y compris dans la lettre de Güyük à Innocent IV (cf. mon travail, *Les Mongols et la Papauté*, 19). Mais en même temps Bendefy est le premier à admettre que tout ce qui est dit de « Chayn » concerne en fait Batu; or Batu était connu sous le nom de Sain-han, le « Khan bon » et cette épithète de Sain est même devenue par erreur chez Marco Polo le nom d'un prince qui serait autre que Batu. On peut donc se demander s'il n'y a pas au moins contamination entre *qa'an* et *sain* dans le « Chayn » du frère Julien, et ceci pourrait rouvrir la question de l'identification de « Gurgutha » qui pourrait être dû à une confusion entre Gengis-khan et Joči (« Gurgutha » serait-il pour *Gurgueč = Čingiz-han ou Joči-han, ou pour une forme aberrante *Jūčitai ~ *Jūrčitai du nom de Joči ?); j'incline cependant en faveur de « Gurgutha » = Gengis-khan, et « Chayn » = *Qa'an*, cad. Ōgōdai.

de formes turco-mongoles, nous devons en principe vocaliser de telle manière que nous ayons l'alternance turc *Töši ~ mo. *Čöji, ou turc *Döši ~ mo. Jöči¹. Une telle alternance n'est pas favorable à l'explication de Jöči par le mo. *Jočîn* « hôte », qui est à voyelle vélaire; mais l'histoire du mot *Jočîn* est elle-même assez embrouillée.

Dans le mongol écrit classique, ce mot apparaît sous la forme *Jočîn*, mais ne s'est pas rencontré, à ma connaissance, dans un texte littéraire ancien. Le seul vocabulaire ancien où il soit attesté, est celui qui a été ajouté à la *Muqaddimatu-l-Adab* vers le xiv^e siècle. Là (cf. Poppe, *Mong. slovar'*, 208), on trouve جوجين *Jočîn* en mongol et en čaγātai, et le verbe dénominal *Jočînla-* une fois dans les deux langues, une fois en mongol seulement avec *mihmānla-* comme l'équivalent čaγātai². Ni *Jočîn*, ni *Jočînla-* n'avaient été signalés auparavant en čaγātai³. Toutefois

1. L'initiale qui alterne le plus souvent en turc avec le mongol *j-* est *y-*, et à l'intérieur même du mongol, on constate des passages de l'une à l'autre prononciation entre les transcriptions du xiv^e siècle et les formes du mongol classique (cf. par exemple mong. du xiv^e siècle *yorči-*, « aller », mong. classique *forči-*); c'est sans doute la raison pour laquelle les Mongols ont adopté le *y-* initial de l'écriture ouïgoure pour rendre aussi bien leur propre *j-* que le *y-*. J'explique par cette alternance que le nom de Jābā soit toujours écrit ياما *Yamā* chez Juwainī. On pourrait donc être tenté de penser de même que le correspondant « turc » de Jöči ~ Čöji n'est pas Töši, mais le Yo-tche, *Yöji, que donne le *Mong-Ta pei lou* de Tchao Hong. Il est toutefois peu vraisemblable que ce Chinois du Sud ait recueilli à Pékin en 1221 une forme turque dans l'entourage du lieutenant-général mongol Muqali. En réalité, ses transcriptions sont peu rigoureuses, et je considère comme un accident qu'il paraisse donner *Yöji plutôt que Jöči. Tout ce qu'on pourrait dire, c'est que sa transcription approximative serait à la rigueur plus en faveur de Jöči que de Čöji.

2. Poppe transcrit *Jočîn* pour le mongol, *Jočîn* pour le čaγātai, et ceci se justifie en tant qu'au xiv^e siècle -i- était passé à -i- en mongol, au lieu que -i- a subsisté en principe en turc; mais il y a des survivances de -i- dans des textes mongols du xiv^e siècle (on ne peut les garantir que lorsqu'on rencontre -qi-, mais c'est le cas par exemple de l'inscription bilingue du prince Hindu, qui est de 1362); d'autre part, Radlov considérait que i était passé à i en čaγātai et, bien que la théorie semble trop absolue, elle peut contenir une part de vérité. Il n'est donc pas sûr que, contrairement aux principes, on ne puisse ici lire aussi bien *Jočîn* pour le mongol et *Jočîn* pour le čaγātai.

3. Vámbéry (*Čag. Spr.*, 279) indique جوجون « *čüčün* » ou جوجون « *Jočîn* » au sens d'« hôte », « convive », surtout à Khokand. Le mot n'a été recueilli ni par Pavet de Courteille, ni par Šaiḥ Sulaymān, ni par Radlov. D'après Zenker, 379, on a cependant جوجون « *čüčün* ~ *čöčün* » dans le lexique de Calcutta, avec variante جوجين, et Zenker traduit par « voyage, voyageur, étranger ». Budagov, 1, 472, spécifie que le lexique de Calcutta donne جوجين au sens de « voyage », « hospitalité » (مسافرت *musāfirāt*), mais

il n'est pas certain que la transcription *Jočîn* ou *Jočîn* soit juste, et qu'on ne doive pas adopter *Jočîn* > *Jočîn* > *Jočîn*. Le mot, qui ne paraît pas connu tel quel en kalmouk, est aujourd'hui *Jočî* en khalkha¹. Mais Vladimircov en a déjà rapproché mong. écrit ancien *Jaγulčîn* (*Ja'ulčîn*), mong. écrit récent *Jiγulčîn* (*Ji'ulčîn*), « hôte », « nouvel arrivé », khalkha occid. *jaγulčî*, « informateur », « rapporteur »²; mong. écrit *Ja'učî*, *Ji'učî*, « hôte », « entremetteur de mariage », « intermédiaire »,

que, dans le lexique čaγātai, le mot est écrit جوجون et traduit par « voyageur », « hôte » (مسافر *musāfir*); on a en effet la seconde forme et l'explication par « voyageur », « hôte », dans l'*Abusqa*, 248, et ce doit être là l'interprétation exacte. Budagov part de ce mot pour tenter d'établir l'origine d'un soi-disant verbe populaire جومك ou جويك qui signifierait « voyager », « se déplacer », et ajoute que la جوجو, جوجو ou جوجي en est le nom d'agent; ainsi, conclut-il, cette racine verbale est aussi bien tatar (cad. turque) que mongole. Tout ceci n'est pas solide, mais avec son جوجي et en parlant du mongol,

Budagov paraît avoir songé au nom propre Jöči, et sur ce point je crois qu'il a raison, mais autrement qu'il ne le pensait, et seulement en tant que la tradition rattachait Jöči au mong. *Jočîn*, « hôte ». A mon avis, le čaγ. « *čüčün* » n'est autre que le mong. *Jočîn*. Ou bien il a été mal vocalisé par Vámbéry, ou bien nous avons affaire à un passage o > u et à une labialisation progressive de la seconde syllabe, phénomènes qui n'auraient rien de surprenant. En outre le *j-* initial peut être passé à č-, comme le čaγātai en offre d'autres exemples, sous la réserve que nous avons souvent affaire à des notations graphiques flottantes entre č et j. Enfin il est difficile de dire si le mot est à lire à la classe vélaire, comme le fait Zenker, ou s'il s'est palatalisé en čaγātai tardif, comme l'indique Vámbéry.

1. Vladimircov, 247, en a aussi rapproché, comme un emprunt fait au mongol, mandchou *Jočîn* ~ *Jočîn*, et plus loin le mandchou *Jočîn*, toutes formes qu'il interprète par « écuyer », « rapporteur sur les affaires mongoles », « rapporteur au souverain »; mais ce sont là des méprises. En mandchou « rapporteur au souverain »; mais ce sont là des méprises. En mandchou *Jočîn*, dont *Jočîn* et *Jočîn* sont d'autres formes, signifie « mors [de cheval] », et c'est *Jočîn-hya*, mot-à-mot « garde du corps [en charge] du mors », qui désigne un « écuyer », etc. Il est vrai que, sous *Jočîn-hya*, Zakharov invoque le mongol *Jočîn*, « hôte », mais c'est là une des nombreuses étymologies fantaisistes de son dictionnaire. Je considère *Jočîn* comme remontant au chinois 嚼子 *tsio-tseu* ou *tsiao-tseu*, « mors », emprunté en mongol écrit sous les formes *Ja'ujai*, *Jočjai* (on a **Ja'ujai* ou *Jočjai* dans le vocabulaire sino-mongol du début du xviii^e siècle publié par Pozdněev, *Lekcii po istorii mong. liter.*, III, 28); j'ai entendu de même en turki *Joča* à Kašgar. Si mon explication est juste, c'est *Jočîn* qui devrait être la forme mandchoue correcte plutôt que *Jočîn* ou *Jočîn*. Sanžeev s'est sagement abstenu de mentionner le mongol *Jočîn* dans ses *Mančžuro-mongol'skie yazykorye paralleli*, Izv. Ak. Nauk, 1930, 701.

2. Il me paraît clair qu'on doit faire remonter à *Ja'ulčîn* le kalmouk *zūtšî*, « intermédiaire », « émissaire » (souvent en mauvaise part) et « intermédiaire de mariage », pour lequel Ramstedt, *Kalm. Wörterbuch*, 482, n'indique pas d'étymologie; et la variante *zūtšî*, *ibid.*, 483, doit remonter à *Ja'učî*.

« informateur », « traducteur », « proxénète »¹; čaγ. *yaučîn*, « hôte »², kazan *yauči*, « entremetteur de mariage »³, altaï *yūči*, idem⁴. Tout ceci suggère que *Jočîn* soit < **Jočîn* < **Ja'u-yūči*, idem⁵. Tout ceci suggère que *Jočîn* soit < **Jočîn* < **Ja'u-yūči*, idem⁶. L'apparent *Jočîn* de la *Muqaddimatu-l-Adab* pourrait donc être à lire en réalité **Jočîn* < **Ja'učîn* en čaγatai, et même peut-être en mongol⁷.

1. En réalité, les dictionnaires, à tort ou à raison, réservent à *ja'uči* le sens d'« entremetteur de mariage », et à *ji'uči* ceux d'« informateur » et de « traducteur »; celui d'« hôte » n'y est pas indiqué.

2. Radlov n'indique le sens d'« hôte » qu'avec un point d'interrogation; mais ce sens paraît assuré par le texte qu'il invoque, et Budagov l'a bien compris ainsi, I, 693.

3. Radlov donne *yauči*, « entremetteur de mariage », et le verbe dénommatif *yaučila-* comme du dialecte de Kazan, mais indique ailleurs dans le même dialecte *jaučî*, « entremetteuse de mariage »; il est peu probable qu'il y ait ces deux formes dans le même dialecte; d'autre part Budagov indique *yatči* comme la prononciation de Kazan. Vladimircov aurait pu ajouter le čaγ. *yauči*, « celui qui prononce les formules d'invitation à la noce ».

4. Ajouter kirgh. *jaučî*, « intermédiaire ». Budagov, I, 693, veut relier à ce groupe le mot *sarči*, qui signifie à la fois « prophète » et « intermédiaire », « porte-parole », « entremetteur de mariage »; mais ce mot, déjà indiqué avec les deux sens dans *Käşyart*, dérive de *sar*, « parole », et n'a rien à voir avec le groupe de *yauči*, etc.

5. La distinction des deux formes n'apparaît pas dans la traduction de Desmaisons.

6. J'ai dit que *jočîn* ne se retrouvait pas directement en kalmouk; il serait tentant toutefois d'expliquer par *ja'uči[n]* le kalm. *zōtsi* (en *ōlōt*) et le verbe dénommatif *zōtsi* (*ōlōt* et *dōrbōt*), si les sens d'« hôte » et de « agir en hôte », « être hôte », étaient primitifs; mais l'existence de *zōts*, « présent qu'apporte le nouvel arrivant », complique les choses (cf. Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 477).

7. Il y a dans le *Codex Cumanicus*, 81 a, un mot expliqué par *eγ gast*, « en hôte », que Kun, 223, avait lu *jōcu* et dit être = « *jolcu* » c'est-à-dire *Gronbech* a lu « *jolcum* », et y a vu *yolcum*, c'est-à-dire *yolcu* avec le suffixe de la 1^{re} personne; il s'agit de *yolci*, dont *yolcu* est la prononciation osmanli et pour lequel Radlov indique arbitrairement *yolci* comme forme du coman. Bien que j'hésite toujours à me séparer d'une opinion de Gronbech, je ne puis lire sur le fac-similé que *jōcu*, que je suis tenté de résoudre en *yōcun* = **yōcîn*; nous aurions la l'équivalent de čaγ. *yaučîn* et mong. *jočîn*. Évidemment la voyelle -u- de la seconde syllabe est surprenante, d'autant qu'il faut un -i- pour expliquer la palatalisation régressive du -č- dans la première syllabe. Mais *yolcum*, qui va contre la forme même du ms., ne serait pas moins

Nous pouvons aller plus loin. Les mots mongols *ja'uči*, *ja'ulči*, etc., sont dérivés d'une racine *ja'u-*, et ont essentiellement le sens premier d'« intermédiaire »; ils s'apparentent à *ja'ura*, « dans l'intervalle » (aussi bien dans l'espace que dans le temps). Dans le *T'oung Pao* de 1930, 193, j'ai émis l'idée que *ja'ura* était < **Jažura* et s'apparentait à *Jabsar*, « intervalle » (rac. *jab-*; *Jab* existe d'ailleurs aussi dans le même sens), et Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 482, exprime la même opinion¹; elle a été reprise et développée par Kotwicz, *Contributions aux études altaïques* [*Collectanea orientalia* n° 2, Wilno, 1932], 8-12. Ma note de 1930 répondait à une hypothèse de Vladimircov selon laquelle *ja'ura* serait le locatif d'un mot **Ja'ur* signifiant « route »; je continue à penser qu'il n'y a pas eu de mot **Ja'ur*, « route », mais, même avec le sens d'« intervalle », *ja'ura* en arrive à signifier « en route », de même que l'un des sens du kalm. *zūr* (< *ja'ura*) est « à mi-chemin ». On pourrait être tenté de chercher dans cette direction l'explication d'un terme obscur de l'*Histoire secrète*, § 251, où précisément *Jōči* est en cause. Quand il s'agit pour Gengis-khan de décider lequel de ses fils lui succèdera, Čaγatai s'empare à l'idée que ce pourrait être son frère aîné *Jōči*, et on a compris qu'il s'écriait : « C'est là un *čul-ul'ja'ura* Märkit » (*čnā Märkidāi čul ul'ja'ura*). La traduction interlinéaire laisse le terme sans traduction, évidemment parce que les traducteurs ne le comprenaient pas; il n'y a pas de passage parallèle dans l'*Altan tobči*³ d'Ukân-Bātor; la traduction chinoise indépendante dit : « Il a été amené de chez les Märkit »; il est certain que Čaγatai attaque ici la légitimité de *Jōči* et l'accuse de quelque manière d'être un bâtard du Märkit Čilgār-Bōkō. Haenisch (*Wörterbuch*, 29) a lu *cul'ul'ja'ura*, « unter den Beutekindern ? », en supposant pour *čul'ul* le sens de « Beutekind »; subsidiairement, il s'est demandé si le texte n'était pas fautif pour *čül ul'ja* (= *ol'ja*) [*ja*]'ura, « unter der zweifelhaften unbestimmten Beute »; dans sa traduction (*Die Geheime Geschichte*, 130), il a adopté : « Il était parmi les bâtards des Märkit. » On doit écarter « *cul'ul* »,

anormal, puisqu'il y faut supposer d'une part une forme de 1^{re} personne, exceptionnelle dans les vocabulaires du *Codex Cumanicus*, et d'autre part une labialisation progressive de -č- en -u- qui est contraire aux formes que les noms d'agents en -či ont presque toujours dans le ms., même quand ce -či (ou -či) vient après une syllabe à voyelle labiale.

1. Mais d'autre part, bien que *ji'ār*, « aile », doive être < **jižār*, je ne crois pas à la parenté de *ji'ār* et de *ja'ura* affirmée par Kozin dans *Izv. Ak. Nauk*, 1935, 496.

contraire à toutes les règles de transcription; le premier élément est sûrement un mot *čul*; mais faute de désinence, rien n'indique directement s'il faut lire **čul*, **čül*, **čol* ou *čöl*¹. Le *čül* de la seconde hypothèse de Haenisch est pris à Kowalewski, qui donne à ce mot le double sens de « limon » et d'« égarement », « erreur », mais prononciation et sens sont incertains; en fait, les seuls exemples clairs donnés sous ce prétendu *čül* concernent en réalité le mot *čöl* (prononciation non indiquée par Kowalewski), « désert », « steppe aride » (turc *čöl*, kalm. *tsöl*); le mot se trouve ailleurs dans l'*Histoire secrète*. Si l'expression du § 254 commence par *čöl*, que les transpositeurs connaissaient, il faut qu'ensuite le texte soit altéré ou dialectal de quelque manière pour qu'ils se soient trouvés dans l'embarras. On peut naturellement, en se basant sur l'ambiguïté de l'écriture mongole, lire *olja*, « butin », aussi bien que *ulja*, et une haplographie *olja'ura* pour *olja[ja]'ura* n'aurait rien d'impossible. En ce cas, *ja'ura*, « parmi », mais aussi « à mi-chemin », pourrait en quelque manière se relier sémantiquement à la tradition représentée par *ja'uci[n]* et par suite *Jočün*. Je crois cependant qu'une telle idée doit être abandonnée, et que Haenisch a mal coupé la phrase². Il faut remarquer en effet qu'avec sa ponctuation *ja'ura* reste en l'air, et qu'il manque un verbe. À mon avis il faut faire une seule proposition qui est à lire : *Änä Märkidäi čöl olja'ur-a kār mādä'ülhün bida?* Le verbe causatif *mādä'ül-*, mot-à-mot « faire connaître », mais aussi « faire diriger », « confier le commandement », se construit avec l'accusatif de ce à quoi on commande et le datif-locatif de la personne à qui on confie le commandement; on « fait connaître » (= par) quelqu'un quelque chose, c'est-à-dire on charge cette personne de s'en occuper. Je ne doute guère que ce soit le cas ici, et que le *-a* final du soi-disant *ja'ura* soit en réalité la désinence normale *-a* du datif-locatif. Il nous reste donc *olja'ur*. Le mot *olja*, « butin », est un dérivé de *ol-*, « trouver », « obtenir » (? ~ turc *bul-*) et *olja-yin kākkan* est un « enfant trouvé ». Mais il y a aussi un verbe passif *olda*,

1. L'hésitation ne vient pas de la nature de la voyelle *-o-* ou *-u-* (règle indéterminée) mais de la nature de la voyelle *-o-* ou *-u-* (règle indéterminée) puisqu'il ne s'agit que d'une translittération arbitraire.

2. J'avais, moi aussi, gardé *ja'ura* tel quel quand j'ai fait allusion à ce passage dans *Toong Pao*, 1930, 193.

3. *olja* a passé dans de nombreux dialectes turcs (cf. Bang, *Vom Kalkut*, *Lucken zum Gannischen*, IV, 13, et le dictionnaire de R. H. Hov, s. v. *olja*, *olja* [manière] *olja*).

« être trouvé », d'où dérive le mong. écrit *oldaburi*, « objet trouvé », « trouvaille » > kalm. *old'wr*. Il y a en mongol des alternances *-da-* ~ *-ja-*; cf. par ex. mong. du xiv^e siècle *qadu'ar*, « bride », mong. écrit classique *qaja'ar*¹. Je considère *olja'ur* comme un doublet dialectal de *oldaburi*, et j'interprète la phrase complète comme signifiant : « Comment confierions-nous le commandement à ce fils de Märkit, cet [enfant] trouvé du désert ? » Il y aurait là une allusion très claire à la naissance de Jöci en cours de route, quand sa mère Börtä revenait de sa captivité chez les Märkit².

1. La plupart du temps, ces alternances se produisent lorsqu'il y a eu, à côté de *-da-*, une forme en *-di-* qui devait naturellement passer en mongol à *ji-*; c'est le cas par exemple pour le nom de la tribu Jadaran ou Jajirat. Mais, en ce qui concerne *qada'ar* ~ *qaja'ar*, la forme secondaire *qajjar* ~ **qadi'ar*, est autant dire inusitée. Pour les formes dialectales, cf. Ramstedt, *Mogholica*, 31; Kalm. *Wört.*, 174; de Smedt et Mostaert, *Dict. mongol-français*, 115, 116.

2. Ce passage soulève toutefois une difficulté. Si l'*Histoire secrète* ne dit rien de la naissance de Jöci, elle raconte (§ 110) comment Gengis-khan, tombant en pleine nuit sur les Märkit, appelait « Borta! Borta! », et comment Börtä, reconnaissant sa voix, sauta de charrette et le rejoignit. Un tel récit est naturellement inconciliable avec celui recueilli par Rašid al-Dīn; T'ou Ki, *Mong-wou-eul che-ki*, 34, 1 a-b, s'en est bien aperçu, et s'est refusé à choisir entre les deux versions. Mais ce récit est également inconciliable avec l'interprétation que je propose pour les propos injurieux de Čayatai. Il ne me paraît pas cependant y avoir là une raison suffisante pour écarter cette dernière. Bien que rédigée dès 1240, l'*Histoire secrète* abonde en données légendaires souvent contradictoires. La version recueillie par Rašid qui, avec son berceau de pâte, porte aussi des traces d'affabulation plus ou moins épique, a de grandes chances d'avoir existé des avant 1240, et je pense bien que c'est à elle que les propos prêtés à Čayatai, authentiques ou légendaires, font allusion. D'ailleurs, si Rašid, ministre d'un Gengiskhanide, se garde bien de révoquer en doute la légitimité du fils aîné de Gengis-khan, d'autres auteurs musulmans sont moins réservés. Houdamir parle de la « poussière de la dispute » qui s'élevait constamment entre Jöci et ses frères Čayatai et Ögödaï, ceux-ci lui reprochant les conditions de sa naissance (cf. JA, févr.-mars 1851, 108); nous avons là un parallèle très strict au § 254 de l'*Histoire secrète*. [Après que le paragraphe ci-dessus était rédigé, j'ai reçu le travail de S. A. Kozin, *Sakroennoe skazanie*, I, Leningrad, 1941, in-8. Dans sa transcription du texte, p. 301, Kozin a « *čöloul* » en un seul mot; dans sa retranscription en mongol classique, p. 301, il a écrit « *čöloul* » et met des points de suspension après *ju'a* pour indiquer qu'il manque quelque chose; dans les glossaires, pp. 369 et 372, il dit que « *čöloul* » est le mong. « *čölögöl* », « exil » et ajoute un synonyme « *čölölje* », la traduction, p. 183, est « Comment pourrions-nous nous soumettre à cet homme d'un captif märkit ? », avec une note basant que c'est une « *čölölje* » ou « *čölölje* » captif märkit ? », avec une note basant que c'est une « *čölölje* » ou « *čölölje* » captif märkit ? ». Mais « *čöloul* » ne repose sur rien; il faudrait de toute façon « *čölölje* » (là). Mais « *čöloul* » ne repose sur rien; il faudrait de toute façon « *čölölje* » (là). Mais « *čöloul* » ne repose sur rien; il faudrait de toute façon « *čölölje* » (là). En outre, nos dictionnaires donnent un verbe *čölöl-* ~ *čölöl-*, « être banni », un causatif *čölölöl-*, « faire bannir », et un passif *čölölöl-*, « être banni ».

Il reste à dégager les conclusions de cette longue discussion. Plusieurs points peuvent être considérés comme acquis :

1° Jöci (~ Cöji ?) était un nom fréquent chez les Mongols ; il n'y a donc pas à y chercher une valeur spécifique dans le cas du fils aîné de Gengis-khan.

2° Gengis-khan ne s'est certainement pas « grandement réjoui » des conditions de la naissance de son fils aîné, et n'a certainement pas dit avec joie qu'un « hôte » (*Jauči*) lui était venu, comme le prétend Abū-'l-Ghāzī.

3° En conséquence, le rapprochement de Jöci avec *Jauči* (< **Ja'učī*) ou avec *Jočīn* (? < **Jočīn*), « hôte », ne repose sur rien.

4° Rašidu-'d-Dīn devait néanmoins avoir en vue quelque chose comme ce rapprochement quand il dit que Jöci reçut son nom à raison des conditions de sa naissance. Mais si, dès l'*Histoire secrète* de 1240 et la traduction du *Cheny-wou ts'in-tcheng lou* avant 1280, nous constatons des méprises et les méfaits de l'étymologie populaire, à plus forte raison a-t-il dû en être de même chez les informateurs de Rašidu-'d-Dīn vers 1300. L'étymologie de Jöci par *Jočīn* vaut moins que celle de Tului ou Tolui par *tolī*.

5° Si Töši (? ~ Döši) est bien le doublet ture de Jöci (? ~ Cöji), ce sont bien des formes palatalisées qu'il faut probablement adopter, car l'alternance *d-*, *t-* ~ *j-*, *č-* se justifie mieux devant des voyelles palatales que devant des voyelles vélaires. Les étymologies populaires n'y regardent pas de si près¹. En conséquence,

mais si peu usité que Ramstedt, *Kalm.-Wört.*, 432¹ et 435², doute de son existence et se demande si ce n'est pas la une mauvaise forme pour *čöllä-*, « envoyer dans le désert (čöl) », « bannir » (mais **čöllä-*, bien que donné par Ramstedt sans astérisque, ne me paraît pas attesté en mongol classique). En tout cas, bien qu'on puisse concevoir l'existence de *čölä-* comme **čölä'ul*, « exil (?) », et subsidiairement avec labialisation de la

ou que ce soit. Le seul fait qu'il faut sûrement séparer « *čöl* » et « *ul* » subit d'ailleurs à condamner l'explication de Kozin.]

ainsi qu'Abū-'l-Ghāzī tire le nom des Karait (nos Kerait) de *qara*, « noir » (trad. Desmaisons, 47). De même, si la légende d'Oyuz-hān lui donnait l'aspect d'un bœuf, il semble bien que ce soit par un rapprochement étymologique, évidemment indéfendable, avec *čölä-*, « bœuf » (cf. *Touran* *lao*, 1939, 212, 257). Mais cette même légende relate le nom à *uuz*, « pre- » en 1939 à transcrire le nom *Uyuz-hān*. Je suis maintenant convaincu que c'est là aussi une étymologie populaire qui néglige les différences de timbres vocaliques et qu'il faut bien transcrire *Oyuz-hān*.

je pense que la prononciation palatalisée, déjà attestée dans deux cas sur quatre dans l'*Histoire secrète* et qui s'est généralisée dans la tradition mongole, a des chances sérieuses d'être primitive.

6° Si nous devons lire Jöci (? Cöji) et Töši (ou à la rigueur Jüci [? Cüji] et Tüši), il peut s'agir, comme dans le cas de Mängü ~ Möngkä (Mongka), d'un nom primitivement ture, dont l'initiale palatale au lieu de dentale serait un fait mongol. Ramstedt et moi-même avons depuis longtemps fait une hypothèse analogue pour le nom Činggis (Gengis-khan) que nous considérons comme une mongolisation du ture *tängiz*, « mer », « océan »¹. Mais je ne vois pas quel mot ture ce Töši ou même Tüši pourrait représenter².

1. Sans qu'on ose en faire trop état, on ne peut négliger qu'Abū-Battūta, qui avait voyagé à la Horde d'Or (où le ture prédominait), emploie toujours *tängiz-hān* au lieu de *Čingiz-hān* (< *Činggis-hān*). Il y a là de toute manière un parallèle intéressant au cas de Töši ~ Jöci (ou Cöji). D'autre part, la légende des Oyuz, telle qu'on la trouve par exemple dans Abū-'l-Ghāzī, donne à Oyuz-hān six fils : Kün-hān (« Roi du soleil »), At-hān (« Roi de la lune »), Yulduz-hān (« Roi des étoiles »), Kök-hān (« Roi du Firmament »), Tağ-hān (« Roi des montagnes ») et Tengiz-hān (« Roi de l'Océan ») ; trad. Desmaisons, 27.

2. Je signale seulement en note une dernière question, car je ne suppose pas, dans l'état actuel de nos connaissances, qu'elle concerne vraiment le nom de *Töši ~ Jöci. On sait que le fondateur de l'empire des Qara Khitai vers 1130, celui que les textes chinois appellent Ye-lin T'ai-che (à lire en réalité Ye-liu T'ai-che, Ye-liu le *taiši*) est appelé chez Rašidu-'d-Dīn d'un nom que d'Ohsson donne une fois comme « Tousehi Taifou » (I, 163), et une autre fois comme « Nousehi Taifou » (I, 443) ; il n'y a pas là dans un cas une faute d'impression comme l'a cru Bretschneider, I, 224, car les mss. hésitent entre les deux leçons. Mon souvenir est que les mss. sont en faveur de *تويسی طایفو* *Tuysi-Taifu*, sans que je puisse actuellement l'appuyer par des références précises ; toutefois, dans Abū-'l-Ghāzī (Desmaisons, texte, 48 ; trad., 49), on a *تويسی طایفو* *Tuysi-Taifar*, évidemment à corriger en *تويسی طایفو* *Tuysi-Taifu*. Ni dans son *Očerk istorii Semavč'ha* (Vernyi, 1898, in 8, 29) ni dans son *Turkestan*², 323, Barthold n'a parlé des noms de Ye-lin T'ai-che, mais, dans ZVOIRAIO, VIII, 24, sans rien dire des formes de Rašidu-'d-Dīn ou d'Abū-'l-Ghāzī, il a donné, comme le nom de Ye-lin T'ai-che chez les musulmans, *تويسی طایفو* *Qušm-Taifu*, ou *تويسی طایفو* *Qušm-Taifu* ; ses sources sont un passage du *Muwa'ala* et l'*Uyghur* reproduit p. 232 du *Nerchakky* de Ch. Schöter, et Raverty, *The Tibetans*, 913. Raverty, qui ne cite pas ses sources, est un auteur peu sûr, et on ne voit pas pourquoi les leçons de Rašid sont faussées de côté. Si par hasard on ne voit pas pourquoi les leçons de Rašid sont faussées de côté, si par hasard on devait garder *Tüši-taifu* étant alors la transcription d'un titre d'origine chinoise, on pourrait se demander si nous n'avons pas le aussi un porteur de ce nom *Töši qui a été connu en pays ture pour Jöci. Mais on attend pour le prince des Qara-Khitai un nom mongol et non ture, et le nom même de Tüši est dans l'espèce trop incertain pour qu'on puisse en faire état actuellement.

L'épouse principale de Jöçi était une Kérait, fille de Ja-gambo et par suite nièce d'Ong-khan. Berezin a toujours lu son nom « Biktūimīš » (V, 100; XIII, 80, 108); Hammer (*Goldene Horde*, 93) l'appelle « Beikutemisch », ou (*Ilchane*, I, 11, 29, 59) « Begtutemisch »; Quatremère (*Hist. des Mongols*, 89), « Biksoutmesch »; Erdmann (*Temudschin*, 446), « Bigtutemisch »; Berezin (V, 100; XIII, 80, 108), « Biktūimīš »; Blochet (II, 89), « Miktūimīš », avec en note une variante « Biktūimīš »; en outre, plusieurs font suivre son nom d'un pseudo-*qujin*, au lieu de *fujin*, < ch. fou-jen, « dame ». Il faut en réalité lire بیکتوتیمیش Bek-tutmīš, appuyé par plusieurs mss.; c'est là un nom ture (= Bäk-tutmīš), « [Celui qui] tient solidement ». Mais nous ne savons pas si Bäk-tutmīš eut des enfants; en tout cas les deux premiers fils de Jöçi, les seuls dont nous connaissons les mères, n'étaient pas nés d'elle.

2° Batu. — Le nom est clair; c'est le mongol *batu*, « solide », « terme ». Plan Carpin l'appelle toujours « Bati » (le Batu de Van Den Wyngaert, *Sinica Franciscana*, I, 67, est une mauvaise leçon); c'est un slavisme, = Baty, avec la notation si fréquente en slave du *u* altaïque par *y* (sourde: le *z* altaïque). Chez Rubrouck, qui avait une bonne oreille, on a toujours « Baatu »; ceci semble indiquer que le fort accent de la première syllabe en finale ouverte lui a fait entendre le nom comme *Bātu, mais il n'y a pas trace en mongol d'un allongement réel dans ce mot¹. Marco Polo a bizarrement *Batui (« Bacui ») et « Patu »; Hethum l'historien, « Batho » (ou « Bato »).

Batu n'était que le second fils de Jöçi, mais c'est lui qui succéda à son père, mort dans les premiers mois de 1227. Le nom de la mère de Batu est incertain. Hammer (*Ilchane*, II, tableau final des femmes de la maison de Jöçi) l'appelle « Kumehan »; il y a là quelque erreur dont l'origine m'échappe. Howorth, II, 35, (à la suite de Klaproth, *JA*, XII, 274), dit que ce fut « Oki ou Ekin Kuchin, fille de Ilji Noyan des Kunkurats »; la même forme se trouve dans la traduction de Houdāmir par Defrémery dans *JA*, févr.-mars 1851, 108. Blochet, II, 106, a adopté اُکین قوچین Arkin-Qučîn, où il a aussi gardé l'absurde *qučîn* qu'il avait cependant corrigé en *fujin* (lire *fujin*) quelques pages plus haut dans les noms de Börtä-fujin et de Bäk-tutmīš-fujin. Le

1. Je n'ose attacher grande importance au fait qu'on a également la forme *batu* dans l'ancienne langue « Bahat » dans Thomas de Spalato (cf. Wölfl, *Geogr. der Mongolen*, 333).

Mu'izzu-l-Ansāb écrit اُکي قوچين Öki-qučîn selon Blochet, II, 87, à corriger en tout cas en Öki-fujin. Les probabilités sont pour que le nom ait été Öki (ou Ökin). Rašid et le *Mu'izz* la disent en effet fille d'Elči-noyan des Qonγrat (= Qonggirat)¹, et Elči-noyan est la forme que prend le plus souvent chez Rašid le nom d'Alči-noyan, le fils de ce Däi-Säcän qui fut le beau-père de Gengis-khan².

La date de la mort de Batu varie dans les diverses sources de 1252/1253 à 1257/1258 (cf. Spuler, 31-32). Naturellement 1252-1253 est impossible, puisque Rubrouck vit encore Batu à Sarai en septembre-octobre 1254. D'autre part 1257/1258 est sûrement trop tardif. Quand, revenant de la Cour mongole, le roi d'Arménie Hethum parvint à Barčîn en Transoxiane, il fit un détour pour aller saluer Sartaq, fils de Batu, qui se rendait auprès de Mongka. Il s'y rendait sans hâte, car Rubrouck l'avait déjà rencontré à la fin d'août 1254, déjà en route pour Qara-Qorum; or la visite de Hethum à Sartaq en Transoxiane se place vers février 1255. Se déplaçant avec d'énormes *impedimenta*, Sartaq ne dut arriver à la capitale mongole qu'assez tard en 1255. Il s'y trouvait encore quand la nouvelle parvint de la mort de son père, et Mongka nomma Sartaq pour succéder à Batu. La mort de Batu se place donc très probablement vers le milieu de 1255. C'est bien en effet la date de 1255 qui est indiquée par Spuler p. 31, mais alors je ne comprends pas pourquoi il donne 1256 aussi bien dans le tableau généalogique qui suit la p. 452 que dans la liste de souverains de la p. 453.

3° *Ördü(?). — Bien que Batu ait été le vrai successeur de son père Jöçi, il avait un frère aîné qui reçut ses territoires propres à l'Est de ceux de Batu, et est le fondateur de la « Horde Blanche ». On appelle généralement ce frère aîné Orda comme le fait Spuler, et ceci semble appuyé par la forme de son nom chez Rašidu'd-Din (Blochet, II, 90 ss.), suivi par Houdāmir et par

1. Spuler, 122, 283, lit « Qonz(orat) » le nom de cette grande tribu; mais il n'y a de possible en ture que Qonγrat ou Qonggirat, et en mongol Qonggirat ou Onggirat. Peut-être Spuler a-t-il été influencé par le nom du fils de Halaqu que, dans *Die Mongolen in Iran*, il appelle « Qongoratai » et dont il aura pensé que le nom se rattachait à celui des Qonγrat. Mais ce fils de Halaqu s'appelait en réalité Qonγurtaï, et ce nom, tire de *qonγur*, « bal », « fraye », ne peut rien enseigner sur le nom des Qonγrat. J'étudierai ailleurs la question du nom des Qonggirat ou Onggirat.

2. Sur les diverses formes du nom d'Alči-noyan, cf. mon article *Sur un passage du Cheng-yen ts'in tchen* loc. cit. 907, 917 et 928-931.

lire Ördä, Hördü (ou Hördö) aussi bien que Orda et Hordu. Il y a donc des chances sérieuses pour que le nom du fils aîné de Jöçi n'ait rien à voir avec *ordu* ~ *orda*, « campement royal »¹. Malheureusement je ne vois pas quel autre mot mongol, avec ou sans *h-*, avec ou sans palatalisation, les transcriptions peuvent représenter. Le mot *urtu*, « long », a en monguor la forme *fuḍur*², et en principe les *f-* du monguor correspondent au *h- < *p-* du mongol médiéval, mais parfois ces *f-* sont aussi d'apparition secondaire, surtout devant voyelle labiale³. En réalité, la vraie forme et l'explication du nom m'échappent encore⁴.

D'après le *Mu'izzu'l-Ansāb* (cf. Blochet, II, 92), *Ördü était

1. On sait qu'Ibn-Battūta parle d'une des épouses d'Özbāg en l'appelant une première fois *أوردجي* Orduji (II, 383), et une seconde fois *أوردجا* Orduja, avec épellation minutieuse cette fois (II, 395), et il ajoute qu'*ordu* signifie « camp », et qu'elle a été ainsi nommée parce qu'elle était née dans le « camp »; il utilise en outre une seconde fois ce nom d'Orduja dans l'assimilation de son séjour imaginaire dans un royaume du Sud-Est de l'Asie (IV, 240 ss.). Orduja, à lire Orduča, serait un dérivé normal d'un nom Ordu. Il en résulte que, si Ibn-Battūta a raison, nous devons ou bien séparer le nom du fils aîné de Jöçi de celui de la femme d'Özbāg, ou lire le nom de ce dernier *Ördü*. Mais, comme on le verra plus loin à propos de *Ördü*, il est préférable de s'en tenir à l'explication de *Ördü* et de ne pas s'écarter de la lecture *Ördü* sans motifs à caution. Cf. J. Schmidt, *Sanang Setsen*, 101, et, pour les formes *širongol utur* et *utu*, *ibid.*, 499.

3. L'absence de *h-* devant *urtu* dans les textes et transcriptions médiévaux n'est pas en soi une objection dirimante, parce que l'*h-* était déjà alors en voie d'amuïssement, et il y a des flottements de notation dans un certain nombre de cas. L'*r* final de *fuḍur* et *utur* peut être due à une métathèse, mais aussi être d'apparition secondaire; c'est ce que suggérerait *širongol utu* (cf. Schmidt, *Sanang Setsen*, 101), en trouve *utu* à côté de *urtu* dans le *Muqaddimatu'l-Adab* (Poppe, *Mong. slovar'*, 366, 370), et, alors que l'*Histoire secrète* ne connaît que *urtu*, toutes les transcriptions du nom mongol de Ye-liu Tch'ou-ts'ai, *Urtu-Saqal*, « Longue Barbe », sont faites en réalité sur *Utu-Saqal*; *utu* (*ut*²) est la seule forme qui existe en kalmouk. Il semble que *utu* soit une forme plus archaïque. En effet *urtu* est *ur* (~ turc *uzun*, « long ») + suffixe *-tu*; or, aux XII^e-XIII^e siècles, un *-r* final tombait souvent devant un suffixe; c'est le cas par exemple pour *Tamujin* ~ *Tamüjin*, formé de *tāmür* + suffixe. Si le nom du fils de Jöçi représentait *urtu*, on attendrait donc de trouver dans les textes les plus anciens, comme les annales principales de 1236, une forme **Utu* (ou, avec *h-* initiale, **Hutu*), plutôt que **Hördü* ou **Ordo*. De plus, *urtu* ne rendrait pas compte de la palatalisation assez probable du nom.

4. Pour l'emploi de *Ordu* ~ *Orda* comme nom propre, cf. L. Rásonyi, *Arch. Eur. Centro-Orient.*, I (1935), 233-234; je n'ai pas eu accès aux *Vierteljahrsschrift der Ung. Institut*, paru à Berlin en 1927 (Forsch. d. Ung. Institut), ou, à la p. 29, il y a des renseignements plus détaillés. L'idée d'un **Ördü* serait différent de *ordu* ~ *orda* n'y est

également appelé *الجن* **Alcän*; on a la même forme deux fois comme le surnom (*laqab*) d'**Ördü* dans le texte turc d'Abū'l-Ghāzī imprimé par Desmaisons, p. 181, mais dans sa traduction, 190 et 191, Desmaisons a adopté *ایجن* *Icän*; Wolff, *Gesch. der Mongolen*, 383, parle de « Orda Iltschen ». C'est toujours Orda *Icän* ou *Icän Orda* qui est employé par Hammer, et qui de chez lui a passé chez Howorth, II, 6, 216, 978. Je ne doute pas que *Alcän* soit une mauvaise leçon. Quant à « *Icän* », je pense qu'il faut le lire *ایجن* *Ejän* et que nous avons là le mongol *ājān*, « maître », « seigneur ». Au § 8 de l'*Histoire secrète*, il est question de Barqudai-mārgān qui était le « maître » (*ājān*) du Köl-Barqujin-tögüm. L'épithète de *Ājān* > *Ejän*, « le maître », a pu être appliquée à **Ördü* parce qu'il était l'aîné; mais elle doit ou suivre le nom, ou s'employer seule; les « *Icän Orda* » de Hammer et de Howorth sont à abandonner¹.

La mère d'**Ördü*, comme celle de Batu, était une Qonrat. Hammer l'appelle tantôt « Oturkan (*Olserkan*) » (*Goldene Horde*, 95), tantôt « Serkar » (*Ilchane*, II, tabl. généalog. finaux). Howorth, II, 37, a indiqué « Sarkan » d'après la traduction française de Hōndāmīr. C'est en fait le nom qui est donné par Rašidu'd-Dīn, *سرقان* **Sarqan* (Blochet, II, 92); mais le *Mu'izz* (Blochet, II, 86, 92) écrit *سرقدو*, de transcription incertaine. Aucune de ces deux dernières formes ne s'explique sûrement; si la seconde est à transcrire **Sorqadu*, nous obtiendrons du moins un nom bien attesté à l'époque mongole sous les deux formes *Sorqadu* et *Sorqaqtu*; c'est le même qui, sous une forme spécifiquement féminine en *-tani*, constitue le nom *Sorqaqtani* de la mère des grands-khans Mongka et Qubilai, la « Soroctan » de Plan Carpin; le nom signifie « qui a une envie » (*sorqaq* = *sor-qaq*, « envie », « marque congénitale »); cf. à ce sujet *T'oung Pao*.

1. Dans le « *Sanang Setsen* » de Schmidt (71, 73, 87, 181), il est quatre fois question de Qasar-Ājān, le « maître Qasar », comme désignation de Jöçi-Qasar, le frère cadet de Gengis-khan, et ceci semble donner un bon parallèle à **Ördü-Ejän*. Toutefois, alors que la même leçon est donnée deux fois dans la version mandchoue, p. 38, pour les passages correspondants aux pp. 71 et 73, cette version mandchoue, dans les passages correspondants aux pp. 87 et 101, a deux fois Qasar-noyan. Dans la langue de « *Sanang Setsen* », l'épithète *ājān* est pratiquement réservée à Gengis-khan, et peut-être est-ce Qasar-noyan que l'auteur avait écrit partout; *qasar* et *noyan* se ressemblent assez en écriture mongole. Même s'il en est ainsi, l'altération n'aurait guère pu se généraliser si elle avait été contraire aux habitudes mongoles; en outre, il se peut qu'elle se soit produite en sens inverse; si bien que, de toute manière, Qasar-Ājān vient à l'appui de mon explication d'**Orda-Ejän*.

1932, 52-51; j'ai recueilli depuis lors d'autres exemples du nom, avec l'alternance *sartaq* ~ *sarγoq* et *sorγa*.

3° Sartaq. — Le nom est sûr et bien connu; c'est une des formes du nom mongol des Musulmans, pour lequel on a aussi Sarta'ul (déjà sur la « pierre de Gengis-khan » de 1225 environ), et le dérivé adjectif Sartaqtai ainsi que sa forme, en principe féminine, Sartaqčïn (cf. mon travail *Les Mongols et la Papauté*, 216); nous connaissons des homonymes. Sartaq a abouti à la désignation actuelle des Sart (nos « Sartes ») du Turkestan russe; en réalité, Sartaq est une forme turque, parvenue par l'iranien, qui remonte au skr. *sārtha*, « marchand »; le -q final peut être dû soit à un dérivé skr. **sārthaka*, soit à un suffixe iranien. Spuler, 33, dit que Sartaq succéda à Batu, mais mourut un an après, alors que, selon les sources arméniennes, il se rendait chez Mongka qui, de Qara-Qorum, l'avait confirmé dans la succession, et, p. 453, Sartaq est indiqué comme ayant régné en 1256-1257. Tout ceci n'est pas bien exact. Par Rubrouek et par le récit de voyage du roi Hethum, nous savons de façon certaine que le voyage de Sartaq à Qara-Qorum fut entrepris du vivant de son père, dès 1254, mais se poursuivait lentement, et qu'au début de 1255 Sartaq était encore en Transoxiane. C'est à Qara-Qorum qu'il apprit la mort de son père et fut désigné par Mongka pour lui succéder; ceci devait se passer en 1255. D'après les chroniques arméniennes, il mourut pendant le voyage de retour. Les conditions de la mort de Sartaq sont incertaines, et le prince a peut-être été victime de son oncle Batka. Mais il ne semble en tout cas pas possible de placer cette mort après 1256; c'est donc, à mon avis, 1255-1256, et non 1256-1257, qu'il faut indiquer pour le règne de Sartaq.

1° Ulayčï. — Le nom de ce successeur éphémère de Sartaq est en réalité une forme turque; la vraie forme mongole correspondante serait Ula'ačïn; il s'agit du nom d'agent tiré du ture *ulaγ*, mong. *ula'a*, « cheval de poste », et il signifie « celui qui est chargé des chevaux de poste ». La forme « Ulayčï » des

1. Sur *ulaγ*, un des plus anciens mots tures attestés puisque Hiuan-tsang l'entendit déjà au Turkestan en 629, cf. *Toung Pao*, 1929, 219-221 (en traduisant cet article en chinois, Fong Tch'eng-kiun m'a reproché d'avoir pu le « 629 » au lieu de « 627 » [Fou-jen hio-tche, 1932, t. III, n° 3]; c'est qu'il n'a tenu compte que du moment où Hiuan-tsang s'est mis en route, et non de la durée de ses étapes; le mot a été étudié minutieusement par Kotwicz, *Contributions aux études altaïques*, 49-27; il y a lieu d'y ajouter la forme

sources russes s'explique par les cas assez nombreux où le -γ de fin de syllabe est noté par -r en co-man dans le *Codex Cumanicus*.

Ulayčï, qui succéda à Sartaq soit dès la fin de 1255, soit en 1256, est encore nommé par les chroniques russes en 1257, mais il dut périr cette année-là (cf. Barthold, dans *Encycl. de l'Islam*, s. v. « Bātū »).

Spuler (p. 33) hésite sur la question de savoir si Ulayčï était le frère de Sartaq comme il est dit dans Blochet, II, 137, et dans Nuwairi reproduit par « Tiesenhäusen I, 130 », ou son fils comme le veulent le *Mu'izz* dans Blochet, II, 138, n. 3, et Juwainī, I, 223. Cette interprétation des sources n'est pas bien exacte. Nuwairī ne nomme pas Ulayčï, et se borne à dire, comme Rašid, II, 108, que Sartaq n'eut pas de fils. D'autre part, dans sa généalogie de la lignée de Jöči, Rašid ne cite Ulayčï ni comme fils de Sartaq, ni comme fils de Batu; mais il mentionne, II, 109 et 113, comme cinquième fils de Toqoqan (= Toqo'an > Toγōn), lui-même fils de Batu et frère cadet de Sartaq, un *Uğäčï*; Blochet a modifié ce nom en *Ulaqčï* à la p. 109, mais a gardé *Uğäčï* à la p. 113. Comme Blochet le dit II, 108 et 138, n. 3 (note que M. Spuler paraît avoir mal comprise), le *Mu'izz* connaît un *Ulaqčï* sûrement à lire *Ulaqčï*, mais dont il fait le quatrième fils de Batu, donc un frère cadet de Sartaq et non son fils. Abū-l-Ghāzī (trad. Desmaisons, 180) dit la même chose d'*Ulaqčï*; c'est aussi la tradition du *Ta'rih-i-Mūnejjim-bāšī* (Blochet, II, 137). Toutefois dans le même passage où il dit qu'*Ulaqčï* était le quatrième fils de Batu, le même *Mu'izz* ajoute qu'à la mort de Sartaq et par édit de Mongka, *Ulaqčï* fut nommé à la place de son « père » (*padar*), mais que lui-même mourut bientôt. Enfin, le *Mu'izz*, qui ne nomme pas un cinquième fils *Uğäčï* de Toγōn, dit (Blochet II, 108) que Sartaq eut deux fils; l'un Toqtoa (< Toqto'a > Toqto), père de Batu (?) et de Tūkāl-Buqa; l'autre, *Hūgäčï*. *Ulačï* (> *Ulaqčï*) et *Hūgäčï* (ou *Uğäčï*) sont deux noms différents, tous deux attestés. On a vu que *Ulayčï* est le nom d'agent tiré

« arabisée » (?) *yulaq* chez Mufazzal (cf. Blochet, *Hist. des sultans mamlouks*, 145). L'étymologie de « laquis » par le ture *ulaq* (< *ulāq* >, indiquée par K. Lokotsch, *Etymol. Wörterbuch*, n° 2130, me paraît sujette à caution.

1. Le tableau généalogique placé à la fin de Hammer, *Goldene Horde*, prête à Sartaq un fils, mais l'appelle « Kamtschu »; il y a sûrement là quelque erreur, dont l'origine m'échappe.

de ulaγ, « cheval de poste ». Hügäci signifie « Bouvier »; c'est le nom d'agent tiré du mongol *kükär*, « bœuf » > *ükär* (= ture *üküz*); on a deux fois *hükäci(n)* dans l'*Histoire secrète*, §§ 232, 234, mais *hügäci* dans le *Houa-yi yi-yu*; un fils de Qubilai s'appelait Hügäci; c'est le prince « Cogacin » de Marco Polo; la forme du mo. écrit est *ükärčün* (cf. *JA.*, 1925, I, 240). Rašidu-'d-Din qui, dans sa lignée de Jöci, déclare que Sartaq n'eut pas d'enfants, dit plus loin, dans l'édition de Blochet, II, 137, qu'à la mort de Sartaq, Mongka montra de la bienveillance envers « ses épouses, ses fils et ses frères », et nomma au trône de la Horde d'Or « Ulaγčī, petit-fils (*pusärzādā*) de Batu », puis, II, 138, parle de ceux qui, après la mort de Batu, le remplacèrent, à savoir « son fils Sartaq, et Ulaγčī, fils de Sartaq ». Blochet suit ici son ms. A; puis le ms. B porte dans le premier cas « fils » au lieu de « petit-fils », et, dans le second « ses fils Sartaq et Ulaγčī ». D'après Blochet, le ms. B représenterait ici un texte remanié, « d'après l'autorité d'autres historiens qui faisaient d'Olagtchi le fils de Batou, peut-être d'après une fausse interprétation d'un des manuscrits du texte de Rašid: Sartak mourant sans enfants, le trône de Séraï revenait de droit à son frère Toghoghan (Toghan) et, à défaut de Toghoghan à son fils Olagtchi ». Je crois en effet que B donne un texte remanié. Il ne faut pas oublier cependant qu'aucun texte ne prête à un fils de Toγōn le nom d'Ulaγčī, introduit là une fois par Blochet en place d'Ügäci de ses mss., et qu'aucun non plus ne donne le nom de Hügäci ou Ügäci au successeur de Sartaq; d'autre part, il est invraisemblable qu'un même personnage ait été connu sous ces deux noms, dont aucun n'a le caractère d'une épithète honorifique. Enfin le raisonnement de Blochet ne vaudrait dans une certaine mesure que si, à la mort de Sartaq, il n'y eût plus eu aucun de ses oncles ou frères vivants, ni aucun frère aîné de cet Ügäci dont il veut faire Ulaγčī. Mais Bärkä, frère de Batu, vivait encore et allait bientôt régner. De plus, même à admettre que Toγōn fût mort dès 1255, l'Ügäci de Rašid est donné comme son cinquième fils, et il avait pour aînés Möngkä-Tämür et Tödä-Möngkä, si bien vivants qu'ils monteront à leur tour sur le trône de la Horde d'Or. Enfin l'argumentation de Blochet tient d'autant moins que le texte, tel qu'il l'adopte dans II, 138, parle expressément d'Ulaγčī comme d'un fils de Sartaq, non de Toγōn.

Que, malgré l'affirmation de Rašidu-'d-Din et de Nuwairi,

Sartaq ait eu des fils, est non seulement très possible, mais pratiquement certain. Il y a d'abord sur ce point le texte du contemporain si bien informé qu'était Juwainī; il dit, I, 223, que le remplaçant de Sartaq fut « le fils de Sartaq, Ulaγčī » (et on ne peut guère songer à corriger سرتاق Sartaq en توقان Toqan). Nous avons en outre le témoignage précis de Rubrouck (éd. Van Den Wyngaert, *Sinica Franciscana*, I, 200) qui, parlant en témoin oculaire, dit que Sartaq a six épouses, et « son fils aîné » (*filius eius primogenitus*) deux ou trois; d'où il résulte que Sartaq a dû avoir au moins deux fils, comme le veut la tradition conservée dans le *Mu'izz*. Puisque Sartaq avait des fils, il est tout naturel que ce soit l'un d'eux que Mongka ait nommé à sa succession. D'autre part, il n'est pas douteux que ce successeur éphémère, s'appelait Ulaγčī, forme confirmée par les chroniques russes, et non Hügäci ou Ügäci. Je conclus donc qu'Ulaγčī était bien fils de Sartaq, non de Batu. Mais Sartaq lui-même et son fils Ulaγčī régnèrent à peine, et probablement leur fin à tous deux ne fut-elle pas naturelle: l'ambition de Bärkä. L'un des frères survivants de Batu, pourrait bien y avoir été pour quelque chose (cf. Spuler, 33). Sartaq et ses descendants furent supprimés ou écartés, et peut-être leurs noms effacés des registres familiaux. C'est du moins l'explication la plus naturelle que je voie à l'affirmation controuvée, déjà officielle au temps de Rašid, que Sartaq était mort sans postérité. Dès lors les erreurs étaient fatales. Il est très vraisemblable que Hügäci ou Ügäci ait été, comme le veut Rašid, un cinquième fils de Toγōn, mais il n'a rien à voir avec Ulaγčī. Si le *Mu'izz* ne le nomme pas dans la lignée de Toγōn, c'est parce qu'il en a fait un fils de Sartaq. Et s'il en a fait un fils de Sartaq, en place d'Ulaγčī, c'est qu'on savait qu'Ulaγčī avait succédé à Sartaq, mais comme il avait été admis officiellement que Sartaq n'avait pas eu de postérité, on s'était tiré d'affaire en faisant d'Ulaγčī un frère de Sartaq; les compilateurs du *Mu'izz*, qui savaient que Sartaq avait eu cependant des enfants, lui ont attribué comme l'un d'eux Hügäci, en réalité fils de Toγōn, parce qu'ils acceptaient la version nouvelle sur Ulaγčī frère de Sartaq. Mais, tout comme Rašid, qui dit à la p. 108 que Sartaq n'eut pas de fils, puis s'inspire de Juwainī à la p. 138 pour parler d'« Ulaγčī, fils de Sartaq », les auteurs du *Mu'izz* ne se sont pas souciés de concilier des assertions contradictoires: dans le même passage où ils

disent qu'Ulayčï (ou Ulaqčï) est fils de Batu, ils ajoutent qu'à la mort de Sartaq, Ulayčï succéda à son « père ».

Une dernière question se pose pour Ulayčï. Spuler dit, p. 33, que, s'il était le fils de Sartaq, il ne pouvait être en 1256-1257 qu'un enfant (toutefois, de façon assez contradictoire, il envisage comme possible, à la p. 368, que ce soit lui ce fils aîné de Sartaq qui, selon Rubrouck, avait déjà deux ou trois épouses en 1253). Je pense que son opinion est basée sur les raisons suivantes. D'après Rašidu-'d-Din (Blochet, II, 137), Batu est mort à 48 ans. et ceci devait se passer au printemps de 1255; il serait donc né vers 1207; Sartaq est son second fils, et Spuler aura supposé qu'il avait dû naître vers 1227: Ulayčï, fils de Sartaq, serait alors né vers 1247, et aurait eu moins de dix ans en 1256. Or les textes russes sur Ulayčï (« Ulavčïi ») donnent l'impression qu'en 1256-1257, celui-ci exerçait le pouvoir personnellement et devait donc être adulte; la filiation d'Ulayčï se trouverait ainsi remise en question. Mais cette fois encore nous devons tenir compte du témoignage capital de Rubrouck, selon qui, en 1253, le « fils aîné » de Sartaq avait deux ou trois épouses; il était donc arrivé à l'âge d'homme. Deux solutions sont possibles. On se mariait jeune chez les Mongols; même si Batu est né en 1207, son second fils peut être né avant 1225, et le fils de celui-ci avant 1240. Mais je n'exclus pas une autre hypothèse, à savoir que l'âge de Batu à sa mort soit mal indiqué par Rašidu-'d-Din. Jöci, le père de Batu, est né au plus tard en 1184, puisque la même mère met ensuite au monde d'abord Čaγātai, puis Ögödäi, et qu'il semble bien établi que ce dernier est né en 1186. Si Batu n'est né qu'en 1207, ce n'est donc qu'à l'âge de 23 ans que Jöci aurait eu son second fils; c'est tard pour un prince mongol de cette époque, et on est presque tenté de remonter la date de la naissance de Batu de quelques années.

Il y a cependant à cette solution une difficulté sérieuse. En faisant remarquer qu'Ulayčï, s'il était le fils de Sartaq, aurait été encore un enfant, Spuler n'a pas invoqué un texte qui semble bien donner à son opinion un appui décisif; c'est celui de Juwaini. D'après Juwaini (I, 223), Mongka avait chargé la principale épouse de Batu, Borāqčïn, d'exercer la régence jusqu'à ce qu'Ulayčï fût devenu grand (d'Ohsson, II, 336-337, prête ce passage à Rašidu-'d-Din chez qui je ne le retrouve pas; peut-être est-ce un *lapsus*). Ce texte semble inattaquable. La seule solution que j'entrevois est la suivante.

Malgré l'impression que donnent les chroniques russes, Ulayčï aurait été encore un enfant; mais c'est alors qu'il n'était pas le fils aîné de Sartaq, mais le second, celui que le *Mu'izz* appelle à tort Hügäci. Le « fils aîné » de Sartaq qui avait déjà deux ou trois femmes en 1253 ne serait pas Ulayčï, mais le Toqtoa (< Toqto'a) du *Mu'izz*; la succession chez les Mongols n'allait pas nécessairement à l'aîné (Batu lui-même était le cadet d'Ördü), et peut-être d'ailleurs Toqto'a était-il né d'une concubine.

Toutefois la mention de Boraqčïn soulève de nouveaux problèmes, car Boraqčïn est difficilement séparable de la femme appelée براق شين « Borāqšïn » par Spuler (p. 34) sur la foi des chroniqueurs égyptiens Nuwairī et al-'Ainī et qui, épouse de Toγān (= Toγōn), frère cadet de Sartaq, aurait intrigué pour assurer la succession de Sartaq à son fils Tödā-Māngū (= Todōn-Mōngkā), et aussi de la pseudo-Tūqčïn, soit-disant veuve de Sartaq, qui, d'après Mustaufi, aurait voulu faire décider en faveur d'un fils à elle non nommé, mais qui doit être Ulayčï. Comme l'a soupçonné Spuler, توقيچين Tuqčïn (bien que représentant un nom mongol féminin possible) ne peut guère être ici qu'une altération de براق شين Boraqčïn (toutefois Spuler a gardé « Tuqčïn » p. 371). Quant à « Borāq Šïn », il ne faut pas, malgré certains mss. arabes, le couper en deux mots; c'est la forme arabisée (par l'intermédiaire du syriaque?) de Boraqčïn¹. Ce nom de Boraqčïn lui-même est bien attesté en mongol. La bru d'un des fils de Šingqur, neuvième fils de Jöci, est appelée chez Rašidu-'d-Din بوراقچين Boraucčïn (Blochet, II, 125); mais, malgré la note de Blochet, c'est là une simple faute de texte pour بوراقچين Bōrāqčïn, et Boraqčïn lui-même n'est pas, malgré Blochet, le féminin de « Boraq », mauvaise transcription pour Baraq (cf. à ce sujet plus loin), mais bien de *boro*, « gris ». Une Boroqčïn est nommée au § 3 de l'*Histoire secrète*. La première impératrice d'Ögödäi s'appelait Boraqčïn. Po-la-ha tchen dans le *Yuan che* (cf. Blochet, II, 3, et App., 6). C'est également une Boraqčïn (ou Boroqčïn) que la concubine de Hülagü بروجچين, mère de son cinquième fils Taraqai, celle que Hammer (*Ilchane*, I, 83) appelle « Borkdschin » et Quatremère.

1. Je dis « par l'intermédiaire du syriaque (?) », parce que l'équivalent ordinaire arabe du *č* turc est *ج*, c'est surtout en syriaque que le *č* turc est régulièrement devenu *s*, en particulier chez Bar Hebraeus.

105, « Bourkadjin ». Dans sa généalogie de la maison de Jöci, Rašidu-d-Din ne donne aucun nom des femmes soit de Batu, soit de Sartaq. Mais, dans son histoire des tribus, il nous apprend (Berezin, V, 63; VII, 82) que l'épouse principale de Batu, Boraqčïn, appartenait à la tribu Alči des Tatar (c'est la pseudo-Boraqčïn, appartenait à la tribu Alči des Tatar (c'est la pseudo-Budakschin » de Hammer, *Ilchane*, II, 6^{me} Stammtafel). En ce qui concerne Toγōn (Toqoqan et Toqān dans Rašid), Hammer (*Ilchane*, II, 6^{me} Stammtafel) lui prête une épouse « Muejedkatimur » qui semble bien être une mauvaise lecture du nom de Möngkä-Temür, fils de Toγōn, et résulter par suite de quelque contresens. Dans son histoire des tribus, Rašid raconte (Berezin, V, 81) que l'Oïrat Buqa-Temür eut deux filles; l'une Öljäi-hatun, fut une épouse de Hülägü, l'autre dont le nom est inconnu épousa Toγōn et fut la mère de Möngkä-Temür; d'après une autre version, qui semble être une addition rectificatrice (*ibid.*, 82), les deux femmes étaient non les filles, mais les sœurs de Buqa-Temür; c'est cette seconde généalogie que Rašid adopte dans sa vie de Hülägü (Quatremère, 97). Dans sa généalogie de la maison de Jöci, Rašid (Blochet, II, 112) revient à la première théorie, mais cette fois connaît le nom de la princesse: Kūcū-hatun, sœur de Öljäi-hatun et fille de Buqa-Temür des Oïrat, épousa Toγōn et fut la mère de Möngkä-Temür et de Tödä-Möngkä (= Tödö-Möngkä < Tödön-Möngkä). Comme on le voit, la mère de Tödä-Möngkä ne s'appelait pas Boraqčïn. Il serait vain d'imaginer qu'outre Kūcū-hatun, Toγōn aurait eu une femme principale du nom de Boraqčïn, qui, veuve de Toγōn, aurait été considérée comme la mère de tous ses enfants; l'origine princière de Kūcū-hatun et son titre même de *hatun* impliquent qu'elle ait eu le rang d'épouse principale. Nous avons simplement affaire ici à une erreur des chroniqueurs égyptiens, assez mal informés de la généalogie de la Horde d'Or. C'est ainsi que Nuwairi, et à sa suite al-'Aini, et de même Ibn-Haldūn citant Abū-l-Fidā, font toujours de Sartaq un frère de Batu alors que c'est son fils (l'erreur se retrouve, par accident, dans le ch. 107 du *Yuan che*), et de Bärkä un fils de Batu, alors que c'est son frère (cf. Tiesenhausen, 150-151, 378, 506). Dans l'histoire de Sartaq et l'avènement de Bärkä, une seule erreur se trouve: la Horde d'Or n'était pas l'épouse principale de Batu. Les auteurs arabes, et les auteurs persans, veulent qu'Ulaçci ait été le fils de Batu, et non son frère; car un frère de Sartaq n'eût plus

été en bas âge en 1255-1256, et on n'eût pas recouru pour lui à la régence de Boraqčïn.

Je ne doute guère que la fin de la lignée de Sartaq ait été une tragédie sanglante, à laquelle l'oncle et grand-oncle Bärkä, devenu musulman, recourut pour satisfaire ses ambitions. Légendes et incertitudes s'accumulèrent ensuite. L'une de ces légendes parvint en Égypte, où elle a été recueillie en particulier par Nuwairi et copiée de lui par al-'Aini; c'est à ce propos qu'il est question de Boraq Šin (= Boraqčïn), représentée faussement comme la mère de Tödä-Möngkä. Boraqčïn, contrecarrée à la Horde d'Or même dans ses ambitions pour son fils Tödä-Möngkä, aurait envoyé un message à Hülägü en Perse pour lui offrir de prendre le pouvoir à la Horde d'Or. Elle-même se serait mise en route à la suite de son messenger, mais le peuple l'aurait rattrapée et, malgré sa résistance, l'aurait tuée (Tiesenhausen, 150-151, 506, 508). Spuler revient plusieurs fois sur cet envoi de messenger (pp. 34, 39, 257, 382), mais je ne puis me rallier ni à son interprétation du texte, ni à la valeur historique qu'il paraît lui attribuer. D'après la p. 257, Boraqčïn aurait envoyé à Hülägü « une flèche non empenée et un manteau d'homme muni de manches », mais, d'après la p. 382, « une flèche non empenée et un étui d'arc sans arc ». Le texte de Nuwairi et celui, identique, d'al-'Aini sont d'autre part rendus par Tiesenhausen, 150 et 506, de la manière suivante: Boraqčïn envoya à Hülägü « une flèche non empenée et un manteau sans ceinture, et chargea [l'envoyé] de dire: « Il n'y a plus de flèches dans le carquois, ni d'arc dans l'étui d'arc; viens pour recevoir la souveraineté. » Veselovskii, *Khan iz temnikov*, 3, s'en est tenu à la traduction de Tiesenhausen. Le passage de Nuwairi a été republié indépendamment en note par Blochet, II, 138, avec des variantes sans importance¹. Spuler renvoie aussi, p. 257, à une

1. Toutefois le mot qui signifie « carquois » est كیش *kāš*, dans les textes de Nuwairi et d'al-'Aini publiés par Tiesenhausen, qui corrige en تارکیش *tar-kāš*, au lieu que Blochet imprime کاش *kaš*, sans observation; *kaš* est sûrement une mauvaise leçon; en réalité کیش *kāš* doit être une forme arabisée, peut-être dialectale et en tout cas non enregistrée jusqu'ici, de کیش *kāš*, qui s'emploie en persan au sens de « carquois » tout comme *tarkāš* (تارکاش), dont *tarkāš* est la forme arabisée. Je doute d'ailleurs que *kāš*, au sens de « carquois », soit persan d'origine; le mot est attesté en karam, où Radlov, II, 4180, le tire du persan کیش (lire کیش); mais on l'a plus anciennement en coman, « *kāš* », et Gronbech, *Koman. Wörterbuch*, 141, s'est garde

42
publication turque de 1925-1926 à laquelle je n'ai pas accès, et où le passage d'al-'Ainī est reproduit. Mais un premier point semble clair: à la p. 382, Spuler a mêlé par inadvertance les objets envoyés et le message dont l'envoyé était chargé. Quand au « manteau d'homme muni de manches » de la page 257, même si cette traduction est basée sur la publication turque de

de l'y indiquer comme un mot emprunté au persan. Bien plus, dès le
 vi^e siècle, Kāšyarl donne en ture *kiš* (à lire *keš*), « carquois », et Bruckel-
 mann, 109, n'y a pas vu un emprunt du ture au persan. Enfin *keš* signifie
 « ceinture » en qara-kirghiz, et les alternances de sens entre « ceinture » et
 « poche » ou « carquois » que nous allons voir pour *qor* ~ *qur* suggèrent
 que ce soit là foncièrement le même mot que *keš*, « carquois ». Vullers voca-
 lise également *keš* un mot persan کیش signifiant « zibeline »; celui-là est à

transcrire *kiš* et est également un emprunt au turc; on a déjà *kiš*, « zibeline », dans *Kāšyarī*. Je crois bien qu'il faut aussi expliquer par le turc le mot persan *قربان* *qurbān* au sens d'« étui d'arc ». On le rencontre parfois

dans les textes arabes du Moyen Âge, par exemple dans Ibn-Battûta et dans les textes ci-dessus de Nuwairî et d'al-'Ainî; et la tendance naturelle est de le considérer comme un dérivé de la racine arabe *qaraba*, que les dictionnaires enregistrent avec, entre autres, le sens de « mettre un fourreau à un sabre ». Mais mon confrère Massé a bien voulu me signaler les remarques de Fleischer, *Studien über Dozy's Supplement aux dictionnaires arabes* (*Berichte über die Verhandl. d. Ges. d. W. zu Leipzig*, Phil. hist. Kl., 1865, IV, 387), où il est dit, à propos de Dozy, II, 322, que *qurbân*, « étui d'arc », est le durcissement d'une forme persane plus ancienne *qurbân*.

ainsi que cela est attesté par l'autre arabisation جُربَان *furbān*, au sujet de laquelle cf. Lane, 403 b. Ainsi *qurbān* serait < persan *gurbān*; mais on a déjà *qurbān* en persan dans le *Sāh-nāmāh*. Or *qurbān*, qu'on peut vocaliser en *qorbān*, est évidemment identique à *qurmān*, peut-être à vocaliser en *qorman*, « étui d'arc », enregistré par Kāšyari (cf. Brockelmann, 165, où aucun rapprochement n'est fait avec *qurbān* ~ *qorbān*). D'autre part, *qurman* ~ *gorman* me paraît inséparable de *qor* qui est le nom du « carquois » ou de l'« étui d'arc » en mongol à l'époque mongole (d'où le titre de *qorči* ~ *qorčin*, « porteur de carquois » > nom tribal des Horčîn modernes). En Kalmouk, *qor* signifie aujourd'hui « étui d'arc », mais

Ramstedt, Kalm. Wört., 1. tit. celui », mais
kirghiz qoramaq, « carg. aux formes turques
osio, qoruluq, « à fleches de fer ».

1. fleches de fer.
 2. carquois.
 3. sens de « coin-
 quois ». Ne se trouve pas dans le manuscrit.

breux dialectes, en particulier en roman, le mot
les variations $u \sim \bar{u}$ sont fréquentes en turc, et je crois
ement du même root. M.

... *gurban* dans le *śah-nāmāh* (si toutefois les deux ne sont pas des adjonctions post-

1925-1926, elle me paraît à rejeter, car cela n'a pas de sens. Le message oral du carquois sans flèche et de l'étui d'arc sans arc ne fait que développer l'idée exprimée par l'envoi d'une flèche non empennée : le pays est désorganisé et impuissant. Il faut que l'autre objet envoyé ait aussi une signification, et à mon avis il s'agit bien d'un vêtement sans sa ceinture. Les Mongols attachaient à la « ceinture » un symbolisme d'autorité. Quant Hô'alün est abandonnée par les siens avec ses jeunes enfants, les textes spécifient qu'elle se coiffe du *boγtaq* et « noue sa ceinture » pour faire face à l'adversité. Gengis-khan, pour s'adresser au Ciel avec humilité, dénoue sa ceinture et se l'attache au cou, et nous avons ensuite d'autres exemples, authentiques et légendaires, de la même pratique (cf. par exemple Spuler, *Die Mongolen in Iran*, 262). En envoyant à Hülägü un vêtement d'homme sans sa ceinture, Boraqcin fait entendre à Hülägü que c'est à lui de venir à la Horde d'Or, où on l'attend sans ceinture c'est-à-dire avec soumission. Mais je crois que Spuler se trompe quand il accorde à ce récit une valeur historique. Il me paraît clair que nous avons affaire à un thème de folklore, pour lequel les parallèles abondent dès l'antiquité (cf. aussi Yule-Cordier, *Marco Polo*, II, 498). La chronologie s'oppose d'ailleurs à l'authenticité du récit. La prétendue ambassade de Boraqcin à Hülägü serait de 1233-1236, comme Spuler le dit p. 382. D'autre part, p. 37, renvoyant à Nuwairi et al-'Aini, il dit que la tentative de Hülägü, après la prise de Bagdad (1258), en vue de répondre à l'offre de Boraqcin, avait mécontenté Bärkä. Mais ce n'est pas là ce que disent les chroniqueurs égyptiens. En particulier d'après Nuwairi, c'est en 653 de l'hégire (1255-1256) que Hülägü, désireux de se rendre à l'appel qui lui avait été adressé, entra en guerre avec Bärkä, mais arriva trop tard pour sauver Boraqcin. Avant Nuwairi, la même date était déjà donnée par Baibars. On voit bien pourquoi Spuler la fait descendre jusqu'après la prise de Bagdad en 1258 : c'est, d'une part, qu'avant cette date il est peu vraisemblable que de la Horde d'Or on ait songé à s'adresser à Hülägü dont la puissance n'était pas encore établie : c'est surtout que jusqu'après 1258 il n'y a pas eu de lutte entre Hülägü et la Horde d'Or : Veselovskii, 3-6, avait déjà vu que la date de 1233-1236 était impossible. Seulement, au lieu de faire descendre la date de quelques années pour l'adapter aux possibilités historiques, c'est toute l'histoire qu'il faut rejeter, avec sa fausse parenté, sa chronologie inadmissible et son appareil légendaire.

daire. Seul un nom subsiste, celui de Boraqčîn, et je pense, un fait, la mort de celle-ci: Bärkä, qui a bien probablement supprimé son neveu, n'a pas dû avoir grand scrupule à faire périr sa belle-sœur¹.

3° Siban > Šiban. — C'est là le cinquième fils de Jöci, dont on lit le plus souvent le nom Šaibān, et qui est devenu l'éponyme de la dynastie des Šaibānī, ou, comme on dit, « Chéibanides ». Spuler, 25, lit Šiban, sur la foi de Velidi Toğan et de Barthold, 12 *Vorlesungen*, 165; il a certainement raison, et c'est ce que j'enseigne moi-même depuis longtemps². Mais il se réfère également à « Šibāqān » chez Bar Hebraeus, et, pour la contraction de « Šibāqān » en Šiban (< Šibān), à Vladimircov, *Sravnit. Grammatika*, 193 ss.; à la p. 243, il interprète Šiban par le mot mongol signifiant « sort (qu'on tire) », sur la foi de Berezin, *Našestvie Batyja na Rossiju* (ŽMNP, mai 1855, 81)³. Mais Vladimircov ne parle que des mots mongols où le -γ- intervocalique est en valeur d'hiatus, si bien que -aγa-, en réalité -a'a-, s'y contracte en -ā-. Ce n'est pas le cas pour šibaγa (< *šibaγa), « sort », où le -γ- est une vraie gutturale qui s'est maintenue dans tous les dialectes⁴.

Or il n'est pas sûr qu'il y ait jamais eu une forme « Šibāqān ». La forme de Bar Hebraeus, alias Abū-'l-Faraj, indiquée par Spuler, n'est pas la seule qu'on trouve chez cet auteur. Dans son *Chronicon Syriacum* (éd. Bruns), on a Šibāqān (texte, 492; trad., 508)⁵, mais ailleurs Šibān (texte, 483; trad., 499). De même, dans l'*Historia Dynastiaram* (éd. Pococke), on lit une fois شيبقان Šibāqān (texte, 473; trad., 310), mais une autre

1. Il est assez frappant de constater que Rašidu-'d-Dīn, si bien informé en général de la généalogie de la branche de Jöci, expédie en une ligne Sartaq. Il a pourtant régné sur la Horde d'Or, sans pouvoir dire qui fut sa mère (cf. *ibid.* 102); on a l'impression que, grâce à son silence dans le monde musulman sur un prince qu'on accusait d'avoir été chrétien. Peut-être sa mère était-elle en réalité chrétienne. Spuler invoque aussi à bon droit le nom de famille russe Šibanov, tiré de Šiban.

2. L'étymologie de Šiban par šibaγa est également indiquée par Blochet, II, pp. 20, avec une explication alternative inadmissible par šiba'un, « oiseau ».

3. Kalm, *Iskandarnama*, en turc: kirghiz šibaγa, kaz. šibaγa, šabaγa; en allemand, Kalm, *Wört.*, 352.

4. Je n'ai pas accès à l'édition du P. Bedjan, 465, laquelle Spuler se réfère en transcrivant « Šibāqān »; mais je soupçonne une inadvertance: il me paraît invraisemblable qu'elle donne un š-ini à tous les autres š- du même écrivain ont s.

fois شيبان Sibān (texte, 465; trad., 305). Bar Hebraeus emprunte en réalité ses informations à Juwainī, et l'alternance des deux formes, dans les passages parallèles de sa chronique syriaque et de sa chronique arabe, témoigne qu'il trouvait une fois l'une et une fois l'autre forme dans le ms. de Juwainī dont il disposait. S'il y avait déjà un tel flottement dans les leçons de Juwainī un quart de siècle après la rédaction de son œuvre, nous ne devons pas nous étonner de le retrouver dans les ms. dont nous disposons aujourd'hui. L'éditeur de Juwainī, Mīrzā Muḥammad Qazwīnī, a adopté شيبقان Šibāqān, mais l'ensemble des leçons dans les divers passages semble bien indiquer que la forme réellement employée par l'auteur était Sibān, c'est-à-dire Šiban. Or, si s et š sont constamment confondus dans les mss. en écriture arabe, il n'en va pas de même en syriaque, et les formes Sibān et Šibāqān du *Chronicon Syriacum* prouvent que le nom commençait bien toujours par s-, non par š-, dans le ms. de Juwainī utilisé par le chroniqueur jacobite¹.

Bien que les mss. de Rašidu-'d-Dīn autorisent le plus souvent à lire Šiban par suite de l'absence de points diacritiques (cf. Blochet, II, 114), il est possible que l'historien persan ait déjà écrit Šiban, et c'est en tout cas Šiban qu'on a en écriture syriaque pour le nom du père de Rabban Ḥauma (cf. Chabot, *Hist. du patriarche Mar Jabalaha III*, 9). Mais cette forme n'est pas primitive. Dans le *Yuan che* (121, 2a; 168, 11a), le nom du fils de Jöci est écrit à deux reprises 昔班 Si-pan, cad. Šiban; avec la même orthographe, un autre Šiban est mentionné au ch. 18, s. a. 1295; un troisième, qui était un Ouïgour, a une biographie au ch. 134 (il est mentionné aussi au ch. 9, s. a. 1276). Dans la première moitié du xiii^e siècle, un membre de la famille royale des Öngüt s'appelait 不顏昔班 Pou-yen Si-pan, Buyan Šiban²; un autre Öngüt, appelé 昔班帖木兒 Si-pan T'ie-mou-eul, Šiban Tāmūr, est mentionné à titre posthume s. a. 1358 (ch. 45, 5a)³.

1. C'est une des faiblesses de l'édition, autrement si soignée, de Juwainī de n'avoir tenu aucun compte des deux chroniques d'Abū-'l-Faraj. L'adoption de la forme Sibān dans Juwainī amène à supprimer le s- disant Šibāqān. Les exemples, d'ailleurs assez hétérogènes, que Mīrzā Muḥammad Qazwīnī, I, 51 et 442, invoque à propos de gutturales mongoles intervocaliques évanescences.

2. Cf. *Toung Pao*, 1914, 631, où j'ai eu tort de restituer « Buyan Šiban » c'est-à-dire la forme « mongole » du nom.

3. Le « Šiban » ou « Syban » de Plan Carpin ne serait pas décisif, car il peut être pour Šiban comme pour Sibān.

Mais ce nom de Sibân, qui n'est pas à expliquer par le mongol *Siba-a* (< *siba-a*) était-il du moins mongol d'origine? Je ne le crois pas. On aura remarqué que l'un de ceux qui l'ont porté au ^{xiii}^e siècle était un Ouïgour, donc un Turc; or nous avons alors beaucoup de noms turcs portés par des Mongols, mais en principe il n'y a pas encore à cette date de noms mongols empruntés par les Turcs. La même remarque vaut pour les Öngüt dont l'onostastique, au ^{xiii}^e siècle, est presque uniquement turque, et c'est aussi à un clan turc que la famille de Rabban Çäuma a dû appartenir. Il ne s'agit donc pas selon moi d'un nom mongol, mais d'un nom que les Mongols ont emprunté aux Turcs.

Peut-être peut-on aller plus loin. Les Öngüt et beaucoup d'Oïgours étaient chrétiens, et souvent étaient connus sous des noms chrétiens. Le père de Rabban Qauma, dont la femme portait le nom syriaque de Qëyamta, s'appelait Šiban (< Sibān, et on attendrait que ce « visiteur » nestorien de l'église de Han-balīq fût lui aussi désigné dans le texte par son nom de baptême chrétien. Serait-ce le cas avec Šiban, auquel on ne voit pas mieux d'étymologie en turc qu'en mongol ? Le fait que le nom de Šiban a été porté par un fils de Jöçi n'y fait pas obstacle : un petit-fils d'Ögödāi s'est bien appelé Širāmūn (< Širāmūn), que j'ai proposé depuis longtemps de considérer, ainsi que sa variante Šilāmūn (< Šilāmūn), comme une forme turcisée de « Salomon »¹. Mais quel pourrait être l'original chrétien de Šiban ? J'ai songé à Šibān, l'Évangéliste, l'est vrai pour l'Asie Centrale du Semirečie, mais il n'est attesté (une fois) sous la forme Štēpānūs². Mais on peut très bien admettre que le nom ait eu deux formes en Asie Centrale ; l'une savante et l'autre populaire, de même que nous avons deux formes Šilāmūn et Širāmūn pour Salomon, deux

formes Görgis et Körgüz (ou Kürgüz) pour Georges, et peut-être deux formes *Maquz et Marqus (ou Marquz) pour Marc¹. Siban, sans -os final, serait au même stade que la forme *nom* de *maz*, qui a passé du sogdien au turc, et de là au mongol, pour devenir enfin *nomun* en mandchou². Quant à la réduction de *st-* en *s-*, nous en avons un autre exemple dans le sogdien *styr* (**sator* ou **sadir*), persan *sātir*, etc., ouïgour ancien *sitir* ~ *sidir*, ouïgour tardif *sidir* (> turkī *sār*), mong. **siĵir* > *šiĵir*, « once », où depuis près d'un siècle on a reconnu le grec *στατήρ* (cf. Vullers, I, 93)³. Si mon hypothèse est juste, les « Cheibanides », dont les épigones ont pensé relier leur nom à celui de la tribu arabe des Šaibān, étaient en réalité des « Stéphanides »⁴.

6° Bārkā. — Ce nom, purement mongol, signifie « difficile » (≈ turc *bārk*, « solide »). La prononciation « arabisée » Barakā (« Bereke ») toujours adoptée dans Howorth, II, 103-125, et qui rattache le nom à une racine arabe, ne peut être retenue, bien qu'on ait « Bareque » dans les *Gestes des Chiprois* (*Hist. des Croisades, Arm.*, II, 891) et que les monnaies *asperi barichati* semblent tirer leur nom de Bārkā (cf. Brătianu, *Rech. sur le commerce génois*, 238); on a correctement « Berea » aussi bien

1. J'ai parlé de ces formes de Marc dans un récent article *Une Librairie connue des Naïman : les Bâtākin, T'oung Pao*, 1943, p. 70.

2. Le nom de Šiban > Šiban est alléré en « Šiban » dans les mss. de Rubrouk (Van Den Wyngaert, I, 241), et il faut certainement corriger la finale en -ban. On obtient ainsi *Šiban, où à première vue on pourrait s'efforcer de retrouver une forme plus voisine de Σ 2309. Mais je ne crois pas qu'une telle forme ait alors subsisté dans le nom local, et la correction la plus naturelle est *Sciban = Šiban. Pour le rubrouk enjovya (cf. sc en valeur de š-; il est fait mention dans son récit (Van Den Wyngaert, I, 288-289) d'un « Scatatai », probablement à lire *Scatatai, qui semble être un homonyme du prince Čayatai; Rubrouk aurait-il pu en faire un Σ 2309 initial, comme c'est le cas dans les transcriptions synopiques de Bar Hebraeus?

3. Puisque Šiban est de toute manière un nom qui a existé en Égypte, on ne peut presque tenté de se demander si le Šaitan des Tatars et de l'Égypte n'est pas, lui aussi, un Šiban; l'ancêtre de la dynastie Tatarique, le Khan Taimour, le nom Šiban serait alors attesté pour le début du X^e siècle. Mais d'un point de vue plus probable qu'il s'agisse bien cette fois d'un Šiban, Jomard a insisté sur les « épigones des Cheibanides »; il ne me paraît pas certain en effet que l'attribution de Šiban et Šaibān remonte à l'époque de la conquête turque du XVI^e siècle, Herberstein (trad. Meusnier, II, 70) parle en effet des Tatars « Šaibanskii », et non « Šchibanskii ».

4. Brekhleva a maladeusement lu le *Rede* (11.10.1949, B. 20. 1. 1950, 200). Le résultat est que Van Den Wyngaert, J. 589, n°s 221-249 (B. 20. 1. 1950, 200), dans le *Joorn*, d'avec un *Brede*, qui est l'ancien *Algemeen* de Breu, mais est devenu par inadvertance l'op. 589, n°s 250-260 (M. 20. 1. 1950, 200).

48
dans Plan Carpin et dans Rubrouck (Van Den Wyngaert, I, 66, 67, 209) que chez Marco Polo, et « Barcha » chez Hethum l'historien. Juwainī (I, 144, 215, 221) l'appelle بركد Bärkä, et Wassāfien. Bärkä Oṯūl, « Prince Bärkä » (faussement transcrit « Berke Aghul » par Hammer, *Goldene Horde*, 163, et *Gesch. Wassaff's*, 92). Spuler, 33, dit qu'on trouve « Berkāi » dans Mustaufī, I, 576; en réalité, c'est cette forme بركاي Bärkäi qu'on trouve déjà toujours chez Rašid (Blochet, II, 138, 139, 433, etc.; de même dans Quatremère, *Hist. des Mongols*, 391, etc., mais avec une mauvaise transcription « Bérékai »), sauf dans la généalogie de Jöci (II, 92, 113); il semble que nous ayons là simplement un exemple de flottement dans les finales mongoles entre -ā et -ai. Bien qu'Abū'l-Ghāzī donne aussi Bärkä, ses mss. ont souvent بركد ou بركا que Desmaisons, II, 181, a transcrit « Bourka », et la forme « Bourkai » a été malencontreusement adoptée pour le nom de Bärkä par les éditeurs des *Hist. des Croisades, Arm.*, II, 891; je pense que cette forme représente en réalité, soit une prononciation *Börkä, d'apparition secondaire, soit un dédoublement fautif du ر en و; nous trouverons plus loin un cas analogue pour kārāl ~ kōrāl'.

Le nom de Bärkä a été porté en Égypte comme surnom par un sultan Mamlūk qui était en fait le petit-fils (par les femmes) de Bärkä (cf. Barthold, *12 Vorlesungen*, 175-176). On le trouve également au milieu du xv^e siècle avec Bärkä Sultān, le rival de Šiban (> Šaiban)*. Je manque de renseignements sur le Bärkä

part. — *Burka* (113-114, qui, d'une part, a été lu « bai longe », et d'autre part *Burka* ou *Burka* mais *burqa* n'est

Paret de Courteille, 166, donne en deux formes, et Zenker, I, 216, celui de persan ou les deux formes étaient expliquées par كيك [cf. Budagov, I, 276] : « le turc kâyik, qu'il rend en effet par « cerf », II, 786 (c'est avec le persan kâik, « puce » ; Paret de Courteille a dû faire une confusion du même ordre, peut-être avec le turc kâkluk, qui désigne une perdrix). Un nom de chef mongol du temps de Gengis-khan semble avoir été بورك ; c'était correcte, la transcription à adopter est incertaine (cf. Barthold, *Turkestan*, 626) ; peut-être est-ce « Kurukai ». »

... à plusieurs

du Khwārezm que Hammer, *Goldene Horde*, 119, dit avoir été un homonyme de notre Bärkä. Le « Berkai » mentionné dans les chroniques russes à propos du recensement de 1259 semble porter le nom de Bärkä, sous la forme Bärkäi qu'on lui trouve chez Rašidu-'d-Dīn ; Bretschneider (*Med. Res.*, II, 80) a proposé de voir en lui le 別兒哥 Pie-eul-ko, *Bärgä (= Bärkä) mentionné dans le *Yuan che*, s. a. 1253, à propos du recensement qui fut fait cette année-là ; j'examinerai ailleurs s'il s'agit bien d'un personnage appelé Bärkä, et non d'un des fonctionnaires du titre de *bärgä ou *bärkä qui, d'après le *Yuan tien tchang*, 21, 34a, étaient chargés de lever les taxes¹.

Rašīdu-'d-Dīn, dans la généalogie de Jöçi, ne nomme pas la mère de Bärkä. Dans le *JA*, oct. 1833, 290, Klaproth a dit que Bärkä, Bärkäčär (cf. sur lui *infra* n° 7) et « Bourah » avaient la même mère, Sultān-hatun, de la tribu « Imen ». Le renseignement est vraisemblablement emprunté au *Mu'izzu'l-Ansab* (qui est mentionné dans cette note de Klaproth), car celui-ci (Blochet, II, 86) mentionne, parmi les femmes de Jöçi, une Sultān-hatun de la tribu أسمن, et nomme un بور *Bora (ou *Bura) parmi les fils de Jöçi. Mais, alors que le *Mu'izz* nomme successivement parmi ces fils un Muḥammad et un Bora, Rašīdu-'d-Dīn (Blochet, II, 12) indique comme onzième fils de Jöçi, « Muḥammad, qu'on appelle aussi *Bora » ; c'est là le « Bora » que Plan Carpin indique parmi les fils de Jöçi (Van Den Wyngaert, I, 67) et de qui Risch (*Johann de Plano Carпинi*, 139) dit n'avoir retrouvé le nom nulle part². Rašīd a sûrement raison, et Muḥammad doit être le nom que prit *Bora après s'être converti à l'Islam³. Bärkä et

4. Les بركه, transcrits « Burké », de Berezin, V, 194, et XV, 133, sont de mauvaises leçons pour un tout autre nom.

2. A défaut de Raïd ou du *Ma'izz*, il avait déjà cependant passé de Klaproth chez Howorth, II, 103.

3. J'écris *Bora avec astérisque, parce que je ne sais pas tout ce qu'il y a de la nature o ou u de la voyelle et de son caractère vocalique ou palatal; on peut cependant atteindre à un grand probable. Il y a un nom mongol Bora, c. sp. (c'est celui que Berezin, *Nashtie Batyri*, 81, le cite tort — Bura, c. sp., 243, « Bōrū »), mot à mot le Gris : il est employé comme nom de cheval au § 3 de l'*Histoire secrète*; d'autre part le Bora s. de Plan Carpentier est probable que le nom est bien à voyelle de première syllabe o ou u non élevée. Or boro (~ture bor-) doit être *bor- et c'est bor- que Berezin écrit, même sans astérique, comme prototype du kalmouk bor- (K. I. W. I. 60, 40). Les transcriptions de l'*Histoire secrète*, qui sont en général des copies du manuscrit de la fin du XIV^e siècle, ne connaissent que bor-, et s'écrit boran (nom que de la fin du XIV^e siècle, ne connaît ni que bor-, et s'écrit boran) qui est le pur Borogim; mais le vocable dure du M. I. I. 1. 2. 4. 7. qui est le pur Borogim; mais le vocable dure du M. I. I. 1. 2. 4. 7. qui est le pur Borogim, cent bor- (Poppe, *M. I. I.*, 81, 120), et en core plus tard que

Bärkacär sont souvent associés; ils sont groupe; d'autre part Bärkä et Bärkacär s'étaient convertis à l'Islam, et on vient de voir qu'il en fut de même de *Bora; cette attitude commune tient peut-être à ce que tous trois étaient fils de la même mère. Au surplus, le nom même de cette mère est assez surprenant chez une Mongole à cette époque, et il se pourrait bien qu'elle-même eût été musulmane et eût joué un rôle dans la conversion de ses fils. Le nom de la tribu ^{اسن} *as-n*, que Klaproth a lu non sans vraisemblance « Imen », m'est inconnu. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, un clan des Sarjumat (dans la région de Tarbagatai) s'appelait Iman¹, et ces noms de clans sont souvent anciens; mais il serait prématuré de vouloir identifier les deux noms². Il n'est pas exclu que ^{اسن} *as-n* soit fautif pour ^{اسمک} **Imäk*, nom tribal bien connu, qui n'était pas mongol; mais ce n'est qu'une possibilité parmi plusieurs autres.

Spuler dit (p. 213) que, bien que certaines sources parlent de la conversion de Bärkä à l'Islam comme ne datant que du voyage de retour après l'élection de Mongka, « donc vers 1252 »³, cette

le nom féminin y était Boraqcin. Je considère donc comme très probable que nous devons lire Bora.

1. Cf. Aristov, *Zamétki ob étničeskom sostavé*, dans *Živaya Starina*, VI (1896), 358⁴.

2. Rašidu'd-Din, qui ne dit rien de la Sultān-hatun femme de Jöçi, mentionne (Blochet, II, 114), parmi les femmes de son arrière-petit-fils Möngkē-Temür (fils de *Toquqan [> Toyon], fils de Batu, fils de Jöçi), une Sultān-hatun de la tribu des ^{اوشين} *Üšin* (< *Ü'üšin* < *Hü'üšin*; ce sont les *Hüšin* < *Hü'üšin*, mal lus « *Üšin* » dans Berezin, I, 165). La coutume mongole était d'épouser les femmes d'un père défunt, à l'exception de sa propre mère; mais ici, bien que les formes du *Mu'izz* soient souvent fautives et que ^{اوشين} *Üšin* puisse à la rigueur se corriger en ^{ايشين} **İšin* = *Üšin*, l'intervalle des générations est trop grand pour qu'une veuve de Jöçi, déjà mère de trois enfants, ait pu passer à l'arrière-petit-fils de son premier mari et lui donner encore deux fils. Au temps de Mongkē-Temür, un nom musulman est moins surprenant chez une Mongole qu'au temps de Jöçi, sans être encore un fait fréquent.

3. L'élection de ^{巴剌沙阿} *Ba-lā-shā* (cf. *Les Mongols et la Papauté*, 200-201), et les textes chinois confirment que Bärkä y participa (Yuan che, ch. 3, s. a. 1251), le même ouvrage, s. a. 1252, dit qu'au premier mois (12 février-11 mars) les princes dans leurs apanages, et en particulier moi-

4. Bärkä fut renvoyé dans le sien en ^{曲兒只} *Qü'er-zi* (cf. *Les Mongols et la Papauté*, 200-201), c'est-à-dire en Géorgie. Ce n'est donc bien qu'en février-mars qu'il fut réintégré dans son apanage. Avant l'élection définitive de 1251, Bärkä avait été faite au cours d'une diète réunie en 1250 (dans *Die Mongolen in Iran*, 46 (où il y a une référence à mon travail), et ici, 29, Spuler dit sans réserves que cette première diète s'était tenue à ^{阿剌模合} **Alamqa*, ce qui est la forme de Juwaini. Je crois cependant

conversion « se produisit évidemment déjà de bonne heure, dans les années 40 du XIII^e siècle » (donc entre 1240 et 1249). Par le témoignage précis de Rubrouck, nous savons que Bärkä était déjà musulman en 1253 (cf. Van Den Wyngaert, I, 209). D'autre part, nous pouvons admettre comme très probable que les trois frères Bärkä, Bärkacär et *Bora se convertirent simultanément. Or on a vu que Plan Carpin, en 1246, connaît encore *Bora sous son nom mongol, et non sous le nom nouveau de Muhammad qu'il adopta lors de sa conversion; c'est donc probablement qu'à cette date il n'était pas encore musulman. Ainsi la conversion des trois frères à l'Islam se serait produite entre 1246 et 1253. Je ne vois pas qu'on puisse préciser davantage.

Il est bien connu que, sans la guerre qui éclata entre Bärkä et Hülgü en 1262-1263, l'oncle et le père de Marco Polo n'auraient pas été amenés à se rendre à Bukhāra au lieu de regagner Constantinople, qu'ils n'auraient donc pas ensuite fait jusqu'à la cour de Qubilai le premier voyage, lequel entraîna le second, et que par conséquent il n'y aurait pas eu de voyages de Marco Polo. Mais le texte concernant le changement d'itinéraire des deux Polo aînés soulève certaines difficultés; je les examinerai ailleurs.

7^e Bärkacär. — Ce quatrième fils de Jöçi n'apparaît guère que comme un satellite de son frère aîné Bärkä, et Spuler ne le mentionne que p. 33 et dans son tableau généalogique; il l'appelle « Berkeğār », c.-à-d. Bärkājār. Une telle forme ne serait phonétiquement possible que s'il s'agissait d'un nom formé de deux éléments indépendants, et Rašidu'd-Din (Blochet, II, 90, 114) écrit en effet ^{برککچار} *Brk-kčar*, en deux morceaux. Mais Juwaini, I, 144, 203, 221, a ^{برکجگار} *Brk-čgar* en un seul mot, et de même le *Mu'izz* avec ^{برکجگر} *Brk-čgr*; le « Bärkasār » du *Chronicon Syriacum* de Bar Hebraeus (trad. Bruns, 499, 508) est un calque syriacisé de Juwaini. En fait, je crois qu'il faut non seulement écrire le nom en un seul mot, ce qui ne serait pas décisif en orthographe arabe, mais le comprendre comme tel, et voir dans -čar (-čār) un suffixe, comme dans Qaračar par exemple qui doit être formé de *qara*, « noir », plus un suffixe -čar (-čār)¹. Je lis -čar, -čār, et non -jār, -jār, parce

avoir montré dans *Les Mongols et la Papauté*, 199, que cette forme est fautive, et qu'il faut probablement lire *Ala-Toyraq, « le Peuplier tachète ».

1. Un nom fait toutefois difficulté, celui de ^{月赤察兒} *Yue-tch'e-tch'a-eul*, non restitué, mais dont le *ch'e* initial indique un nom palatalisé, débutant par *č*- ou *q*-; or le second élément y reste le plus souvent velaire, bien qu'on rencontre exceptionnellement *Yue-tch'e-tch'o* [^{月赤察合}] eul, dont avec

que tous les exemples que je connais en transcription supposent la sourde; ainsi, en dehors de Qaračar, on a Bodončar pour le lointain ancêtre de Gengis khan; plusieurs Točončar dans le *San che t'ong-ming lou*, 30, 6a; Bayančar, *ibid.*, 32, 7a (et cf. Blochet, II, 119); Taičar dans l'*Hist. secrète*, §§ 128, 129, 201; Qoričar, *ibid.*, § 2; Toqučar, *ibid.*, §§ 257, 280; le nom bien connu Tačar < Ta'ačar; etc. Ce suffixe ne semble pas avoir survécu tel quel en mongol classique. Le seul point délicat est la notation en -čar (-čār) chez Juwaini et chez Rašidu-'d-Din, qui pourrait faire penser à une vraie longue, issue de *-čā'ar. Mais Qaračar n'est pas transcrit *Qaračā'ar dans l'*Histoire secrète* (§§ 120, 202). Je crois donc qu'il faut simplement transcrire Bärkäčär. Bärkä était le troisième fils de Jöči et Bärkäčär le quatrième; tous deux étaient fils de la même mère; il se peut que -čär ait eu une valeur de diminutif comme -qan (-kän), et que Bärkäčär ait signifié « le petit Bärkä »¹.

8° Boal. — Il s'agit du septième fils de Jöči, celui qui fut père de Tatar, père lui-même du fameux Noqai (= Nočai); à la p. 63, Spuler s'est abstenu de donner son nom à raison de sa forme incertaine, mais dans son tableau généalogique il l'a appelé « Mogol », cad. Močol². C'est en effet la forme مغول Möčöl qu'on lit dans les historiens égyptiens, à commencer par Baibars que les autres copient plus ou moins (cf. Tiesenhausen, *Sbornik Materialov*, I, 109, 152, 380); le père se serait ainsi appelé « le Mongol », et le fils « le Tartare ». Telle est la solution qui avait été adoptée par Veselovskii, *Khan iz temnikov Zolotoi Ord*, 2-3. De son côté, Hammer (*Goldene Horde*, 252) avait lu le nom « Tewal », qui a été reproduit par Yule (*Marco Polo*³, II, 497), puis par Howorth, II, 1011, et a passé dans Lane-Poole (*The Mohammadan Dynasties*, tableau après p. 240). Je ne crois ni à « Močol », ni à « Tewal »⁴. Les

-čar (cf. *San che t'ong-ming lou*, 27, 1a-b). Peut-être s'agit-il d'un suffixe particulièrement résistant, qui échappait parfois à la palatalisation, et ceci expliquerait dans une certaine mesure l'apparent *Bärkäčär ou *Bärkäčār de Rašidu-'d-Din.

1. Le nom a été souvent altéré; dans Hammer, *Hehane*, II, 404, il n'y a pas moins de huit rubriques de formes différentes qui toutes se rapportent au seul Bärkäčär.

2. Je ne vois pas pourquoi, dans ce tableau généalogique, Spuler place Močol entre Bärkä et Bärkäčär, alors que, d'après Rašidu-'d-Din, Bärkäčär était le quatrième fils et le soi-disant « Močol » le septième.

3. Howorth a ajouté à la confusion en indiquant, II, 1068, « Tewal ou Teskel », si bien que son index confond, sous une même forme « Tewal », d

alternances *m* ~ *b* sont assez fréquentes, si bien que le « Močol » des sources égyptiennes paraît bien déjà condamner « Tewal ». D'autre part, la forme du nom chez Rašidu-'d-Din est بوال (Blochet, II, 121) ou بوال (ibid., II, 122, 139); je ne doute pas que cette dernière forme soit altérée de بوال qu'on trouve dans le *Mu'izz*, au lieu que Blochet a pensé que l'altération s'était produite en sens inverse. Les deux formes sont à lire *Boal et *Bowal, et ne peuvent correspondre à Močol = Mongol, lequel est toujours écrit مغول Močöl dans Rašidu-'d-Din¹. Boal et *Bowal sont des prononciations occidentales du nom mongol fréquent Bo'ol, qui signifie au propre « esclave »; il a été porté, entre autres, par le fils de Muqali. A vrai dire, dans son histoire des tribus, Rašid (Berezin, V, 33, 177) écrit ce mot بول bočöl, mais il y a de nombreuses divergences de ce genre entre les deux parties de son œuvre; ce qui n'est pas admissible chez lui, ce serait une transcription de Močol avec *b*-initial et sans -č-. Ramstedt (*Kalm. Wört.*, 53) pose que bo'ol > bōl remonte à *bočul, mais on peut aussi bien supposer *bočal > *bo'al. En fait, Ibn Muḥannā a la forme contracte bol, qu'on trouve aussi dans le *Muqaddimatu'l Adab* (Poppe, *Mong. slovar'*, 122), mais ce dernier ouvrage emploie également بول bool (= bo'ol) et بوال boal (= bo'al); cf. Poppe, *ibid.*, 120, 121. Boal est exactement une des deux formes qui sont données chez Rašidu-'d-Din, et une fois de plus nous trouvons ainsi à la Horde d'Or une forme occidentale à seconde voyelle « o », là où le mongol oriental ne connaît que « o- ». Quant à l'autre

la fois le septième fils de Jöči et le « Teykel » de la fin du xvi^e siècle. Celui-ci est certainement homonyme du chef de la fin du xvi^e siècle que les chroniques russes appellent Tüwikel et dont Spuler, 197, rétablit le nom en « Tawakkul ». « Tawakkul » est en effet la forme correcte de ce nom arabe, mais la prononciation turque en Crimée en est *Tawakal (cf. Radlov, III, 1427), et je pense que le soi-disant « Teykel » se prononçait aux xv^e et xvi^e siècles soit *Tüwākāl, soit *Tāwākāl.

1. Le mot Mongyol ~ Mongyul n'est pas de ceux dont la gutturale est évanescence. Toutefois on a « Moul » dans les chroniques russes, et c'est la forme que Rubrouck emploie régulièrement, au lieu que Plan Carpin écrit « Mongul ». L'histoire de la forme « Moal » n'apparaît pas clairement; mais Blochet a eu tort de l'invoquer dans le cas présent, puisque ce n'est jamais celle qui est employée par Rašidu-'d-Din.

2. Ramstedt, 53, dit aussi que bol n'est qu'une autre forme de l'autre mot qu'on trouve pour « esclave » en kalmouk, à savoir molit, mabit; sous ce dernier mot, il donne comme origine de la forme kalmouk, sans astérisque, un mongol muqali qui ne me paraît pas attesté, et pour lequel je préférerais *muqali (c'est là le nom du lieutenant, général de Gengis khan dont le fils s'appelait Bol < Bo'ol). *Muqali semblerait ainsi offrir l'alternance initiale *m* que nous avons dans la forme égyptienne Močol du nom de Boal. Mais je

forme, celle que le *Mu'izz* a conservée correctement, à savoir *Bowal, elle représente le même stade par rapport à *Bozal ~ *Bowal, elle représente le même stade par rapport à Hülägü ~ Hülä'ü. *Bo'al que par exemple Hüläwü par rapport à Hülägü ~ Hülä'ü. Une dernière confirmation est apportée par le chroniqueur égyptien 'Umarī, dont les informations sont indépendantes de celles de Baibars; lui écrit بول (var. بول, بولي), que Tiesenhausen (*Sbornik Materialov*, 222, 244) transcrit « Buvul ». On a vu que le nom commence sûrement en effet par *b-*, non par *t-*, et il faut donc rétablir بول; c'est exactement là le *bool* = *bo'ol*, « esclave », du *Muqaddimatu'l-Adab*; il est toutefois possible que 'Umarī l'ait entendu avec une prononciation « turcisée » *Bowal ou *Bowul.

[8° bis. *Nösäl?; *Yešil? — Je mets ce paragraphe entre crochets, et en quelque sorte hors série, parce que je n'ai pas de solution précise à préconiser pour le nom. Il vaut cependant d'attirer l'attention sur lui. A la p. 333, Spuler parle de « Nūsāl » que, dans *Die Mongolen in Iran*, 38, il l'ait été un « pur Mongol »; mais le nom, s'il était correct, ne paraîtrait pas être mongol; sa forme suggérerait un nom iranien *Naūsāl, *Nösāl, « Nouvelle année », à vrai dire non attesté chez Justi; c'est peut-être dans cette idée que Blochet, II, app. 28, a transcrit ce nom « Nausal »; mais alors il est peu vraisemblable qu'un « pur Mongol », déjà adulte en 1235, l'ait porté. Toutefois le nom n'est pas assuré, malgré Blochet. Il est exact que les mss. de Juwainī ont en grande majorité Nösāl, parfois Tösāl, ou sans point à la première lettre (Juwainī, II, 218 ss.), et que Rašidu'd-Din a aussi surtout Nösāl là où il copie Juwainī (Blochet, II, 37, 56, 57), mais Raverty (*Tabakāt-i-Nāširī*, II, 1121), sans citer ses sources, n'indique que Tösāl (ou Tūsāl), avec une variante 'ūsāl (ou ōsāl). D'autre part, d'Ohsson, III, 108, avait déjà dit que la forme de Rašidu'd-Din était Yešil (= ? le turc *yešil*, « vert »). Il visait probablement l'histoire des tribus, où le personnage a été appelé « Bisil » et « Bisel » par Erdmann (*Vollständ. Uebersicht*, 132, 152-153) et à sa suite « Bisil » par Berezin (V, 96, 117, 118, 119, 259); les mss. hésitent entre *Bisil, *Bišil, *Yisil, rarement *Nisil. Il est difficile de réconcilier des formes de Juwainī et celles de Rašidu'd-Din, mais la persistance de la forme Yešil suggère un nom palatalisé, peut-

ne suis pas sûr de l'identité fonctière de *muqall et de bo'ol; je m'en expliquerai ailleurs.

être *Nösäl, peut-être *Besäl; *Osāl, qui aurait fourni un nom admissible (turc *osal* ~ *usal*, « paresseux »; mo. *osal* ~ *osal*, « négligence »), semble exclu; la transcription des mss. de Juwainī a peut-être été influencée par une interprétation iranienne. Quant à l'épithète de « pur Mongol », elle me paraît due à une inadvertance. Juwainī, I, 224, copié par Rašid (Blochet, II, 56), dit que *Nösāl était مغولي کهن *Mo-γūli kuhān*, un « vieux Mongol », mais c'est là une allusion seulement à son âge, parce qu'il était presque centenaire. Pour le reste, c'était si peu un « pur Mongol » qu'il appartenait au clan Tübäit des Kerait. Mais un nom iranien *Nösāl ou *Naūsāl ne serait guère plus admissible chez les Kerait que chez les Mongols proprement dits. Leur onomastique est surtout turque, parfois mongole ou chinoise, voire tibétaine. Les seuls noms iraniens qu'on puisse s'attendre à rencontrer chez eux sont ceux qui auraient été introduits en haute Asie par le christianisme, comme c'est probablement le cas pour Yašmut ~ Yošmut < Jamšēd. Il y a cependant une dernière possibilité, celle d'un nom chrétien venu par le syriaque. Le personnage qui nous occupe étant un Keraït, a bien des chances d'avoir été chrétien; ce n'est pas absolument un hasard si on a successivement en Perse, comme commissaires mongols, l'Öngüt Ġin Tāmūr qui était chrétien, puis notre personnage qui appartenait à une tribu chrétienne, et ensuite un Ouïgour qui porte le nom chrétien de Kōrgüz, cad. Georges. Toutefois, je ne trouve dans l'onomastique chrétienne du Semiréé aucun nom qui puisse être rapproché des formes suggérées ici par les mss.]

9° Ariq-Bükä. — Le nom de ce frère cadet de Qubilai ne relève pas directement de l'histoire de la Horde d'Or, mais tant d'erreurs se répètent à son sujet qu'il vaut peut-être de préciser les données du problème. Spuler l'appelle « Aryq Boga », cad. Ariq-Boğa, dans son texte (pp. 41, 51, 352), mais « Erik Bögü » dans son tableau généalogique. Ces deux formes sont fausses en sens contraires; il n'y a aucun doute que le premier élément du nom est vélaire, au lieu que le second est palatalisé; Rašidu'd-Din écrit toujours correctement اریق بوکا Ariq *Bükä; il en va de même avec la transcription chinoise 阿里不哥 A li Pou-ko (faussetment lu « E li Pou-ko » dans Blochet, II, 204)¹. Mais la

1. La forme Ariq-Boğa (qui devrait être au moins Ariq-Buğa ou Ariq-Buqa) remonte à d'Ohsson, II, 359; celle d'« Erik Boga » (= Ariq-Boga) au « Sanang Setsen » de Schmidt (p. 413). Mais le chroniqueur mongol tardif

transcription à adopter pour le second élément dépend en partie de la langue à laquelle le nom appartient et du sens qu'on doit lui donner; j'ai moi-même eu autrefois bien des hésitations à ce sujet. On est d'abord naturellement porté à admettre que le frère de Qubilai était appelé d'un nom mongol. Il n'y a pas de vrai de Qubilai était appelé d'un nom mongol. Il n'y a pas de vrai mot mongol *ariq*, mais on a en mongol *ari'un* > kalm. *ārūn*, « pur », qui correspond au ture *ariγ* > çay. *ariq*, et un nom de lieu Ariq-Usun est mentionné au § 9 de l'*Histoire secrète*; on a été ainsi amené à penser que le *ariq* d'Ariq-Bükä était le ture *ariq* emprunté dialectalement tel quel par le mongol; on a encore aujourd'hui en monguor *araγ*, « pur » (? < *ariγ*, *ariq*), à côté de *arin* (< *ari'un*) [cf. de Smedt et Mostaert, *Dict. monguor-français*, 10, 14]. Pour le second élément, il n'y a en mongol le choix qu'entre deux mots, *bükä* (> *bökö*), « lutteur », et *bögä* = *bü'ä* > *bö*, « sorcier ». Grousset et G. Baruch (Grousset, *L'Empire mongol*, 317, 548) se prononcent pour *bögä*, « sorcier », à l'exclusion de *bükä*, « lutteur ».

Ariq-usun, si toutefois le nom est correct, est un hybride, puisqu'on y juxtapose le ture *ariq*, « pur », et le mongol *usun*, « eau »; en pur ture, il faudrait **Arīγ-Su* (> **Arīq-Su*); en pur mongol, **Ari'un-Usun*; un hybride analogue **Arīq-Bögä* ou **Arīq-Bükä* n'est donc pas absolument impossible; mais il est tout de même anormal. Quant au second élément, Grousset et Baruch se sont évidemment décidés pour *bögä* parce que la transcription chinoise Pou-ko représente en principe **Bügä*, avec -*g*- et non avec -*k*-. Il y a toutefois dans le *Yuan che* d'innombrables exemples de sonorisation des -*t*- et des -*k*- intervocaliques, et l'apparent **Bügä* peut être pour **Bükä*. Mais surtout on n'attend pas que *bögä*, en réalité *bü'ä* > *bö*, « sorcier », apparaisse toujours en transcription à l'époque mongole avec -*k*- ou -*g*-, et non sous la forme **böä* = *bü'ä*; j'incline donc à voir dans le second élément du nom *bügä* < *bükä* plutôt que *bögä*. Mais il reste le

est si peu une autorité qu'en réalité il a dédoublé Ariq-Bükä en « Ärik » et « Bükä » pour en faire deux des fils de Tului (cf. la note inexacte de Schmidt, 324; la traduction mandchoue, 54 [suivie naturellement par la version chinoise, 1, 106-110], transcrit « Erik, Buke »).

4. Un mot *arik* (sic) se rencontre en outre à deux reprises dans « Sanang Seten », une fois comme nom d'un lama des Šira-Uγur (> Šara-Yoγur), l'autre comme premier élément d'un prince de ces derniers (Schmidt, 244; mandchou, 88; ...), le phonétisme anormal indique suffisamment le nom mongol. Pour le ture, à côté de *ariq*, l'hybride Ariq-usun songer à *ariq*, « canal ».

timbre de la première voyelle, qui est -*ü*- dans les transcriptions chinoises, au lieu que le mongol n'a que *bögä*, *bö'ä*, « sorcier », et *bükä*, « lutteur » (> *bökö* dans l'*Histoire secrète*, *bük* en kalmouk). Mais il se trouve précisément que le mot pour lutteur est généralement transcrit *bükä* pour le çayatai (prononciation assez conventionnelle il est vrai) et est en tout cas *bükä* en osmanli. Je crois donc que le nom du frère de Qubilai est en réalité de forme ouigoure, et doit se lire Ariq-Bükä. Mais, s'il est de forme ouigoure, le sens « pur » n'est plus le seul qu'on puisse envisager pour *ariq*; *ariq* signifie aussi « maigre » en ouigour; je ne vois pas pour l'instant le moyen de décider si Ariq-Bükä est « Lutteur Pur » ou « Lutteur Maigre »¹.

10° Baraq. — A la p. 156, Spuler, se référant à un travail de A. N. Kurat paru en 1937, lit « Barāq » le nom d'un khan sibérien qui vivait au début du xv^e siècle (« Warach » dans Schiltberger, 42), mais, à la p. 53, adopte « Burāq » pour le nom du prince de la branche de Çayatai qui régnait en Transoxiane en 1270 et qu'il appelle toujours « Borāq » dans *Die Mongolen in Iran*. Köprülüzade Mehmed Fuad en 1929, et moi-même en 1930 (*T'oung Pao*, 1930, 339-340) avons cependant déjà dit que « Borāq » ou « Borrāq » étaient de fausses arabisations de Baraq. Baraq est le nom ture d'un chien à longs poils plus ou moins fabuleux (cf. Brockelmann, *Käšγari*, 31; Radlov, IV, 1477). Dans le cas du prince de Transoxiane, son nom est garanti par le « Barac » de Marco Polo, le « Barach » de Hethum l'historien (*Hist. des Crois., Arm.*, II, 163, 296, 891) et la transcription chinoise Pa-la (Bara[qi]). Au xvi^e siècle, Herberstein parle d'un prince Tartare appelé « Barack » (trad. Major, II, 75). Le nom Baraq est resté longtemps en usage chez les Oïrat. Le بَرَق de Pavet de Courteille et le بَرَق de Budagov, « chien à long poil ».

1. Pour un autre personnage qui n'est pas non plus de la Horde d'Or, le grand-khan successeur d'Ögödaï, Spuler, tant dans *Die Mongolen in Iran* que dans le présent ouvrage, a toujours adopté une transcription « Guyuk », cad. Göyüq; elle ne me paraît pas acceptable. On peut hésiter entre Guyuk et Göyüq; mais les transcriptions chinoises ont toujours un -*u*- dans la première syllabe, et elles sont corroborées par le « Guyu » de Plan Carpini et le « Guio Can » de Hethum l'historien. L'étymologie n'est pas claire; Spuler a pu songer au ture *köpçü*, « allume », « brûle », mais je ne vois pas de raison de le faire intervenir ici; peut-être le nom est-il tiré de *güyä*, « courir ». Toute la note où Birsch, *Johann de Plano Carpini*, 243, veut expliquer le nom par le ture « goγu », « gendre » (en réalité *küyäγü* < *kudayü*), est une suite de fausses formes et d'étymologies controuvées.

60

où des princes de la Horde d'Or ont été connus sous deux noms, même quand il ne s'agit pas d'un nom musulman qui d'ailleurs ne supplante pas en général le nom altaïque; le double nom a été presque la règle plus tard chez les souverains des Oïrat. Mais je ne suis pas en mesure de dire avec certitude encore si, dans le cas de Möngkä-Temür, il s'agit d'un second nom pris de son vivant, ou à la rigueur d'un nom posthume comme ceux qu'on prête aux empereurs mongols de Chine; d'après Hōndāmīr (cf. Defrémery dans *JA*, févr.-mars 1851, 111), c'est pendant son règne que Möngkä-Temür reçut son nouveau nom de Külük, et je crois que là est la vérité. Quant au prédécesseur d'Özbāg, ce n'était pas son « frère aîné », mais son oncle Toqto'a (ou Toqtai). La seule solution que j'entrevois est que le traducteur latin s'est trompé, peut-être par suite de l'amphibologie des noms de parenté en turc et en mongol; c'est ainsi qu'en kalmouk, *ah* < *aq* signifie à la fois « frère aîné » et « oncle ». Puisqu'en tout cas il s'agit de Möngkä-Temür (1267-1280) et de Toqto'a (1291-1312), et qu'Özbāg renouvelle les privilèges accordés par ses deux prédécesseurs, ce sont là des indications à ajouter pour les règnes de ces deux prédécesseurs aux données déjà rassemblées par Spuler, pp. 233-234.

Le nom de Möngkä-Teinür est écrit منگوتيمر par les chroniqueurs égyptiens, et Tiesenhausen l'a transcrit « Mengutemir » ; il n'a eu à mon avis que partiellement raison. Le premier élément doit être lu, d'après la lecture *māngü* « éternel » ; autrement dit, nous avons la forme turque du nom ; c'est de même que Plan Carpin emploie « Mengu » (leçon meilleure que le « mongu » adopté dans l'édition de Van Den Wyngaert, 66) et Rubrouck « Mangu » pour le nom du grand khan Mongka¹. Mais alors il faut lire le

de trait ». *kūlūg* > *kulūk*, « cheval de race », a passé en mongol. En outre, les dictionnaires enregistrent *kūlūk* en *čayatai* au sens de « grand chien », vraisemblablement dérivé de *kūlūg* > *kūluk*, « héros », si du moins l'indication est correcte. Enfin le *Manuel arabe de la langue des Turcs et des Kirghizes* étudié par Zajaczkowski (*The Warsaw Soc. of Sciences and Letters. Bulletin de l'Orient et de la Commission*, n° 2, Varsovie, 1938) enregistre, p. 33, un mot *kuluk*, « petit chien », dont Zajaczkowski n'a su que faire; mais il me paraît clair que ce mot est identique au *göluga* ~ *göligä*, « jeune animal », et en particulier « jeune chien », du mongol classique; il faudrait donc voir *kuluk*. Toutefois, si Hamstedt (*Kalm. Wört.*, 137) a raison de rapprocher *göluga* ~ *göligä* du turc osm. *köşuk*, « jeune animal », « chameau », *kuluk* ne pourrait être en qñq'au qu'un emprunt au mongol. Si « grand chien » n'est pas correct, c'est aussi *kūluk* qu'il faudrait lire en *čayatai*. La forme du mot signifiant « étourdi » est, depuis longtemps, *kūluk*.

1. La forme du mot signifiant « éternel » qui apparaît dans le *Yizkor* classique : *šānān* (cf. le *Yizkor* du XIII^e-XIV^e siècles).

second élément selon la forme turque du temps; le mot *tamür*, «fer», du ture et du mongol ne se prononce alors *temür* qu'en coman (et c'est la forme comane qui explique, je crois, le nom d'un «Temer» chez Plan Carpin), et *demür* en pré-osmanli; la forme turque normale est alors *tämür* ou *temür*, dialectalement *tömür*; je transcrirais donc plutôt Mängü-Tämür ou Mängü-Temür; je ne pense pas que la transcription égyptienne du nom rende une prononciation *Möngkō-Tämür de la forme mongole Möngkä-Tämür. C'est au contraire cette forme mongole que représente le مۈنگکە تیمۈر Möngkä-Temür de Rašidu'd-Din (Blochet, II, 111, 111); mais, dans ce nom comme dans d'autres où entre l'élément Möngkä, certains mss. de Rašid ont souvent des leçons avec مۈنگو qui représentent soit *Möngkō (< Möngkä), soit une forme intermédiaire entre Mängü et Möngkä (cf. Blochet, II, 111-112)¹.

mongka parce que, ni en écriture ouïgoure, ni en 'phags-pa, nous n'avons alors l'indication de la palatalisation de la voyelle labiale dans la première syllabe, et qu'en 'phags-pa qui, à l'inverse de l'écriture ouïgoure, marque la mouillure du *ä* en toutes positions, on a -a et non -ä dans le mot on nom mongka ou « Mongka ». Dans *En marge des lettres des il-khans de Perse* (*Collectanea Orientalia*, n° 4; Lwów, 1933, in-8), 17-21, W. Kotwicz a parlé assez longuement de ce mot, mais ce très bon mongoliste est tombé là dans des erreurs que je ne puis m'expliquer que par l'hypothèse qu'il n'avait pas alors de documents originaux en 'phags-pa à sa disposition. J'avais signifié l'existence en 'phags-pa, à côté de *o* et *u*, d'une voyelle intermédiaire que je notais par *ö* et qui entre précisément dans la transcription de *monkai*, écrit *moṅkha* en 'phags-pa. Kotwicz a tiré de mon texte et de remarques de Vladimircov que cet *ö* servait indistinctement pour les voyelles vélaires et palatales; ce n'est pas ce que j'ai dit. Cet *ö* existe pour les voyelles palatales comme pour les voyelles vélaires, mais quand il s'agit de voyelles palatales, il est précédé du signe de la mouillure; le *phags-pa* écrit *moṅkha*, mais *mōr* par exemple. Ce que je n'avais pas dit autrefois, c'est que le *ö* (ou *ō*) ne s'emploie que dans les syllabes fermées; ainsi, du même verbe *ög-*, « donner », on aura, en 'phags-pa, *ōpin*, *ōpan*, « donnant », mais *ōgbäc*, = *ōgbai*, « j'ai donné ». Quant à la non mouillure en 'phags-pa du -a final de *moṅkha*, Kotwicz dit qu'on ne l'a observée que sur un seul *p'ai-tseu* où il peut s'agir d'une faute, car partout ailleurs la mouillure est marquée en 'phags-pa dans la finale de ce mot. Mais c'est absolument une erreur. J'ai sous les yeux une série de textes *phags-pa*, dont l'un est un document original de 1307, qui tous écrivent *moṅkha*, sans mouillure de l'-a final. C'est pourquoi je continue à parler du grand khan Mongka. Mais, pour la Horde d'Or, afin de ne pas compliquer les choses, je suis les règles usuelles de la transcription du mongol, et tiens compte en outre de l'orthographe de Bašidu'd-Din. C'est pourquoi je n'ai pas écrit Mongka-Tamūr, mais Mongka-Temur.

4. Juwaini a presque toujours \tilde{X}_{22} , soit en apparence Manzu, pour le nom du grand khan Mongka; on rencontre cependant une fois \tilde{X}_{21} , Mongka (I, 157) et une fois \tilde{X}_{22} *Mango (I, 195). Ceci mérite peut être de retenir

Möngkä-Temür mourut en 1280. Spuler, 62, dit que ce fut à « Aqlūbiya » de même à l'index, p. 310 ; (cad. Aqlūbiya pour nous), et ajoute en note : « Ainsi a lu Quatremère (dans Maqrizi ?) ; Tiesenhausen aussi tient cette conjecture pour vraisemblable et songe au fleuve « Ahtuba », sur lequel Sarai était situé. » Le nom a été connu par la *Vie de Qalaun*, dont Quatremère a publié des extraits, avec traduction française ; le passage se trouve dans son *Hist. des sultans mamlouks*, 3^e partie (= II, 1), 166 pour le texte, 201 pour la traduction. Dans le texte, le nom est imprimé اقلوقية et transcrit « Aktoukiah » ; Tiesenhausen (*Sbornik*, 66) a imprimé اقلوقية et transcrit (p. 68) « Aklukiya » ; il n'indique pas de variante, ne fait pas allusion à la leçon imprimée par Quatremère, et ajoute seulement en note : « Peut-être Aktubiya (Akhtuba ?) ». La même forme اقلوقية est fournie par Baïbars (Tiesenhausen, 81, 101). Comme on le voit, personne n'a lu « Aqlūbiya ». D'autre part, Quatremère n'a fait aucune remarque ; il y a donc une ou des fautes d'impression quelque part chez lui ; enfin, s'il s'agissait vraiment d'un ف, il s'emploie alors en arabe pour représenter non pas un *b* altaïque, mais un *p*. Il y a bien des possibilités de transcription ; en partant de la forme prise dans le ms. de Paris par Tiesenhausen et qui se retrouve chez Baïbars, on est presque tenté de lire *Aqluqaya ~ *Aqlī-qaya, le « Rocher blanchâtre » ; mais cela même est très douteux.

12^e Čăčăk-hatun. — Je ne veux pas examiner ici les données assez peu conciliables concernant cette princesse, qui aurait été la principale épouse de Möngkä-Temür. Mais la transcription « Jijek » adoptée par Tiesenhausen (104, 155) et à sa suite par Veselovskii (39) et par Spuler (63, 72, 371 : « Ġġek ») n'est pas défendable. Les sources égyptiennes ne distinguent pas entre ċ et j, ni ne vocalisent le nom. Mais celui-ci représente certainement čăčăk, « fleur », qui existe en ture et en mongol ; peut-être par un intermédiaire *čăčăk, il a donné čičăk, en coman et en osmanli. Le nom a été très employé en mongol comme en ture pour des femmes, et la seule transcription admissible dans le

l'attention, car Abū-l-Paraj, qui doit à Juwaini presque toute son information sur les Mongols, écrit généralement Mangu dans sa chronique syriaque, mais toujours Mongka dans sa chronique arabe (dans la chronique syriaque, p. 392, il est question d'un prince de Perse Mongka-Tamur [ou Mōnkā Tamur], mais ceci ne provient plus de Juwaini).

cas de la Horde d'Or est Čăčăk (ou « Čăčăk » pour qui note à par e).

13^e Boroldai. — L'un des généraux mongols qui opérèrent contre les Russes au temps de Bărkă est appelé « Burundai » dans les sources russes, et Spuler, 34, a reproduit ce nom sans l'expliquer. Il y a cependant près d'un siècle que Berezin a signalé le personnage chez Răšidu'-d-Din, sous la forme بوروبداي. (*Našestvie Batyya*, 82 ; cf. par ex. Blochet, II, 43) ; mais, tout en disant à bon droit que ce nom signifiait en mongol « le Gris », Berezin se trompait en le transcrivant « Buruldaï », au lieu qu'il faut Boroldai. Bretschneider, *Med. Res.*, I, 319, 322, a reproduit le « Buruldaï » de Berezin. Boroldai est un nom fréquent en mongol. Un Boroldai-Suyalbi est nommé au § 3 de l'*Histoire secrète*, et un Boroldai au § 129. Un autre est mentionné dans les documents ouïgours de Turfan (Radloff et Malov, *Uigur. Sprachdenkmäler*, 271), mais les éditeurs l'ont mal transcrit « Buruldaï ». Il y a au moins deux Boroldai dans le *Yuan che* (cf. *San che t'ong-ming lou*, 27, 6a). Sous la forme Borlida (< Boroldai), il est encore employé chez les Kalmouks, qui l'appliquent de plus à certains petits oiseaux et à des chevaux gris (cf. Ramstedt, *Kalm. Wört.* 52)¹.

Ce nom de Boroldai est tiré de boro (~ bor), « gris », mais l'adjonction de l'-l- entre boro et le suffixe -tai, -dai est assez surprenante. En fait, d'après les transcriptions du *Yuan che*, il semble avoir alterné avec *Borotai ~ *Borodai, car il n'est pas probable que la demi-douzaine de noms du *Yuan che* qui supposent cette seconde forme (*San che t'ong-ming lou*, 27, 5b-6a) représentent tous des transcriptions incomplètes de Boro[l]dai ~ *Boro[l]tai. En fait, il y a un cas parallèle à cette alternance. Le nom qu'on lit en général Jayatai à l'osmanli est en réalité en mongol Čayātai, tiré de čaya'an > čayan, « blanc », mais il est connu que ce nom a pris la forme Jayaltai. Or il ne s'agit peut-être pas là d'une forme toute moderne. Parmi les témoins des traités signés par les Vénitiens avec la Horde d'Or en 1317 et 1338 figure les deux fois un « Jagaltai » (Hammer, *Goldene Horde*, 519, 521). Bien que pour j- on attendit dans ces textes

1. C'est ce boroldai mongol qui a passé en čayatai (et en osmanli ?) avec le sens d'« oiseau gris cendre », sous la forme boruldaï ; comme moi, le sens d'« oiseau gris cendre », sous la forme boruldaï ; comme moi, bora ~ boro correspond à ture bor, il faut supprimer le rapprochement avec des formes purement turques de noms d'oiseaux en bor- proposé par Zayaczkowski, *Manuel arabe de la langue des Turcs*, 13.

un ε - je me demande si « Jagaltai » ne représente pas *Jāyaltai, ce qui nous attesterait cette forme dès le milieu du XIV^e siècle. Mais même si ce n'est pas le cas, le parallélisme de Boroldai ~ *Borodai et de Čayātai ~ *Čayaltai (*Jāyaltai) est frappant, et *Čayaltai (*Jāyaltai) peut être une forme populaire ancienne, même si les textes ne l'ont pas enregistrée. Enfin, et toujours avec les noms tirés des noms de couleurs, il y a un troisième exemple, c'est celui de Qaraldai, tiré de *qara*, « noir ». Je n'en trouve pas d'exemple moderne en mongol, mais le nom se rencontre aux §§ 45, 46, 120 et 124 de l'*Histoire secrète*. D'autre part, on a en čayātai *qaraltu*, « crépuscule », en osmanli *qaraltı*, id.; en tel. *qaralči*, « qui noircit facilement », à Kazan *qaralčiq*, « objet noirâtre »; enfin des alternances dialectales *qarači*, « endroit qui ne gèle pas dans une surface gelée ». Radlov explique les formes avec *qaral-* par *qaral* + suffixe; mais **qaral* n'est pas attesté, et il me paraît plus naturel de voir dans toutes ces formes des dérivations du même type que Boroldai et Čayaltai (Jāyaltai).

14° Tödā(n)-Möngkâ. — Ce frère utérin de Möngkâ-Temür a régné de 1280 à 1287, date à laquelle il abdiqua. Spuler a toujours lu son nom « Tudā Möngkâ » ou « Tudā(n) Möngkâ », de même qu'il emploie « Tudān » pour le nom d'un chef de la Horde d'Or qui vivait vers le même temps. Les sources égyptiennes appellent ce prince تَدَان مَنكُو, de même qu'elles donnent تَدَان pour le nom d'un de ses frères; Tiesenhausen a lu « Tudanmengu » et « Tudan », respectivement. La forme chez Rašidu-'d-Dīn est تَدَا مَنكُو et on a تَدَا مَنكُو dans le *Mu'izz* (cf. Blochet, II, 109, 112). Il ne me paraît pas douteux que, comme pour Möngkâ-Temür, les sources égyptiennes emploient une forme turque dans sa seconde partie, et Rašid une forme mongole, donc -Mängü dans un cas, -Möngkâ dans l'autre. Reste le premier élément, celui auquel correspond une forme « Dyuden' » dans les chroniques russes. Ici encore la solution est certaine. Il y a dans l'*Histoire secrète* un nom porté par plusieurs personnages et qui est Tödö'än (§§ 46, 48, 51, 72, 181), parfois Tödä'än (§ 167), parfois Tödögä (§ 146) ou Tödägä (§ 219)¹. Tödö'än se contracte régulièrement en Tödön, et c'est Tödön qu'on a dans le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*. Mais la forme « occidentale » Tödä'än donne Tödän et c'est à cette forme

Tödän que répondent les تَدَان Tödän de Rašid, par exemple dans l'histoire des tribus (Berezin, V, 17, 107, 173); c'est aussi la transcription à adopter ici pour la transcription égyptienne, qui rend Tödän Mängü. Le « Tödögä » et le « Tödägä » de l'*Histoire secrète* sont des transcriptions douteuses; les transcriptions, faute d'une tradition vivante, ont pu mal interpréter les graphies de leur mss., qui seraient à transcrire Tödö'ä et Tödä'ä, aboutissant respectivement à *Tödö et *Tödä. C'est la seconde de ces formes à -n final amui que représentent dans le cas présent les transcriptions de Rašid et du *Mu'izz*, et il faut lire Tödä-Möngkâ. Dans le ch. 107 du *Yuan che*, le nom est écrit 脫脫蒙哥 T'o-l'o Mong-ko, *Tötö-Mönggä (ou *Tötö-Möngkâ); avec un assourdissement anormal du -d-, ce *Tötö < *Tödö répond à la forme « orientale » Tödö'ä > *Tödö¹.

L'étymologie du premier élément du nom n'est pas absolument certaine. On songe à *tödägä*, « ceinture de culotte », lu *tüdagä* par Kowalewski, mais dont le kalmouk *tödög*, *tödögä*, garantit la voyelle ö. Il est vrai que ce mot a ainsi un véritable -g-, et non -g- en valeur d'hiatus, et ceci justifierait les transcriptions Tödägä et Tödögä de l'*Histoire secrète*; mais il peut s'agir là de variations dialectales. En effet *tüdagä* paraît bien être inséparable du verbe que Kowalewski lit *tüdagä-* (en valeur de *tüda'a-*), « arrêter », « retenir », et qui est *tüde-* en kalmouk, mais *tüda'a-* dans l'*Histoire secrète* (§§ 197 et 277); la « ceinture de culotte » est ce qui la « retient ». Le nom Tödön ou Tödän, variante Tödä, serait donc soit emprunté au nom même de la ceinture de culotte, soit représenterait une idée d'« arrêt », de « retenue ».

15° *Tölä-Buγa. — Tödä(n)-Möngkâ abdiqua, de bon gré ou contraint, et fut remplacé par son neveu, qui régna de 1287 à 1291. Hammer a appelé ce neveu tantôt « Telebugha », tantôt « Tulabugha » et « Tulabuka »; Wolff, « Tulabugha »; Tiesenhausen, « Tulabuga »; Veselovskii, « Telabuga »; Spuler, « Teleboğa » (cad. Täläboγa). Les chroniqueurs égyptiens écrivent تَلَابُغَا; Rašidu-'d-Dīn, تَلَابُغَا et تَلَابُغَا; le *Mu'izz*, تَلَابُغَا (Blochet, II, 110); on a تَلَابُغَا sur des monnaies. Les formes des chroniques russes sont « Telebuga » et « Telebonga » (où -ou-, comme dans d'autres transcriptions de noms tures, représente simplement -u-). Dans la lettre latine de 1287 du « custode » Ladislas (Golubovich,

1. Les formes sont en partie inexactes dans Haenisch, *Wörterbuch*, 183.

1. Il se peut que T'o-l'o ait été adopté au lieu de *Tö-to (Töto) sous l'influence de la transcription très usuelle T'o-l'o de Töto (Töto'a).

II, 444), il est question de l'Empereur « Thelebuga ». Enfin le même premier élément se rencontre dans d'autres noms : un « Tholethemur » est indiqué comme s'étant converti dans le premier quart du XIV^e siècle (cf. Golubovich, II, 73; III, 182); un « Tolobei » (-bei < bāg) figure parmi les témoins du pacte signé en 1358 à la Horde d'Or avec les Vénitiens (Hammer, 521).

Si nous prenons l'ensemble de ces transcriptions, la forme originale du nom n'est pas douteuse; ce ne peut être en principe que *Tölä-Buqa, susceptible de passer à *Tölä-Buḡa et *Tölö-Buḡa; l'alternance -ā ~ -ö- dans les transcriptions est, en seconde syllabe, un phénomène fréquent; c'est par Tölä-Buḡa qu'il faut transcrire le nom sur les monnaies, et non par Talä-Būḡa comme l'a dit Spuler (p. 70). Mais je crois que *Tölä-Buqa même n'est pas entièrement exact. *Tölä n'offre pas de sens en mongol; il y a au contraire en mongol un mot *tölä'ä* > *tölä*, « dette », « paiement »¹. Je suis donc d'avis de transcrire finalement Tölä Buqa > Tölä-Buḡa ~ Tölö-Buḡa².

Dans la copie d'un acte notarié de Caffa daté du 27 avril 1290, l'un des témoins est « Bortagol », compagnon (*socius*) « Jugadii nunc Tambuge Imperatoris » (cf. Brätianu, *Actes des notaires*

1. Le mongol classique écrit *tölö'ä*, de même qu'il a *tölö-* (mal lu *tube-* dans Kowalewski) pour tous les mots de la même racine, mais le kalmouk *tölö* suppose *tölä'ä*, et on a *tölä'an* et *tölä'än* dans le *Muqaddimatu'l-Adab* (Poppe, *Mong. slovar'*, 352). La vocalisation se retrouve dans coman *tölä-*, « payer », *čay. tölak*, « paiement » (le « *tölök* » de Radlov est une faute d'impression); le kirghiz *tölöä*, « paiement », « dette », montre au contraire la labialisation de la deuxième voyelle comme dans « Tolobei ».

2. On a vu qu'un rapport anonyme franciscain, que Golubovich date de circa 1324-1329, mentionne la conversion au catholicisme d'un personnage de haut rang appelé « Tholethemur », ce que je lis *Tölä-Tämür. D'autre part Ibn-Battuta a vu en Crimée un émir qu'il appelle *تلکتمور*; les traducteurs français ont transcrit ce nom « Toléthemur » (II, 359 et *passim*) et Tietenhausen, 289. Tholethemur. Il ne peut s'agir d'identifier les deux Tholethemur, celui de la mort en 1324-1329, et le voyage de 1324-1329, mais on peut être ceux homonymes. Ibn-Battuta a vu en Crimée un émir qu'il appelle *تلکتمور*, mais, plutôt que les vocalisations *tölä*, *tölö*, on peut être *tölä*, *tölö*. Le verbe *tölä-*, *tölö-*, sont représentés dans divers dialectes turcs. L'exemple le plus ancien est le *tölä-*, « compter », du coman. *tölä* + *u*, mais qui doit plutôt remonter à **töläg*; il peut en être de même pour le *tölak*, *tölak*, du *čayatai*, et ces **töläg*, **tölög*, seraient identiques emmentés *tölä*, *tölö*. *tölä* du *čayatai* et *tölö* du *čayatai* n'en sont pas. *tölä* du *čayatai* et *tölö* du *čayatai* seraient en ce cas identique à *tölä*.

général, 65, 272). En 1290, il ne peut guère s'agir que de Tölä-Buḡa. Il n'y a pas grand'chose à tirer de « Tambuge » (génitif de « Tambuga »?) qui doit être altéré; mais « Jugadii » (génitif de « Jugadius »?) est intéressant. Il suggère « Jagadai » = *Jayatai* < *Čayatai*. Plusieurs des souverains de la Horde d'Or ont été connus sous deux noms. Hammer dit que Tödän-Möngkä s'est aussi appelé Qazḡan (*Goldene Horde*, 261); on a vu plus haut Möngkä-Temür désigné dans un acte officiel sous le nom de Külük. Est-ce que Tölä-Buḡa se serait aussi appelé Čayatai? Le texte reste toutefois obscur, car on peut aussi comprendre que ce « Bortagol » fut le « compagnon » d'abord de « Jugadii », puis de l'Empereur « Tambuge » ou « Tambuga » (cf. *T'oung Pao*, 1930, 203, 207); mais alors pourquoi rappeler ce « Jugadii »?

16° Toqto'a ou Toqtāi. — Ce prince, qui a régné de 1291 à 1312, est un des plus connus parmi les souverains de la Horde d'Or, mais son nom prête à discussion¹. Spuler, qui l'appelait Toqtaya dans *Die Mongolen in Iran*, adopte ici Tohtu d'après la forme que donnent certaines monnaies (p. 72); mais ces monnaies ont en réalité Toqtu (qu'on peut théoriquement lire aussi Tuqtu, Toqtō, etc.). La forme officielle en écriture mongole nous est garantie par la lettre d'Öljaitü à Philippe le Bel: c'est Toqtoya, à lire Toqto'a. En écriture arabe, on trouve Tuqla, Tuqlayā (ou Toqla, Toqtayā); Tōqtā (Tūqtā) ou surtout Toqtai (Tūqtāi) chez Rašidu'd-Din (Berezin, V, 117, 188; XIII, 47; XV, 144; Blochet, II, 145), Tōq-tayā (ou Tūq-tayā, ou Tūq toya, ou Tōq-toyā) chez Mufazzal (Blochet, *Hist. des sultans mamloks*, 115). La transcription chinoise est 脱脱 To'lo². Marco Polo écrit « Toctai »; Hethum l'historien, « Toethay »; Jean de Monte-Corvino, « Cothay » (lire « Toethay »; cf. A. G. Moule, *Christians in China*, 175, 178)³; Jourdain de Sévère, « Tathay » (lire

1. Toqtāi, fils de Möngkä-Temür, était arrière-petit-fils de Batu par son grand-père Toyoḡan > Toḡan ~ Toḡon, et, par sa mère Oljai, petit-fils de la princesse Kālmış-Aqa dont il est question p. 75 (cf. Defremery, dans *JA*, févr.-mars 1851, 144).

2. Cette transcription est très fréquente dans le *Yuan che*; le *San che t'ong-ming lou*, 30, 6 b-8 a, y distingue 23 To'lo différents; tous ne sont pas des To[ql]tō; l'un au moins est un prince Tolaq > Tolo[ql]; mais il n'est pas douteux que les To[ql]tō sont la grosse majorité; il y a aussi 3 To'lo dans le *Ming che* (cf. *San che t'ong ming lou*, 39, 4 a).

3. Monte-Corvino parle d'une ambassade de ce souverain de la Horde d'Or venue à Pékin en janvier 1304; on ne la connaît pas autrement (le texte paraît dire que le souverain vint en personne; ce ne peut être qu'une ambiguïté de rédaction).

« Tocthay »; cf. Moule, *ibid.*, 175); on a « Thoctai » chez le continuateur de Jacques de Voragine (cf. Golubovich, III, 174); « Colay » [lire « Toctay »] chez Raymond Lulle (*ibid.*); « Colay » [lire « Toctay »] dans la copie des Statuts de Cassa de 1316 (cf. Heyd, *Hist. du commerce*, II, 170); on trouve toutefois Тоқтау dans Pachymères (cf. Hammer, *Goldene Horde*, 270). Peut-être dans Pachymères (cf. Hammer, *Goldene Horde*, 270). Peut-être est-ce aussi ce prince qui est le « Coktoganus » d'une relation franciscaine anonyme (cf. Golubovich, *Bibl. bio-bibl.*, II, 73; Moule, *loc. cit.*, 175). Abū'l-Ghāzī (Desmaisons, texte, 174; Moule, *loc. cit.*, 175). Abū'l-Ghāzī (Desmaisons, texte, 174; Moule, *loc. cit.*, 175) écrit توقتاو Toq-ta'u et توقتاو Toqta'u, formes trad., 181, 183) écrit توقتاو Toq-ta'u et توقتاو Toqta'u, formes assez aberrantes. Enfin, pour un homonyme célèbre, le chef des Märkit appelé Toqto'a-Bäki dans l'*Histoire secrète* et To[q]tō Bäki dans le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, Juwainī emploie توقتاو ou توقتاو (توق توقتاو) Toq-toṯān (I, 46, 47, 51, 62; de même pour un homonyme dans II, 101). Mais, lorsque le *Ta'rih-i Rašidi* dit expressément reproduire le texte de Juwainī, il donne le nom du chef Märkit sous la forme Toqtāi (cf. la trad. de Elias et Ross, 289). Comme dans le cas du souverain de la Horde d'Or, Rašidu'd-Din écrit le nom du chef Märkit tantôt Toqtā-Beki et tantôt Toqtai-Beki.

Il reste maintenant à interpréter ces formes et à choisir entre elles. A première vue, il semblerait que « Toctai » pût s'interpréter comme un substantif suivi du suffixe adjectival *-tai*, et le « Toqtu » des monnaies semblerait le confirmer, puisqu'en mongol, du moins à partir de 1300 environ, les suffixes adjectifs *-tai* et *-tu* sont à peu près interchangeable; de plus Toq entre comme premier élément dans un grand nombre de noms propres: c'est ainsi qu'il y a 4 Toq-Buqa et environ 25 Toq-Tāmūr ou Toq-Tömür (cf. le seul *Yuan che* (*San che t'ong-ming lou*, 30, 1a, 9a-10b)).

Il est exactement ce Toq. Si on s'en tient au mongol, on peut songer qu'à une prononciation en -o- de *tuq* ~ ture *tuq*, « étendard souverain en queue de yak »; et on a en effet parfois une transcription Tuq-Tāmūr (par exemple dans le nom de l'empereur Wen-tsong; cf. Ligeti, dans *Toung Pao*, 1930, 57-61). Mais il en devrait être alors de même dans Toqto'a, qui serait à couper en *Toq-to'a; or l'*Histoire secrète*, « étendard souverain », avec -u-, de même que le verbe dénominal *tuqla-* « dresser le *tuq* ». Dans ces conditions, on peut se demander si Toq-Buqa et Toq-Tāmūr ne sont pas primitivement des noms tures, dont le premier élément est le ture *toq*, « rassasié » (pour le nom de Wen-tsong, les textes tibétains hésitent entre « Thog Themur » et « Thug The-mur », et Ligeti s'est parait-il posé pour le nom fréquent *Tuqluq*, bien qu'il y ait un mot ture *toqluq*, « superflu », « surabondance », attesté entre autres dans le *Code*

Mais il devient alors difficile d'expliquer Toqto'a > Toqto, car on ne connaît pas de suffixe *-to'a*, *-to'a* > *-tō* qui puisse alterner avec *-tai* (~ *-tu*), et il en est de même pour le Toq-toṯān de Juwainī, le *Tōq-ta-ā (ou *Toq-toṯā?) de Mufazzal, et le Toq-taṯu d'Abū'l-Ghāzī, dont les coupures ne se justifieraient que si le second élément n'était pas un suffixe, mais un mot indépendant.

Cumanicus (cf. Gronbech, *Koman. Wört.*, 248); il semble bien qu'on doive s'en tenir à *Tuqluq*, « Qui a le *tuq* ». De même les trois 秃济, T'ou-tch'i du *Yuan che* (*San che t'ong-ming lou*; 25, 6 b-7 a) sont probablement des *Tuq'i, c'est-à-dire des « porte-*tuq* », et il en va de même pour le « Tukéin » des sources russes (Spuler, 114). Je laisse de côté la « Tuqéin » de Spuler, 34, 371; on a vu plus haut que ce doit être une mauvaise leçon pour Boragin. Les chroniques russes mentionnent un prince tartare « Toktomér » (Spuler, 74), ce qui suppose *Toq-Tömür, non *Tuq-Tömür; mais je doute que Spuler, 85, ait raison d'adopter « Toyluq Bäg »; on n'a le choix qu'entre *Toqluq et *Tuqluq* (> *Tuyluq*), et je crois bien que *Toyluq n'existe pas (on ne voit pas d'autre part comment *Tuyluq-Bäg* pourrait être identifié à « Toktomér »). La question de vocalisme se pose aussi pour le nom de l'auteur que Spuler, 84, comme d'autres avant lui d'ailleurs, appelle « Ibn-Duqmāq »; il me semble qu'on doit adopter Ibn-Duqmaq (< Toqmaq).

En ce qui concerne le nom de l'Empereur Wen-tsong, on sait que les commissaires de K'ien-long l'avaient restitué en Tüb-Tāmūr, qui a longtemps prévalu, mais qu'il faut corriger en Toq-Tāmūr ou Tuq-Tāmūr (Tuq-Tāmūr). Par pure coïncidence, un problème analogue se pose pour un nom des débuts de l'histoire de Gengis-khan, quand celui-ci eut affaire à un Naiman que l'*Histoire secrète*, § 158, appelle Yādi-Tuḅluq et le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* Yādi-Tobluq, mais Rašidu'd-Din Yeti-Tuqluq (Berezin, V, 141, où le nom est mal lu « Mede Tuglun ») et Yedi-Tuqluq (Berezin, XIII, 112-113), en ajoutant que le nom signifie « Qui a sept drapeaux » (علم *alam*;

Erdmann, *Temudschin*, 587, a compris à tort *ilm*, « science »), ce qui montre bien que nous avons affaire selon lui à un nom ture Yādi-Tuqluq. L'accord des deux autres sources condamne Yādi-Tuḅluq, et Yādi-Tobluq doit représenter *Yādi-Toḅluq, « Qui a sept boules ». La vraie valeur de ce nom m'échappe; mais cet exemple montre que les transcriptions moins minutieuses qui débutent par *t'o* peuvent parfois représenter un nom déboulant non seulement par les mots *tuq* ou *toq*, mais aussi par le mot ture *top*.

1. Un cas en apparence analogue se posera plus loin pour *Yāsūn-To'a > *Yāsūn-Tō; et on verra qu'on peut songer soit à un nom formé de deux éléments indépendants, soit à une lecture *Yāsūntō'a > *Yāsūntō. Un mot indépendant *to'a* entre bien dans des noms mongols, encore que son étymologie soit incertaine. Ainsi, l'un des fils de Jōci s'appelait توچا-تمور Toqa-Temur selon Juwainī, I, 145, 205, توچا-تمور Toqa-Temūr chez Rašidu'd-Din (Blachet, II, 91, 128). « Thuatémur » chez Plan Carpin (Van Den Wyngaert, I, 67), 脱哈帖木兒 T'o-ha T'ie-mou enl. Toqa-Tāmūr, dans le *Yuan che*, ch. 3, s. a. 1251; c'est ou ce n'est pas le même mot qui forme à lui seul le nom du khan que les textes occidentaux appellent généralement « Duwa » ou « Duu » et dont les transcriptions chinoises Tou-wa supposent *Duwa, mais qui, en écriture mongole, est orthographié dans la lettre d'Oljaitu à Philippe le Bel sous une forme qui peut se lire théoriquement de Toqa à Du'a. De même qu'on a des Buqa-Tamur et des

On peut cependant se demander à la rigueur si, à côté des suffixes *-tai* et *-ta* du mongol classique, il n'y a pas eu (dialectalement ?) en ancien mongol, outre le suffixe adjectif féminin *-tani*, *-tani* que j'ai signalé depuis longtemps (cf. *Young Pao*, 1932, 49-50), un suffixe adjectif *-to'a*, *-ta'a* (*-tū'ā*, *-tā'ā*) qui rendrait compte de *Toqto'a* ~ *Toqtai* et de **Yāsūn-Tō'a* ~ **Yāsūn-Tā'ā* (à lire en ce cas en un seul mot).

Provisoirement, du moins en ce qui concerne *Toqto'a* ~ *Toqtai*, j'incline à une autre solution, qui, pour une fois, s'accorderait en gros avec l'interprétation des commissaires de K'ien-long (Yuan che yu-kiai, 9, 86); elle consiste à rattacher *Toqto'a* au verbe *toqta-*, *toqto-*, « s'arrêter », « être fixé » (kalm. *tokt-*; > turc *toqta* ~ *tohta* [cf. le nom *Toqtamış* > *Tohtamış*]; mandchou *toqto-*); *Toqto'a* se contracte régulièrement en *Toqto*; mais *Toqta'a*, forme occidentale, donnera *Toqta*, et *Tohtā* est resté un nom usuel en turki¹. En principe, la forme donnée par les monnaies doit donc se lire *Toqto* et non « *Toqtu* »; une prononciation **Toqtū* ne pourrait être que d'apparition secondaire dans des dialectes tures qui ne prononcent *-o-* que comme voyelle de première syllabe; mais dans ces dialectes on aurait régulièrement *Toqta* > *Tohta*. Quant à l'alternance de *Toqto'a* avec *Toqtai* et et même *Toqtayan* ~ *Toqto'an*, elle s'explique par le flottement des finales mongoles en *-ai*, *-ai* et *-an*. Je considère même que la finale en *-ai* se justifie. On a signalé depuis assez longtemps l'existence en mongol ancien d'un participe en *-zai* (= *-ai*)²; à

Toutefois, on peut et on se demande en principe s'il n'y a pas eu aussi un **Toqta'a* ~ **Toqto'a* en **Yāsūn-Tō'a* ~ **Yāsūn-Tā'ā*. Une des raisons pour rejeter cette hypothèse, c'est que, dans un nom formé de deux éléments, le premier n'aurait pas réagi sur le second, **Yāsūn-Tō'a* ne pouvant aboutir à **Yāsūn-Tā'ā*.

4. Les noms de femme *Toqta-Qiz* (< *Toqta-Qiz*) et *Toqta-Han* (*han* s'ajoute à beaucoup de noms de femmes), les noms d'homme *Toqti* (? lire *Toqta*), *Toqta-Baqi*, *Toqta-Nivāz*, *Toqta-Māt* recueillis par Katanov; le nom *Toqta* employé pour des enfants nés dans une famille où un ou plusieurs enfants étaient morts, et aurait le sens de « celui qui reste », « celui qui dure »; d'où aussi à l'opposé le nom *Toqtam*, « Qu'il dure ! ». Cf. *Journal Asiatique*, 1880, t. 1, p. 101. *Turkistan*, dans SPAW, 1933, 1212-1216. L'explication vaut aussi pour *Toqtamış* ~ *Tohtamış*, aujourd'hui inusité en turki. Spuler lit « *Tohtamış* » (cf. *Journal Asiatique*, 1933, 1212-1216). *Toqtam*, le nom d'un khan (cf. *Journal Asiatique*, 1933, 1212-1216), le début du nom est *Toqtam*, *Toqtam*, mais je suis d'avis de lire *Toqtam*, le turc *qaya*, « rocher », forme souvent le second élément de noms de personnes.

2. Cf. en dernier lieu M. Léwicki, *Les inscr. mongoles inédites en écriture* (Paris, 1937, n° 42, Wilno, 1937, in-8), 33.

mon avis, *Toqto'a* < *Toqta'a* est une forme abrégée de ce participe pour **Toqta'ai*, et c'est ce **Toqta'ai* qui se contracte régulièrement en *Toqtai*; *Toqtai* serait en somme l'équivalent mongol exact du turc *Toqtamış*.

Dans ces conditions, je suis d'avis que le nom du khan de la Horde d'Or ne doit pas être transcrit « *Toqtu* », mais soit avec la forme « orientale » *Toqto*, soit plutôt avec la forme « occidentale » attestée si largement au Moyen Âge, à savoir *Toqtai*¹.

Il resterait à examiner si le « *Coktoganus* » du Franciscain anonyme, avec toutes les variantes qui en dérivent et qu'on trouvera dans les t. II, III et IV de Golubovich désigne *Toqtai*, et, dans l'affirmative, si « *Coktoganus* », corrigé en **Toktoganus*, représente **Toqto'an*, en accord avec Juwaini, ou **Toqto-han*². Mais l'examen du texte, lequel veut que « *Coktoganus* » se soit converti au christianisme, demanderait une longue discussion, que je préfère laisser de côté pour l'instant. Les solutions proposées par Golubovich sont parfois inacceptables, et les noms, tout en ayant parfois l'apparence d'être authentiques, ne se prêtent pas à une identification³.

17° El-Basar. — Il s'agit d'un fils de *Toqtai*⁴. Les textes égypt-

1. Je laisse de côté le **Toq-tayū* ou **Toqtayū* d'Abu'l-Ghazi auquel je n'attribue pas plus d'autorité qu'à tant d'autres formes inexacts chez cet auteur quand il ne s'agit pas des faits de son temps.

2. *Toqtai* de la Horde d'Or fut bien khan, si bien qu'on peut songer ici à cette explication. Mais il n'en est pas de même pour le *Toqto'a-Baki* des Markit; le « *Toqta-qan* » rétabli par Marquart, *Ueber das Volkstum der Komnenen*, 120 et 130, est sûrement faux en ce qui le concerne (cf. d'ailleurs JA, 1920, I, 164).

3. Ainsi « *Abusta* » ne peut pas être Özbeg comme le suppose Golubovich, II, 73, mais, avec la confusion classique de *c* et de *t*, ramené à **Abusea*, c'est-à-dire au nom turc fréquent *Abu-sqa*; mais je ne trouve pas à la Horde d'Or de prince *Abu-sqa* qui repone aux conditions du texte. **Abusea* est d'Or de prince *Abu-sqa* qui repone aux conditions du texte. **Abusea* est confirmé par deux lettres pontificales de 1324 et 1322 qui l'appellent « *Abuscano* » (au datif); cf. Golubovich, III, 210. La question de ces conversions de *Toqtai* et de ses fils au catholicisme, conversion temporaire pour deux des trois fils, mérite un examen minutieux; les noms cadrent mal, et les faits connus semblent contraires; mais il faudra peser les termes de la lettre très précise publiée par Bihl et Moule dans *Arch. Franc. Hist.*, XV [1923], 111.

4. Pour l'autre fils de *Toqtai*, la transcription « *Tukul Boga* », soit *Tukul-Boga*, de Spuler (70 et 538) pour *توكول بگا* n'est pas bonne; on ne peut lire que *Tukal Buqa* (ou *-Buqa*) si on adopte la prononciation turque orientale, ou *Tukal-Boga* selon la prononciation mongole. D'autre part, il me paraît inutile de faire entrer en ligne de compte, à côté du *Tukal-Buqa* de Barbars, le « *Begil Buqa* » de Nuwairi, suivi par d'Oshson, IV, 756, et par Nikov, simple altération graphique; le *Mu'izz* est d'accord avec Barbars (cf. Blochet, II, 112); *Tukal-Buqa*

72

72

Nikov, en 1921, adopte « El-Baër » : d'Ohsson, IV, 112. Mais que Blochet, dans son ouvrage sur la langue turque ancienne, II, 112. L'auteur de cet ouvrage, en qu'on pourrait les arabes correspondants à des mots turcs, en qu'on pourrait songer à *El-Baär ou *El-Baär; mais, au XIV^e siècle, on suit déjà plutôt l'usage en osmanli, avec s arabe = s ture dans des mots non palatalisés. En fait, nous pouvons être assurés que le continuateur de Jacques de Voragine raconte ment. Tout cela est bien connu des Génois à Gênes en 1307, envoya contre eux son fils « Eibasar » (cf. Golubovich, *Bibl. bio-bibl.*, III, 174). Le nom El-Basar est ture, et paraît signifier « Qui presse le peuple », du ture el + bas-. La transcription « Eibasar », avec e- initial, est intéressante. Elle est due à un persan qui signifie « paix ». Le mot « Eibasar » est donc une transcription mongole. Le bas est le nom pour le nom des Perses, par lequel on a une transcription « Eibasar » dans les sources byzantines (cf. Hammer, *Goldene Hülle*, II, 112). Mais ce T. a signalé un peu plus tard les transcriptions turques de l'Yénisseï, où il faut distinguer en ture e et i. La voyelle i de l'écriture ouigoure et de la transcription arabe du ture a la double valeur, bien qu'écrits de même, c'est une grave faute en turki, au point de vue de la prononciation. Les transcriptions turques de l'Yénisseï, petit et leiki, sont dues à des auteurs turcologues, qui guent en ture les valeurs o (ou ö) et u (ou ü) d'un même caractère. Il faut donc avoir soin de distinguer entre ces deux valeurs. Beaucoup des soixante-dix lettres de l'alphabet turc sont morts comme le sont purement conventionnelles.

L'ethnonyme est formé avec *basar* « marché » en détail par L. Kozłowski et A. H. Litkevitš (*Ukrainian Studies*, I [1935], 213-214; voir aussi « basar »); *Basar* entre en particulier dans le nom de Bessarabia (< Basar-aba ~ Basar-apa), qui a donné son nom à la Bessarabie¹.

18^e Yailaq. — Le fameux chef Noyai' qui se dressa contre le tsar et périt enfin dans la lutte en 1299 ou 1300 (?), celui qui a valu leur nom aux Tatars. Noyai' eut trois fils, dont les deux premiers d'une même épouse, le troisième d'une autre : c'est à l'une des épouses et aux trois fils de Noyai' que sont consacrés le présent numéro et les trois suivants.

D'après Baïbars (Tiesenhausen, *Shemak*, 108-119), Nogai avait une épouse appelée **بيلاق** Baïlāq²; trois fils, « Jek » et « Tek », nés d'une même mère, et « Turai », né d'une autre épouse; en outre une fille « Tugulja », mariée à « Taz », fils de « Munjuk ».

s'entend des empereurs mongols des deux premiers siècles.
 Le *Sander* l'en a vu passer comme le *Sander*. Mais le *Sander*
 pp. 316, 336 il désigne les *Sander* qui n'ont pas
Hist. Mong., 193, av. 120, n'ont pas de *Sander*.
 presser et est l'opposé de l'expression *Sander*.
 Le sens véritable de ces deux expressions est
 on les entend qu'ils étaient d'un *Sander* presser
 peuple Sans que je veuille en tirer d'autres
 rai que *Sander* comme *Sander* et *Sander*
 s'en [] imprimer par le *Sander* des *Sander*
 la fin de la dynastie mongole, exprimant
 et les *Sander* de la dynastie. Je ne puis pas
 par Ramstedt, Kien, Westerb., 77, note 1, et le *Sander*
varian.

4. Noqai (= Noyai), qui en mongol signifie « chef », est un des noms les plus fréquents de l'équipement. On lit dans le *Siku Quanshu*, t. 16, Noqai, et dans le *Xuanzang*, sans compter d'autres ouvrages, que c'est ainsi qu'on appelle les vêtements de cuir.

2. N. J. Veselovskii avait inséré à Novikovo (1872, p. 147) les
sujets, en 1922, par les soins de B. A. Il'inski (Biblioteka Kharkovskogo
Kor Zolotoi Ordy. Nogai i ego vrevnii, Zin. Ross. Ak. Nauk, Ser. III, t. XIII,
n° 6), 58 pages. Veselovskii y a mis aussi la lettre à propos des Russes
Lesdus en dans le *Sil'nyi Mirov* (1872, I, 1), et les Russes en dans
il n'y a pas un mot sur les Russes dans les par Rostislav
pendant déjà utilisée par Hammer, *Gesch. Russen*, 274, et la même des
Russen, IV, 758-762, ni par Marco Polo, qui a écrit de la vie de
de Voragine. Veselovskii, 70-73, me en 1207-1208, le par Rostislav
entre Togrî et Nogai, et on a écrit les par Marco Polo, revint
à Voragine en 1205, et puis, en 1208, il a écrit sur la vie de Rostislav de
Pis dans la prison de Gènes (cf. Yule-Göke, *Marco Polo*, II, 407-498). Il y
a plus : le ms. Z de Marco Polo, qui est le plus ancien, a aussi la
la mort de Nogai et de ses fils, qui sont les Russes en 1207-1208
et qui est plus profondément de l'histoire de la vie de Rostislav
la, pour l'histoire même de la vie de Marco Polo, que qu'on en a pu
l'Annuaire ailleurs.

3. Je reproduis provisoirement les représentations de Tugan, 28 n. 158-159, les éléments de Butars en deux copies par Nawari (T. 28 n. 158-159), et le texte de Nawari traduit par D'Osson (T. 28 n. 158-159), et le texte de Nawari traduit par D'Osson (T. 28 n. 158-159). Je transcrit le nom de la femme « Bilal ».

et mère elle-même d'un fils (d'un premier mariage?), Aqlači. « Bailaq », que les deux fils de Noçai « Jeka » et « Teka » traient avec mépris¹, s'arrangea pour indisposer Toqtai contre eux. En 1298-1299, Aqlači fut tué à Caffa. Après la mort de Noçai, « Jeka » et « Teka » furent d'abord ensemble, mais « Jeka », soupçonnant son frère de vouloir faire sa paix avec Toqtai, le tua. Après ce meurtre, « Taz », le gendre de Noçai, se sépara de « Jeka »; « Jeka » dut finalement s'enfuir et se réfugier chez les Valaques, dont le chef était marié à une de ses parentes; mais celui-ci, à la demande de Toqtai, tua « Jeka ». « Karakisek », fils de « Jeka », s'enfuit à son tour de chez Toqtai. Un fils de Noçai subsistait, Turai; Toqtai le fit tuer.

Le récit de Rašidu'd-Dīn est assez différent². D'après l'historien persan, Noçai avait donné sa fille قیان Qīyan³ en mariage

1. La traduction de d'Ohsson paraît dire que ces fils étaient les fils de « Bailaq »; c'est une méprise ou une ambiguïté.

2. Cf. Blochet, II, 443-451 (cf. aussi *Hist. des sultans mamlouks*, 443, 463-466), et la traduction, légèrement abrégée, de d'Ohsson, IV, 759-762. Le passage sur la descendance de Noçai dans Blochet, II, 422, ne dit rien des femmes de celui-ci, et je n'aurai à le faire intervenir qu'en discutant les noms des trois fils.

3. D'Ohsson a imprimé قیان, tout en transcrivant « Cayan » (qui ne donne pas de sens directement). Blochet a imprimé قیان, mais avertit en note que, dans un cas, l'un de ses mss., et tous deux dans l'autre ont قبان. J'admets donc que l'un de ses mss., dans un cas, devait bien avoir la forme qu'il imprime, et j'accepte la lecture Qīyan qu'il a adoptée dans *Hist. des sultans mamlouks*, 463; Qīyan est le nom du clan même de Gengis-khan. Sans points diacritiques, ou s'ils étaient erronés, on pourrait aussi songer à قبان Qaban, en mongol « sanglier », connu dans l'onomastique mongole. Toutefois, même avec قیان, la transcription de d'Ohsson, qui suppose *Qayan, n'est pas exclue comme forme dialectale de Qīyan. Qīyan (> mong. Kīyan) est la forme normale, plur. Qiyat (> Kiyat > Kiyot); la vocalisation en est assurée par une forme Qīāt (= Qī'at) du čačai, en particulier dans l'expression fréquente « Qīat et Qonrat », qui associe les Qiyat et les Qonrat (Radlov, II, 856, a mal lu « Qiyat et Qiyat »), et le dictionnaire de Radlov enregistre čač. qīyan (= qīyan), « torrent de montagne », et Qiyat (= Qiyat), nom de tribu čač., en disant que qīyan est un mot « mongol »; c'est l'interprétation de Rašidu'd-Dīn (Berezin, V, 236), qui a passé dans Ali. I Ghazi (trad. Desmaitre, 32, 74); mais c'est la forme mongole. D'autre part, Radlov rapproche de qīyan ou Qiyat l'osmanli qayan, qui a le sens de « torrent de montagne » et de « nom d'une tribu mongole »; qayan est la forme osmanli de qīyan. Qiyat, Qial ou Qiyat a été lu par Radlov (cf. Aristov, *Zamětki*, 421, 423, 425). Radlov dit que les « Tatar rouges » (? Qizil-tatar) (Geschlecht), que l'édition appelle « Krat », l'équivalence hypothétique « Magul »; elle est certaine, mais il fallait adopter l'orthographe excellente « Magul » de III. L'éditeur n'a su que

à Yailaq¹, fils du Qonrat سالجیدای کورگان Saljīdai-Kūrāgān² et de کلمش Kālmīš-Aqa³; Saljīdai-Kūrāgān était le père

faire des « Krat » et des « Jabu ». On verra plus loin que le nom des « Jabu » se retrouve, écrit « Yhabu », dans le *Libellus de notitia orbis*, contemporain de la relation de Schiltberger. Les deux transcriptions représentent *Yabu, et ce sont probablement là les « Yaby » des Özbāg dans Aristov, *Zamětki*, 423, appelés ailleurs « Yabu-Kiyat » (*ibid.*, 424), nom combiné avec celui des Yabu et celui des Qiyat. Quant au « Krat », c'est une mauvaise leçon, et il faut leur préférer « Kaiat » de D, « Kayat » de H. Autrement dit, nous avons ici les Qiyat, mais sous la forme du pluriel mongol de la forme Qayan que le mot a prise en osmanli, aussi bien comme nom commun que comme nom de tribu. De ce point de vue, la transcription *Qayan de d'Ohsson, bien qu'elle ne représente pas la forme primitive du nom n'est pas à condamner absolument.

1. Le nom apparaît trois fois, toujours sans points diacritiques pour la première lettre; mais on ne voit guère qu'on puisse songer à autre chose qu'à Yašlaq, mot à mot « campement d'été », qui est la forme adoptée par d'Ohsson et par Blochet.

2. Kūrāgān est le mot qu'on transcrit généralement kūrāgān, mais qui est toujours gūrāgān dans l'*Histoire secrète*; il signifie « gendre impérial »; la prononciation ancienne trisyllabique est confirmée par le کورگان kūrāgān du *Muqaddimatu'l-Adab* (cf. Poppe, *Mong. slovar'*, 229), ainsi que par les emprunts turcs çay. gōrāgān (? ou gūrāgān), azerb. kōrāgān, et tungus kūrākān; on a de même « Temir Gerācan » (lire « Temir Gorācan », et non « Temir Courcan » comme le suggère l'éditeur) dans le mémoire de Jean, archevêque de Sultanieh (cf. H. Moranvillé, *Mémoire sur Tamerlan et sa Cour par un Dominicain en 1403*, dans *Bibl. École des Chartes*, LV [1894], tir. à part, 42). Le personnage apparaît aussi dans l'histoire des tribus (Berezin, V, 430) où il est appelé سالجوتا Saljūta-Kuragan, et dans le tableau de l'armée (Berezin, XV, 439), où on trouve سالجوتای Saljūtai-Kuragan. La forme Saljīdai du présent passage se trouve aussi pour le mari de Kālmīš-Aqa dans Blochet, II, 203; on la rencontre en outre à deux reprises pour un homonyme dans Quatremère, *Hist. des Mongols*, 341, 395. Berezin, V, 279, a voulu expliquer le nom par salči, « passeur », « batelier » (le nom d'agent formé de sal, « radeau », « bac »); mais il est bien invraisemblable que ce nom d'agent ait pu prendre encore un suffixe en -tai, -dat, pour faire un nom d'homme. Au début de l'histoire de Gengis-khan, il est question (Berezin, XIII, 38) d'un personnage dont Berezin (XIII, texte, 61) a imprimé et transcrit le nom سایجوتای Saijūtai, mais lui-même (XIII, 186) a pensé à corriger en Saljūtai (qu'il interprète toujours par salči); toutefois cette correction même est incomplète; ses mss. montrent qu'il faut lire alors سالجوتای Saljūtai; autrement dit, nous avons là l'ethnique tire du nom des Saljūt, très normalement employé comme nom propre. Mais le nom des Saljūt était considéré comme remontant à un ancêtre éponyme Buqatu-Salji (cf. *Hist. secrète*, § 42); à ce titre, on a pu employer un doublet moins complet Saljīdai de § 42; à ce titre, on a pu employer un doublet moins complet Saljūtai. J'ai tacitement corrigé l'édition de Blochet lequel, avec sa manie de é au lieu de f, a imprimé Salčīdai. Lui-même a toutefois songé aux Saljūt (cf. II, 203), et, dans la note de son *Histoire des sultans mamlouks*, malgré le Salčīdai que donne son édition de Rašidu'd-Dīn, il transcrit « Salčīdoulai ».

3. Le nom de cette femme se retrouve dans کلمش Kālmīš-Aqa, 434, 439; les quatre fois avec l'orthographe complète

Si nous comparons les deux textes, un point me paraît clair. Il est extrêmement peu vraisemblable que Nozai ait eu deux

1. Le nom apparaît une première fois (Blochet, II, 146), dans un passage sauté par d'Olisson, sous la forme حابي, puis une fois (II, 150) sous celle de حوبى, avec variante حومى, et une troisième fois (II, 151) sous celle de جوبى. D'Olisson avait supposé « Tchongi » ; Blochet a adopté چانى Çani (sic), en disant que c'était le nom d'un lieu.

(sic), en disant que c'était uniquement par analogie avec le nom de « Djani-
hamer », et ensuite *Čoni* (Hammer, *Goldene Horde*, 270, lisait « Oschani »).
Il se peut que la première forme ait été contaminée par le nom fréquent de
Čani (dont il sera question plus loin); l'inverse est moins vraisemblable. Or
il y a un nom mongol qui apparaît dans Rašidu'd-Din sous la forme *Čoni*
et a été longtemps mal lu, ou... par les transcrip-
tions chinoises, c'est... Prince Čubai (ou Čubai), le « Čubai » de Marco
Polo; je pense... Čubai est une homonyme de ce prince. Dans
Hammer, *Hehane*, II, 35, il est question de la dame « Tschini », épouse de
« Bukai », qui se réfugia en 1296 auprès de Ghazan avec son plus jeune fils
« Turi »; il faut ce... lire Noqai (= Noqai), dont « Turi » était le
... et « Tschini » n'est manifestement qu'une
... du nom que je restitue en « Čubai (ou

2. Ici encore, les mss. n'ont pas de point à la première lettre, mais d'Ollason et Blochel sont d'accord sur la lecture, qui est certaine.

Il y a en outre sur Yailaq un texte important qui a été publié par Eubel (*Epitome Bull. Francisc.*, 163; note) et repris de là en 1913 dans Golubovich (*Bibl. bio-bibl.*, II, 444-445); Veselevskii ne l'a pas connu; c'est une lettre latine écrite de Caffa le 10 avril 1287 par le Franciscain Ladislas, « custode » de Gazarie. Le frère Ladislas y parle d'événements d'août 1286, et ajoute : « En ces mêmes jours vint l'impératrice Jaylak, principale et plus puissante épouse de Nohay, et elle entra dans la cité susdite (= Sulgat) pour voir l'établissement des frères (= les Franciscains) et l'église avec les cloches. Là elle demanda que les frères la baptisassent et l'instruisissent dans la foi catholique, et elle voulut être baptisée dans une ville qui est appelée Kerqueti². Y

1. Il se peut toutefois que les indications des mères des fils de Noyai données ici d'après Rašid ne soient pas toutes exactes. En effet, alors que, dans le texte de l'histoire de Toqtāi, il nomme Yallaq comme la mère de « Touri », une phrase ultérieure du même chapitre, II. 151¹, bien qu'altérée, dit que la mère de « Touri » est *Čübāi, et on a vu que, dans l'histoire de Ghazan citée par Hammer, cette mère est « Tschini », c'est-à-dire aussi celle que j'appelle *Čübāi. Je n'ai malheureusement pas encore pu avoir accès aux deux ouvrages de K. Jahn publiés en 1940 et 1941 et qui donnent le texte de Rašidu'd-Din pour les règnes d'Abaya, de Gaihatu et de Ghazan.

2. Le P. Golubovich, qui avait supposé l'identification à Kertch, II, 143, l'a justement abandonnée (II, 337-338) pour celle de « Kerkeri », c'est-à-dire l'a justement abandonnée (II, 337-338) pour celle de « Kerkeri », le « Karkery » de Schiltberger, 63, Qirg-yâr, mot-à-mot « Quarante lieux », le « Karkery » de Schiltberger, 63, autre nom de Jufut-Qala (la « Forteresse des Juifs »); cf. aussi Beatiann, *Rech. sur le commerce génois*, 232. Cette solution me semble certaine, et je corrigerais « Kercheli » en « Kercheri ». Malgré les commentateurs, qui persistent à voir dans les Quadrangiti Castilla de Rubricon un nom commun s'appliquant à « quarante lieux », c'est bien là un nom propre, traduisant

étant allé, moi frère Ladislus le dit Custode (*dictus Custos*), en même temps que le frère Étienne « gardien » (*cum ... gardiano*) de Capha, elle fut baptisée de nos mains, en présence de l'archevêque des Arméniens et de tout son clergé, ainsi que de très nombreux prêtres et clercs des Grecs, bien que tous y fussent à regret et malgré eux. La dame elle-même demanda instamment que des frères demeuraient dans ce lieu où elle avait été baptisée; elle nous fit donner dans la dite cité un emplacement sur lequel moi frère Ladislus le dit Custode (*dictus Custos*), en même temps que le frère Paul antérieurement ² « gardien » (*cum ... gar-*

Qirq-yar (cf. Van Den Wyngaert, I, 170). La forme Qirq-yar est garantie par le *partir* de Tamir-Qutluq en écriture ouïgoure, daté de 1397 (cf. ZVOIRAQ, III, 19, 21, 29); Barbaro, comme Rubrouck, en fait « quaranta luoghi ». Abu-l-Fida (trad. Reinaud, II, 1, 319) se trompe en interprétant le nom par « quarante hommes », ce qui supposerait *Qirq-âr, et en orthographiant قرق Qirqri (il faudrait au moins قرقى Qirqâri). Sur les diverses transcriptions du nom, cf. Braun, *Not. sur les colonies ital.*, 51, 52; Heyd, *Hist. du commerce*, II, 215. Je profite de l'occasion pour faire une autre remarque sur l'interprétation de la lettre du frère Ladislus par le P. Golubovich. Le P. Golubovich a compris que la lettre parlait d'un frère Moïse arrive à « Vicum », accusatif, où un chiliarque (*millenarius*) tartare « Argum », lui-même paten, lui envoya son fils pour demander l'envoi de deux missionnaires. Le P. Eubel entendait *vicum* comme un nom commun et, dans le chiliarque « Argum », voyait l'ilkhan Arğun. Le P. Golubovich qui, à la p. 443, fait suivre « Vicum » d'un point d'interrogation, le donne aux pp. 266 et 373 comme une corruption de *Vicina sur le Danube (cf. aussi Brătianu, *Recherches*, 232). Le mss. est *lord an*. Arğun était bien en 1286, mais il est singulier que, même par quelqu'un qui vivait en Crimée, il puisse être qualifié simplement de « chiliarque »; et d'autre part il n'a sûrement pas envoyé un de ses fils à Vicina. D'autre part, on attend plutôt un nom propre là où on a le *vicum*. Mon impression, sans plus, est que la correction *Vicina est probable, mais qu'alors le chiliarque « Argum » n'est qu'un homonyme de l'ilkhan Arğun.

1. L'autorité des « custodes » s'étendait sur plusieurs « maisons » (*domus*, des établissements, des couvents), dont chacune avait son « gardien »; la formule « ego frater Ladislus dictus Custos », répétée deux fois, n'en est pas moins un peu surprenante, et c'est peut-être pourquoi le P. Golubovich a imprimé « Custos » avec une majuscule, comme si on devait comprendre « moi frère Ladislus dit le Custode »; Ladislus devait bien cependant être custode de Gazarie.

2. Ymor filium Molday dominum terrae procuratorem nobis assignavit. Le P. Golubovich, II, 444, « Ymor fils du gouverneur de la cité », mais *terra* n'est pas *civitas*, et surtout il faut-il alors *domini*. Seulement on voit mal pourquoi « Molday » est ci... c'est pas lui le « seigneur du pays » (dont justifierait le *dominus*), non indiquée dans le texte, mais qui seule... du P. Golubovich, me paraît donc vraisemblable... mais figure qui so... le fils; une correction du nom du père en... Noyai serait forte, et... *Ymor* est peut-être altéré... Noyai. « Ymor » est peut-être altéré

diano) de Saray. J'ai bâti une église et organisé les maisons requises, en l'honneur de la mère Vierge mère glorieuse. Dans ce même lieu, la dite dame nous assigna comme procureur le seigneur du pays, Ymor, fils de Molday, et lui ordonna sous peine de mort de nous garder de toutes les avanies auxquelles ces Sarrazins pourraient se livrer envers nous. » Ce texte est inattaquable, et il n'y a aucun doute que la femme Yaïlaq de Noyai, celle dont parlent aussi bien les chroniqueurs égyptiens que Rašidu'd-Din, a été baptisée à la fin de 1286 ou au début de 1287. Peut-être le christianisme de Yaïlaq est-il pour quelque chose dans le mépris et l'aversion que les deux fils aînés de Noyai lui témoignaient, au dire de Baïbars et de Nuwairi.

Golubovich n'avait pas identifié « Jaylak ». Brătianu (*Rech. sur le commerce génois*, 232), remarquant à bon droit qu'elle devait être la même que la Άλαξξ de Pachymeres, II, 261, a songé à rattacher le nom à « Lak » et à attribuer par suite à cette épouse de Noyai une origine lezghienne. L'hypothèse est à abandonner; Yaïlaq, qui est assuré, est un nom purement ture.

19° Jōgā. — C'est le fils aîné de Noyai. Le nom est écrit جـ par les chroniqueurs égyptiens, كـ par Rašidu'd-Din dans Blochet, II, 145-150, et par l'auteur du *Mu izz* (cf. Blochet, II, 122). D'Ohsson, IV, 753-762, l'a transcrit « Tchaga »; Tiesenhausen, suivi par Veselovskii, « Jeka »; Spuler, 72, 77-79, 297, 329, « Ğeke », ead. Jākā. Mais les écrivains arabes d'Égypte ne vocalisent pas les noms; d'autre part, la *scriptio plena* est moins strictement appliquée par Rašidu'd-Din dans l'histoire des souverains (sauf dans une certaine mesure celle de Gengis-khan) que dans celle des tribus et dans les généalogies. Or, dans la généalogie de Jōci (Blochet, II, 122), le fils aîné de Noyai est appelé par les deux mss. A et B de Blochet جـ, faute évidente pour جوك; la faute n'est peut-être pas dans tous les mss., car Hammer, *Goldene Horde*, 253, 270, 272-273, prête à Rašidu'd-Din une forme qu'il transcrit tantôt « Tschoki », tantôt « Tschoke » et « Tschuke ». « Tschoki » va contre les mss. et peut être écarté¹.

de *Timor = Tamūr; le contexte même impliquant qu'il ne s'agit pas d'un musulman, on ne peut guère songer à Umar, Omar.

1. Hammer l'a peut-être employé sous l'influence de la transcription identique qu'il adopte pour le nom du fils de Šah-Ruh et frère d'Uluy-Beg, celui que Barthold (*Ungarn und Russland*, Russ. Ak. Arch. 8, 5, 110, VIII, n° 5) appelle « Juka », ou « Juki ». Malheureusement, il semble que ce « nom » soit le titre چوكى transcrit chez du Zenker qui l'indique sous la forme

Blochet, II, 122, a expliqué hypothétiquement ce nom, qu'il considère comme ture, par une forme à nasale finale quiescente de چوگان, qu'il dit signifier « acier » ou « jeune fille » ; mais il n'y a pas de raison pour supposer une forme à nasale quiescente dans un nom ture¹. Le nom peut aussi bien être mongol, et on peut hésiter entre *č* et *j*, *ö* et *ü*, *k* et *g*. L'initiale *j*- est favorisée par la transcription Tčzxžz qu'on trouve chez Pachymeres, II, m, 264-266 (cf. Hammer, *Goldene Horde*, 270 ; Veselovskii, 57). D'autre part, même avec ce Tčzxžz, je ne crois pas qu'on puisse supposer dans la *scriptio plena* de Rašid une forme d'apparition secondaire comme celle qui fait écrire Börkä le nom de Bärkä chez Abū-'l-Ghāzī. Mais une alternance est plus fréquente entre *ö* et *a* (*ā*) qu'entre *ü* et *a* (*ā*) ; les chances sont donc pour une initiale *jö*. Peut-être le nom est-il Jögä, forme non attestée du mongol Jögäi, « abeille », mais que suppose le kalmouk žög. En tout cas, le nom چوگد, avec une première voyelle labiale, celui que je lis *Jögä, a bien existé, car il a été porté par une des épouses d'Ördü, le fils aîné de Jöci (cf. Hammer, *Hehane*, II, tableau après la p. 280, « Dschuke » ; Blochet, II, 94) ; c'était une Qonγrat, et son nom est sûrement mongol.

20° *Tügä. — Le cas du second fils de Noγai est analogue à celui de l'aîné, en ce sens qu'on ne trouve la *scriptio plena* que dans le tableau de la descendance de Jöci. Les sources égyptiennes ont تگا, que d'Ohsson a transcrit « Taga » ; Tiesenhausen, suivi par Veselovskii, « Teka » ; Spuler, 77, « Teke ». Hammer, renvoyant à Rašidu-'d-Din, donne successivement « Tuli » (p. 253), puis « Teke » (270, 272, 273). Dans le tableau généalogique, le ms. A de Blochet écrit تولا, le mss. B توله ; on avait évidemment -/l- dans le ms. consulté par Hammer, d'où son « Tuli », avec la même fausse transcription de la voyelle finale que dans « Tschoki » ; mais -/l- est sûrement fautif pour -k-, altération usuelle dans les mss. Dans la section consacrée au règne de Toqtai (Blochet, II, 145-156), les mss. ont le plus souvent تکه ;

éoli mtrza, comme un titre ture-oriental donné aux princes dans le Horasan ; le mot n'est pas dans Radlov.

1. Čukan, « jeune fille », est connu en kazak ; il n'en va pas de même d'un mot de graphie identique signifiant « acier ». Comme à l'ordinaire, la source de Blochet pour le ture, non indiquée, est ici Pavet de Courteille, 296, qui orthographie چوگان, donc *čugan ou *čügän. Ce mot n'est pas dans Radlov ; je me demande s'il signifie bien « acier » et n'est pas une autre forme du mot čugun, « fonte ».

l'un d'eux a deux fois تکه. Le *Mu'izz* donne تکه. Blochet a hésité entre توكد et بوكه et finalement a toujours adopté بوكه et تکه dans son texte, évidemment sur la foi du *Mu'izz* et partiellement de بولد corrigé en بوكه ; le nom serait alors Bökä ~ Bükä, « le Lutteur ». Mais la balance me paraît pencher fortement en faveur de توكد et تکه, le -t- étant fourni par les sources égyptiennes et par certaines variantes des mss. de Rašid. Blochet a dit (II, 122) que توكد pouvait être le ture تکه tükä, « mâle de l'antilope »¹ ; mais rien ne justifierait une alternance entre *tükä ~ *tükä et taka. Un nom Tügä se rencontre à deux reprises dans l'*Histoire secrète*, §§ 202, 225 et il y a deux *Tügä dans le *Yuan che* (cf. *San che l'ong-ming lou*, 25, 3a) ; bien que l'étymologie soit incertaine, et qu'on ne puisse garantir la forme en *ü* ou *ö*, *k* ou *g*, d'un nom pour lequel tout au moins les transpositeurs de la fin du xiv^e siècle ne devaient pas avoir de tradition vivante, je pense que le second fils de Noγai est un homonyme des Tügä de l'*Histoire secrète* et du *Yuan che*, et je rétablis le nom en conséquence.

21° Torai. — Le nom du troisième fils de Noγai prête lui aussi à discussion. Les chroniqueurs égyptiens ont طرائى que d'Ohsson, tout comme Tiesenhausen suivi par Veselovskii, ont lu Turai ; Spuler, 78, écrit « Turai ». Dans le tableau de la descendance de Jöci, les deux mss. de Blochet donnent بورى, qui est également la forme du *Mu'izz* ; c'est de là que provient le « Buri » de Hammer, 270 ; son « Kuri » de la p. 253, bien que maintenu à l'index, semble être une inadvertance ou une faute d'impression. Blochet, aussi bien dans la généalogie de Jöci qu'aux pp. 145-151 dans la section de l'histoire de Toqtai, a toujours imprimé dans son texte بورى, c'est-à-dire le nom ture Bōri ~ Būri, « le Loup », et c'est ce qui lui a fait penser que les noms des autres fils de Noγai étaient tures également. Mais, dans l'histoire de Toqtai (Blochet, II, 145-151), les mss. ont le plus souvent تورى, sans points diacritiques à la première lettre ; une fois, les deux mss. donnent تورى (II, 151), et c'est pourquoi d'Ohsson, IV, 762, a transcrit « Touri » dans sa traduction abrégée du texte de Rašidu-'d-Din². Or le

1. Blochet ajoute que taka se trouve aussi sous la forme تکه tükä ; il y a là quelque erreur ; ce mot très usuel n'est connu que sous les formes tükä et taka dans les divers dialectes.

2. D'après la note c de Blochet, II, 151, le ms. B paraissait donner une fois بورى, mais cette note est en contradiction avec la note b ; ce point du

des chroniqueurs syriens ne se prête pas à une altération graphique et est certainement la lettre que Baïbars a employée; puisqu'on a aussi un *t*- dans certaines leçons de Rašid, c'est à mon avis qu'il faut adopter partout dans son texte. Ceci est confirmé par la forme avec *t*- qu'on doit trouver aussi chez Rašid dans l'histoire de Ghazan, à en juger par le texte de Hammer, *Ichane*, II, 33, dont j'ai parlé sous le n° 11, et où le prince est appelé « Turi ». La vraie transcription, conciliable aussi bien avec توري qu'avec توري, me paraît être Torai; en mongol, *torai* signifie « marcaassin »¹.

On a vu (sous le n° 18) que Rašidu-'d-Din tantôt indique Yaïlaq comme mère de Torai, et tantôt *Čübäi; mais dans tous les cas il est fait mention d'un séjour de Torai chez les *il Khan* de Perse, et Rašid (Blochet, II, 151) semble parler d'une fille d'Abaya que celui-ci aurait donnée en mariage à Torai. Blochet, II, 151, a cité à ce sujet un passage de l'histoire d'Abaya où il est dit que celui-ci eut une fille ملكة « Malika (?) », que sa mère Bulayan donna en mariage à Buqa, fils de Noqai, *yarquči*, et il suppose une confusion dans l'un ou l'autre passage, car « Noukai Yarghoutchi, comme l'indique assez son titre de Yarghoutchi, n'appartenait pas à la famille royale, et le nom de son fils est écrit برقا au lieu de توري qui se lit ici (lire au lieu de توري = توري). La personnalité de Noqai le *yarquči* (le « juge ») n'est pas douteuse. C'était un Baya'ut, agnat de la « grande » Bulayan la Baya'ut, femme d'Abaya; Blochet, *Hist. des sultans mamlouks*, 599, a invoqué trois passages de l'histoire d'Abaya où il est mentionné par Rašidu-'d-Din. C'est la première qu'il faut reconnaître, celle de II, 33, dans le passage « Buqa » le *yarquči* de Qasimnâme (*Hist. des Mongols*, I, 108; transcrit par inadvertance « Bourkai » p. 109), dont un fils, le « gendre impérial » Esan-Buqa, épousa une fille de Yesüdar, lui-même dixième fils

l'initial dans la note c a été... probablement par inadvertance.

1. Kowalewski donne comme que *torot* (avec la traduction « cochon de lait »), et il en est de même chez Gol'tunskii; mais le kalmouk *torot* suppose *torai*, c'est-à-dire *torai* qu'on a comme emprunt en kirghiz; en kalmouk et en kirghiz, le sens est bien « cochon de lait »; une fois de plus, nous trouvons ainsi une alternance de forme « occidentale » *torai* et « orientale » *toroi*. Peut-être *torai* entre-t-il dans le nom du douteux « Turai Timur » de Hammer, *Goldene Horde*, 254. Il y a dans le « Sanang Selsan » de Schmidt, 221, un nom « Turai » qui revient deux fois; on pourrait songer à le transcrire **torot*, n'étant que la version mandchoue, 91 et 92, et par suite sa traduction chinoise, 6, 22a et 22b, transcrivent Turai.

de Hülägü. Enfin c'est lui également le pseudo- « Buqa » (et Buqa) le *yarquči* (lire « Noqai ») dans l'histoire des tribus (Berezin, V, 177, 178)¹, et dans Hammer, *Ichane*, II, 7-8. Le passage de Berezin, V, 177, nous donne même les noms de ses trois fils: Toq-Temür, *Al-çu (ou *Alu-çu) et Esän-Buqa. Comme on le voit, il n'y a pas de fils du « juge » Noqai qui se soit appelé Buqa, et nous avons vraisemblablement affaire à une forme abrégée d'Esän-Buqa; peut-être est-ce pour avoir épousé une fille d'Abaya, plutôt que pour avoir épousé également une petite-fille de Hülägü, que cet Esän-Buqa était qualifié de « gendre impérial ». En tout cas, c'est bien du « juge » Noqai le Baya'ut, et non du Noqai de la Horde d'Or, qu'il s'agit dans le passage de Rašid relatif au mariage de « Malika »². Mais ceci n'entraîne pas nécessairement que Rašid, dans le texte de l'histoire de Toqtai, ait confondu les deux Noqai; car il peut très bien, en principe, y avoir eu une autre fille d'Abaya qui fut donnée en mariage à Torai. Le fait qu'en 1296 Torai et sa mère se réfugièrent auprès de Ghazan, qui leur fit bon accueil, confirme les rapports de Torai avec la Perse. Mais ils retournèrent évidemment ensuite à la Horde d'Or, puisque Yaïlaq et *Čübäi, dont l'une ou l'autre était la mère de Torai, et plus tard Torai lui-même, y furent mis à mort par Jögi.

22° Bayalun. — Le nom de Bayalun apparaît au moins pour deux personnes dans l'histoire de la Horde d'Or, et Spuler, 83, 238, se demande si ce n'était pas là une épithète spécifique de la femme du souverain. La même hypothèse a été formulée par Howorth, II, 165. Elle remonte en réalité à Hammer, *Goldene Horde*, 298, 300, 301, qui, partant d'une soi-disant forme « Beilun » des chroniques russes, parle toujours des « *beilun* » comme d'un nom commun, et le traduit par « königliche Frau ». Ceci a amené Howorth (II, 165) à dire qu'Ibn Battuta appelle « *Beilun* » la fille de l'empereur byzantin qu'Özbäg avait épousée. Mais Hammer a parlé sans autorité, et Howorth s'est trompé³. D'après Hammer lui-même, p. 292, le

1. Les variantes de C et de Berezin, VII, 266, qui donnent dans un cas *نوقاي* et dans l'autre *نوقاي*, ne font pas de doute; par la bonne leçon est Noqai (> Noqui).

2. Faute de pouvoir consulter le manuscrit de Rašid dans le texte de la forme « Malika » de Blochet, nous cherchons vainement ailleurs, comme qu'il faut lire *Malika* (cf. B. 1).

3. Comme toujours, cette supposition est basée sur une lecture fautive du texte.

nom des chroniques russes est en réalité « Baalin », et c'est lui qui l'identifie à ce qu'il appelle « le *beilun* des Mongols ». Ce « *beilun* », il croit le trouver dans Ibn-Battūta. Mais Ibn-Battūta a l'heureuse habitude d'épeler minutieusement les noms étrangers, et spécifie que son بيلون doit se prononcer Bayalun⁴. Ce n'est pas là une désignation de l'épouse du souverain, mais un nom mongol de femme fréquent au Moyen Âge. Ibn-Battūta lui-même mentionne une autre Bayalun-hatun, épouse du prince de Nicée (II, 323). On a au moins deux personnes appelées Bayalun dans le *Yuan che* (cf. *San che t'ong-ming lou*, 32, 36). Le nom de la quatrième épouse de Temür-Buqa, le fils aîné du Hülägü qui était le septième fils d'*Ördü (celui-ci fils aîné de Jöçi), est donné comme يابالون dans Blochet, II, 105, mais il faut sûrement lire بایالون Bayalun. Il s'agit d'une de ces formes de noms féminins à suffixe *-lun* dont j'ai cité quelques exemples dans *T'oung Pao*, 1932, 51 : Tämülün (> Tömülün), Nomolun, Hö'älün (> Ö'älün), etc. Celui-ci doit correspondre au masculin Bayan, « Riche », si fréquent au Moyen Âge comme nom d'homme. Telle est du moins l'explication qui me paraît pratiquement certaine. Théoriquement, on pourrait concevoir que Bayalun fût le féminin de *Bayar, comme Tämülün l'est de Tämür ; mais le mot *bayar*, « dignitaire », bien attesté en ture, n'est pas connu en mongol (on n'y a que *bayar*, « réjouissance », d'ailleurs employé comme nom propre, au moins chez les Oïrat).

C'est un hasard que la mère d'Özbäg se soit appelée Bayalun, et qu'il ait eu une épouse portant le même nom, la « Baalin » = Bayalun qui, d'après une chronique russe, serait morte en 1323 (cf. Hammer, 292). Mais il en faut alors au moins supposer une troisième ; l'épouse Bayalun d'Özbäg qui était la fille de

(II, 393, où on a en outre « Beraloun » au lieu de Bayalun), mais a été donnée par Tiesenhausen, 294.

4. Ces trois Bayalun sont confondues en une seule à l'index, p. 527. Les traducteurs français d'Ibn-Battūta ont indiqué 1334 comme date de son séjour à la Horde d'Or, II, xi-xii, tout en signalant les difficultés que cette date soulevait. Les orientalistes allemands adoptent souvent 1333. Markwart, dans *Ungar. Jahrbücher*, IV [1924], 287, a cru pouvoir fixer 1332 sur la foi d'une indication de quantième et de jour planétaire, mais ne s'est pas préoccupé de contradictions qui contredisent celle-là. Une étude minutieuse serait-elle pas autre dans le cas du voyage à la Horde d'Or à ces dates d'une précision fantaisiste comme on en trouve chez le voyageur maghrébin. Du reste la marge n'est pas grande, et je ne vois pas de raison de soupçonner une fraude dans le récit, comme c'est le cas pour le voyage en

l'Empereur de Constantinople et qu'Ibn-Battūta accompagna de la Horde d'Or à Constantinople quand la princesse obtint la permission d'aller faire ses couches auprès de ses parents ne peut en effet être l'épouse « Baalin » morte en 1323, puisque le voyage d'Ibn-Battūta à la Horde d'Or n'est que de 1332 au plus tôt. Spuler, 216, dit que la Bayalun byzantine, épouse d'Özbäg, est la même que Marie, fille naturelle d'Andronikos II, qui avait été antérieurement donnée en mariage à Toqtāi. Cela me paraît impossible. Le récit d'Ibn-Battūta implique que la Bayalun de 1334 soit la fille d'Andronikos III, et c'est d'ailleurs ce que Spuler dit lui-même p. 371. Enfin, à la p. 216, se référant à une page sans valeur de Soranzo, *Il Papato*, 398, Spuler dit que cette Bayalun, femme d'Özbäg, serait restée orthodoxe, et en fait état dans un paragraphe consacré au rôle que joua le christianisme à la Horde d'Or. Mais c'est aller là encore contre les termes exprès de la relation d'Ibn-Battūta. Nous ignorons comment la princesse byzantine avait obtenu d'Özbäg la permission d'aller faire ses couches auprès de ses parents, chez qui elle se proposait de rester et resta en effet. Et il est exact qu'une fois de retour en territoire byzantin, elle reprit sa foi ancienne. Mais le texte d'Ibn-Battūta montre que la princesse faisait à la Horde d'Or profession d'être musulmane, et la « chapelle » qu'elle abandonna en atteignant le territoire grec était une « mosquée » portative (cf. la trad. française, II, 449, 444, et Tiesenhausen, 304).

23° *Yāsūntāi ~ *Yāsūntō'ā. — Spuler, 50, parle de « Suntai », que l'index qualifie de « général qipéaq ». En note il renvoie, pour son « nom complet », à Tiesenhausen, I, 367 (lire 368), et dit que la forme « Suntai » se trouve dans Rašidu-'d-Din. Blochet, II, 139, et chez Veselovskii, *Khan iz tēmnikor*, 9 ; la référence à Blochet est fautive ; si « Suntai » se rencontre quelque part dans Rašidu-'d-Din, ce ne peut être qu'une mauvaise leçon d'un passage isolé que je ne retrouve pas, ou alors il s'agit d'un personnage différent. En réalité, Spuler a adopté « Suntai » sur la foi de Tiesenhausen, et aussi de Veselovskii qui a suivi aveuglément Tiesenhausen ; mais la personnalité et le vrai nom du prétendu « Suntai » sont faciles à établir. Dans sa traduction de Nuwairi, Tiesenhausen a adopté (pp. 152-153), « Suntai », mais le ms. (p. 132) avait toujours سُنْدَاي : dans Ibn Haldun, (Tiesenhausen, 368) dont les mss. sont très fautifs, on a سُنْدَاي.

fils de Čaγatai, ce que Tiesenhausen, 380 a lu « Sūntai, fils de مینوکان Mitukan, fils de hausen, 380 a lu « Sūntai, fils de مینوکان Mitukan, fils de Jagatai »; et ailleurs, 372. « سنیف, fils de منکوقان, fils de Čaγatai », pour lesquels Tiesenhausen, 387, a adopté les mêmes lectures qu'à la p. 380; enfin, dans Al-'Ainī († 1451), qui copie Nuwairī, mais sur un bon ms., on a, 480, یسننای, que Tiesenhausen, 509, a transcrit « Yasūntai ». Veselovskii, 7, 9, 11, tout comme Tiesenhausen, a donné les deux formes « Sūntai » et « Yasūntai », sans choisir entre elles. Abū-'l-Ghāzī (Desmaisons, texte, 133; trad., 162) a de son côté یسننای, fils de موتوکان, fils de Čaγatai ». On voit qu'il s'agit d'un Gengiskhanide, et non d'un « général qipčaq ». D'autre part, on connaît la descendance de Čaγatai, et le prince en question est évidemment celui que les tableaux généalogiques de d'Ohsson, à la fin du t. I, appellent « Yissoun-toua », fils de « Moatougan », et ceux de Hammer, *Hchane*, fin du t. II, « Jesentewa », fils de « Muwat-lan ». Dans une note jointe à Veselovskii, 11, Barthold a déjà renvoyé pour « Yasūntai » à la généalogie des descendants de Čaγatai dans Rašidu-'d-Din. Blochet, II, 162 et 166; là il est question du deuxième fils de Čaγatai, موتوکان, et du troisième fils de ce deuxième fils, یسننای ou یسننای. Enfin Juwainī mentionne ce dernier prince sous une forme que l'éditeur, I, 213, a cru être یسننای Yāsūn-Buqa, mais qui est certainement یسننای, soit, en apparence, Yāsūn-Toqa, (cf. Blochet, II, 241, 280, 297); j'y reviendrai tout à l'heure.

Pour le fils de Čaγatai, Berezin, XIII, texte 116, 117, et trad., 76, 77, a adopté موتوکان et transcrit « Mutugen », mais deux de ses mss. ont مینوکان, évidemment à lire مینوکان. Le *Mu'izzu-'l-Ansāb*, souvent dépendant de Rašidu-'d-Din, écrit مینوکان (cf. Blochet, II, 157); bien qu'aucun des mss. de Rašid utilisés par Berezin et Blochet ne donne cette dernière forme, c'est celle qu'emploie le *Ḥabibul-s-Siyar* de Hōndāmīr, dans la liste des fils de Čaγatai qu'il dit expressément emprunter à Rašidu-'d-Din (cf. Defrémery, dans JA, 1852, *Hist. des khans mongols*, tir. à part, 6, 54)¹, et on a vu que Tiesenhausen la prête également à Ibn-Haldūn. Le

1. Dans un autre ouvrage de Hōndāmīr, le *Ḥabibul-s-Siyar*, celui qu'a traduit Grigor'ev, le traducteur a lu « Mēntukai » (cf. la note de Desmaisons à sa traduction, 160); mais il est évident que Hōndāmīr a employé la même forme dans ses deux ouvrages, et que Mēntukai n'est qu'une

fils de Čaγatai dont il est question ici est celui qui fut tué au siège de Bāmiyān, et dont la mort valut à cette ville le nom de Ma'u-Qorγan ou Ma'u-Baliq dont il sera question plus loin; Juwainī, I, 228, l'appelle مایکان (?); il semble que ce soit la forme de Juwainī qui a passé dans le *Nuzhatu-'l-Qulūb*, éd. Le Strange, 135, bien que l'édition ait substitué dans le texte la forme d'Abū-'l-Ghāzī. Blochet, II, 153, et App. 31, a voulu retrouver le nom de ce prince dans celui d'un 𐰽𐰺 𐰽𐰾 Mai-tchou-han, *Maijuqan, prince de 𐰽𐰾 Yen (non de « Tchhoung »), que les tableaux du ch. 107 du *Yuan che* font figurer dans la descendance de Čaγatai; mais, comme l'a montré T'ou Ki, *Mong-wou-eul che-ki*, 148, 39-40, *Maijuqan était un Qonggirat, et c'est par une erreur certaine que ces tableaux l'ont mis dans la lignée de Čaγatai. En fait, le nom du deuxième fils de Čaγatai ne s'est retrouvé ni dans les textes mongols, ni dans les textes chinois, sibien que la forme n'en est pas assurée. Je pense que la forme réellement employée par Juwainī est مایکان, et est à transcrire *Māitūkān; celles d'Ibn-Haldūn en sont très voisines, répondant à *Māitūqān et *Māitūqān, avec le changement de « classe » que les mots altaïques montrent souvent chez les transpositeurs persans ou arabes moins stricts que Rašidu-'d-Din; la forme secondaire de certains mss. de Rašid représenterait également *Māitūkān, ou peut-être *Mōitūkān; la forme complète de Rašid serait à lire Mōātūkān; celle d'Abū-'l-Ghāzī serait à transcrire Mōitūkān; partout enfin, on peut lire -ō- au lieu de -ū-, et -g- au lieu de -k-. Le seul nom d'apparence un peu analogue que je connaisse est celui d'un مینوکان *Mātūkūn ou *Mūtūkūn ou *Mōtūkūn que cite Rašid (Berezin, XIII, 46, 190), mais il peut être tout différent. Il y a en kalmouk un mot *metk*, ou *mōtk*, signifiant le « devant du pied [ou du sabot] », pour lequel Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 262, indique sans astérisque une forme de mongol écrit *mātūkai* qui n'est, je crois bien, attestée nulle part: on pourrait songer aussi à *mōtūkai, dont *mātūkan pourrait être une autre forme; la difficulté est que les formes de Juwainī et de Rašid suggèrent plutôt *Mōtūkān, avec une longue véritable en première syllabe. Il n'est pas impossible enfin que *Mōtūkān soit un diminutif en -kan- de l'épithète obscure مایکان *Mōatū (> *Mōtū ?) qui est jointe au nom de son petit-fils 'Omar Mubarak šah dans Blochet, II, 160; en ce cas, pour prendre le suffixe du diminutif, il faudrait que *tū* ne fût pas le suffixe adjectival, mais fût partie du mot simple.

J'en viens maintenant au fils de *Mötükän. Il est évident que « Sūntai » doit être abandonné. Le mss. d'al-'Ainī est certainement correct en vocalisant Yäsüntāi; c'est également la forme qu'il faut rétablir dans Nuwairī et dans un des passages d'Ibn-Haldūn; quant à l'autre passage, emprunté à une autre source, son يسنتو est à corriger en يسنتو *Yäsüntū (ou *Yäsüntō, ou *Yasūn-To) et représente la même forme que celles de Rašidu'-d-Dīn et d'Abū-l-Ghazī, avec voyelle labiale finale. Il reste maintenant à interpréter ce nom.

Bloch, qui avait d'abord songé à le corriger en Yisūn-Qoa (II, 167), y a sagement renoncé dans l'appendice, 31; il lit « Yisountoua » ou « Yisountou »; tant dans II, 166-167, que dans II, 242, il explique le nom à la fois comme un adjectif en -tu ou -tai dérivé de « yisou », auj. « djisou », « teint », ou de « yisoun » « neuf », et comme étant alors « Yisoun-togha », « le nombre neuf »; il fait en même temps intervenir le « Doa » qu'on a dans le nom légendaire « Doa Sokhor », le kalmouk « Duclā » « arbre de cerise », « bois courbé » (russe *duga*)¹, et le mongol « toghon », « chaudière ». Tout cela est contradictoire. En premier lieu, on peut éliminer le soi-disant « yisou », « teint »; à l'époque mongole comme aujourd'hui, ce mot était *jisūn*; l'élément initial du nom qui nous occupe est certainement *yasūn* ~ *yesūn* (> mo. écrit *yisūn*). « neuf ». Si nous n'avions que des formes Yäsüntāi ou Yäsūtāi, nous n'hésiterions guère à voir l'adjectif d'appartenance de *yāsūn*, de même que Tabutai est l'adjectif d'appartenance de *tabun*, « cinq »; encore le maintien de -n dans Yäsüntāi serait-il un peu anormal en pareil cas. Mais les formes de Rašidu'-d-Dīn et de Juwainī montrent ou ياسونتا est à couper en deux parties, la deuxième n'ayant rien à voir avec *yāsūn*, ou que nous avons affaire à un suffixe qui n'est pas -tai, -tū. Dans l'*Histoire secrète*, il est question, §§ 225, 230, 234, d'un certain Yäsüntā'a dont le nom est écrit Yäsüntō'a au § 278; c'était un fils de Jālmā; il fut mis à mort lors des intrigues qui accompagnèrent l'avènement de Mongka en 1251, et, à cette occasion, les « annales principales » du *Yuan che* parlent de lui en l'appelant 葉孫脫 Ye-souen-t'o. Yäsüntō; (et non Yäsūdār comme l'a soutenu Blochet, II, App., 20); Rašid le connaît et l'appelle Yasun tō'a Taraqai

1. On est au contraire дуга pour admettre que le kalm. *dugā*, comme le kaz. *duga*, sont empruntés du russe à l'époque moderne, ce qui les met hors de question.

(« Yäsūn-tō'a le Chauve »; cf. Berezin, XV, texte, 204; trad., 137, où l'épithète est mal lue « Targu »); dans l'histoire des tribus (Berezin, V, 143), son nom est altéré en Yäsūn-Buqa Taraqai par contamination du nom de son frère Yäsū-Buqa Taiši (mal lu « Bisu-Buga-taiši » par Berezin). Un autre Yäsūn-tō'a, un Tatar, avait aussi un commandement dans la garde de Gengis-khan (Berezin, V, 65 [avec une fausse leçon « Bisuntoa »]; XV, 133). Il n'y a pas à douter que le fils de *Mötükän soit un homonyme de ces deux-là, et qu'on doive en réalité lire Yesūn-tō'a le nom donné par Rašid et Yesüntō celui d'Abū'l-Ghazī. La non-palatalisation du second élément dans le *Yäsūn-toqa de Juwainī n'est qu'un des nombreux exemples où cet auteur a écrit avec -q- des mots mongols en réalité palatalisés, et Rašid a copié mécaniquement Juwainī dans Blochet II, 241-242, 280, 297 (cf. aussi Blochet, *Introd.*, 175, où toutefois le Ye-sou du texte chinois n'est pas Yäsüntō'a, mais Yäsū-Mōngkū). En ce qui concerne Yäsüntāi, c'est en réalité Yäsüntā < Yäsüntā'a (on a vu que l'*Histoire secrète* a le plus souvent Yäsüntā'a et Yäsūn-tō'a une seule fois). Quant au -i final, il n'est pas étymologique, mais de même nature que peut-être celui de la forme « Toctai » de Toqtā < Toqla'a, ou en tout cas celui de la forme Bärkäi qu'on trouve souvent chez les écrivains musulmans au lieu de Bärkā. Enfin, le second élément, palatalisé, de Yäsūn-tō'a ne peut naturellement pas s'expliquer par les mots auxquels Blochet a songé et dont aucun n'est palatalisé; s'il s'agissait vraiment d'un second élément indépendant, on pourrait songer à *tō'a* > *tō*, « empan ». J'ai d'abord incliné à cette solution, mais en fin de compte je ne l'ai pas adoptée¹. La première objection qui m'avait arrêté était le maintien du -n final devant suffixe dans le nom; mais s'il n'en est pas beaucoup d'exemples avec le suffixe adjectif ordinaire -tai (-tai) ou -tu (-tū), — le *luyan* de *buyantu* pourrait s'être maintenu parce que c'était un mot d'emprunt — on en a des exemples avec d'autres suffixes, tels Bayanear avec -ear, Bayandar avec -dar, etc. Une autre difficulté vient de ce que Rašidu'-d-Dīn coupe souvent le nom en Yäsūn + tō'a; mais Juwainī ne le coupe pas, Abū'l-Ghazī non plus; l'absence de coupure ne signifie pas grand'chose, puisque nous trouvons sou-

1. Haenisch a dû hésiter lui aussi, car dans son *Wörterbuch*, 184, il coupe Yasun-Ta'a et Yasun-To'a en deux éléments, mais n'y voit qu'un nom Yāsūntā'a ou Yāsūntō'a dans sa traduction. *Die 9te hundert Gesche.* §§ 225, 230, 234, 278.

vent des noms doubles aussi caractérisés que ceux qui se terminent en *tāmīr* et dont ce second élément s'écrit d'un seul tenant avec le premier; mais inversement la coupure n'est pas non plus une preuve que le nom est bien en deux éléments; on a trouvé plus haut, sous le n° 7, une orthographe Bärkä-čär chez Rašidu'd-Dīn, et j'ai conclu néanmoins que nous avions là un nom Bärkä r, c'est à dire Bärkä + suffixe -čär (-čär). En réalité, l'obstacle principal vient de ce qu'on ne connaît pas aujourd'hui en mongol, ni qu'on n'a signalé jusqu'ici en mongol ancien, un suffixe -ta'a (-tā'a), ou -to'a (-tö'a). Mais les noms propres de l'époque mongole nous ont souvent conservé des formes de dérivation que les textes de la même époque ne connaissent pas ou ne connaissent plus; il peut s'agir soit de formes dialectales, soit de la survivance dans des noms propres traditionnels de formes autrement périmées. Ce n'est pas par un participe intervenu de la langue qui nous est attesté par les textes qu'on a pu expliquer le nom de Qubilai, et au même texte non plus n'a livré ce suffixe *-tani*, *-tani*, dont j'ai cité quelques exemples dans des noms de femmes à l'époque mongole (cf. *Toung Pao*, 1932, 49-51); les suffixes -čär, -dar, -lun, si fréquents dans l'onomas-tique ancienne, ont eux-mêmes disparu de la langue depuis longtemps. Puisqu'aussi bien, à chercher dans -tā'a, -tö'a, un second élément indépendant, on n'aboutit qu'à une étymologie presque désespérée, je me prononce, au moins provisoirement, en faveur d'un suffixe ancien -ta'a (-tā'a) ou -to'a (-tö'a), dont nous aurons seulement à rechercher des exemples autres que celui de *Yäsüntö'a > Yäsüntö¹. Peut-être en peut-on signaler en les maintenant. Il y a dans le *Yuan che* trois 鐵木兒脫 *Tie-mu-er-tuo* (cf. *San che T'oung-ming lou*, 31, 7a), dont le nom débute naturellement par *tāmīr*. Jusqu'ici on aurait songé à retrancher le nom en *Tāmürtü, adjectif attesté en mongol et signifiant « en fer »; mais alors on attendrait une transcription avec *lou* comme dernier caractère, et non *to* qu'on a dans tous les cas; je pense donc que la vraie forme est *Tāmürtö < Tāmürtö'a².

1. Ce nom-ci du moins était fréquent. En dehors des exemples que j'ai cités plus haut d'après l'*Histoire secrète* et Rašidu'd-Dīn, il y a dans le *Yuan che* trois 地係脫 *Ye-kouen-t'o* (cf. *San che T'oung-ming lou*, 22, 7b), qui sont certainement des Yāsüntö.

2. Il pourrait bien y avoir un autre exemple à joindre à ceux de Yäsüntö'a < Yäsüntö'a et de *Tāmürtö < *Tāmürtö'a. Juwaini, III, 46, et Rašidu'd-Dīn, II, 274, mentionnent un personnage dont Mirzā Muḥammad Qazwini a lu le

Le nom de Yäsüntö'a a joué de malheur. En même temps que les savants russes le lisaient mal « Sūntai » et l'éditeur de Juwaini « Yāsūn Buqa », quelque auteur occidental que je ne retrouve pas prenait pour un *t-* le *y-* initial du nom et aboutissant à « Tesanduwa », ce qui nous vaut de rencontrer maintenant un T'ie-san-lou-wa dans le tableau de la descendance de Čagatai dressé par T'ou Ki, 148, 37 a, 39 a. D'autre part, le nom de Sūbātāi, ou Sūbötāi écrit سبائی Sūbātāi par Juwaini, a été parfois mal lu سنائی Sūntai (la faute est déjà dans Abu'l-

نور سبائی et Blochet سبائی. Blochet ajoutant que c'est la forme unique tirée du nom des Qongrat ou Qongqirat; mais l'ensemble de leçons recueillies en réalité a سبائی ou سبائی dans le premier cas, à سبائی dans le second, c'est-à-dire à *Qongqartaqai ou *Qongqartaqai, et c'est bien Qongqartaqai qu'Abu'l-Faraj a lu dans son ms. de Juwaini (cf. ed. Perceke, texte, 498; trad. 326). Or l'*Histoire secrète*, qui écrit toujours Qongqirat le nom des Qongqirat, mais *qongqor* le mot qui signifie « cheval » mentionne aux §§ 277 et 278 un personnage qu'elle appelle deux fois Qongqortai et une fois Qongqortaqai (il semble bien s'agir les trois fois du même individu; en tout cas, c'est le même qui est appelé Qongqortai au § 277, et Qongqortaqai au § 278, même si le Qongqortai du § 278 est différent). Les -q- sont ici en valeur de -r- comme dans les sources persanes. Il y a un nom mongol Taqai ~ Tayai (c'est celui qu'on lit souvent à tort « Tuqai ») et théoriquement on pourrait songer à un nom double *Qongqor-Tayai; mais, avec l'alternance de Qongqortai, je pense plutôt que nous avons ici un nouvel exemple de survivance du suffixe -ta'a, -ta'ai, très voisin du suffixe -tai, comme d'ailleurs l'est la forme féminine -tani (-tani) qui alterne aussi avec -tai, -tai. Autrement dit, *Qongqortaqai ~ Qongqortaqai ne serait qu'une forme archaïque de ce nom Qongqurtai qu'on a vu plus haut (p. 29 n. 1) avoir été porté par un fils de Hulagu. On peut songer à une solution analogue pour le « Eldegai » de Plan Carpin, « Eldega » des chroniques russes, qui serait le masculin archaïque *Äldägai ~ *Äldagai tiré de *al* < *el* < *il*, « paix » et « peuple soumis » (cf. *supra*, p. 72), à laquelle correspondait peut-être une forme féminine *Ältani (cf. *Toung Pao*, 1932, 50), toutes deux aboutissant théoriquement en mongol classique à *Ältai, non attesté à ma connaissance, mais qui est supposé par le kalmonk *elt*, « mit Frieden », « belicht » (Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 120). Au cas où ma théorie se vérifierait, je ne sais si elle permettrait de rendre compte de la double forme *tu* (-tu) et *tai* (-tai) du suffixe adjectif en mongol classique. Aujourd'hui, il n'y a pas de distinction de genre en mongol, sauf dans quelques cas exceptionnels, comme les noms de couleurs pour la robe des animaux, qui se sont maintenus en -qem pour les femelles; mais le mongol médiéval disait *qoyar* pour « deux » en parlant des hommes, *firin* en parlant des femmes. J'ai signalé depuis longtemps (Poung Pao, 1932, 51) que le mongol du Moyen Âge employait surtout -tu pour les hommes, -tai pour les femmes; la distinction, fossilisée, ne subsiste plus que pour *sutu*, épithète de l'Empereur, et *sutai*, épithète de l'Impératrice, et pour *kutuktu*, « saint » et *kutuktai*, « sainte ». Si -tu est en principe féminin et issu de -tani, on peut se demander si -tu n'est pas à son tour issu de la variante -to'a de -ta'a, encore qu'en pareil cas on eût attendu plutôt -to (-to) que -tu.

92
Faraj, *Hist. Dynastiarum*, II, 306); l'erreur se trouve égale-
ment dans certains mss. de Waßsäf, et presque tous — sinon
tous — les « Suntai » de Hammer, *Goldene Horde*, 675, et
Hehane, II, 339-340, sont fautifs pour Sübätäi, Asutai, Sünitai,
etc. Une malchance nouvelle nous vaut une forme incomplète
Souen-t'o pour Ye souen-t'o dans un passage des « annales prin-
cipales » de Mongka (cf. T'ou Ki, 6, 56; 148, 48 a).

Peut être le nom Yesüntö ~ Yesüntä est-il à retrouver dans le clan « Yesentaï » d'Aristov, *Zamétki*, 354.

24° Özbäg. — Nous sommes d'accord pour admettre que le nom de ce successeur de Toqtai est à lire Özbäg; c'est un nom ture, formé de *öz*, « soi-même », et de *bäg*, « prince », « maître »; je l'interprète par « maître de [sa] personne »; on verra que cette interprétation est assez bien confirmée par les noms de ses fils¹. Toutefois, il y a assez peu de cas où les transcriptions étrangères du nom, fort nombreuses, commencent par *o-* (= *ö*). Je ne vois guère à citer pour l'instant que le « Ozbyak » des chroniques russes; le « Osbach » de Hammer, *Goldene Horde*, 298; le « Osbet » (lire « Osbec ») de Jourdain de Sévrae (cf. Cordier, *Les Merveilles de l'Asie*, 96); le « Osbeth » (lire « Osbech ») de Golubovich, II, 363; et le « Osbosecho » (lire « Osbecho »), *ibid.*, II, 144. Toutes les autres transcriptions supposent « Usbek », c'est-à-dire *Üsbek, à l'exception des chroniqueurs égyptiens qui donnent « Yuzbak » (= Yüzbäk); cette dernière transcription a passé dans la lexicographie persane (cf. Vullers, II, 1531). Dans ce « Yuzbak », Spuler, 86-87 et 244, voit un effet de la notation graphique du *ö-* par *ui-* en écriture ouïgoure. Je n'en crois rien. Il ne s'agit pas d'une question graphique, mais phonétique, dont les exemples abondent dans le monde ture, c'est-à-dire de doublets avec et sans *y*. *Kağari* enregistre déjà de tels doublets comme *ir* « yağ », « huile »; *Uğur* a été souvent entendu « Yuğur » et « Yoğur » au Moyen Âge; on a des doublets *yığaç* et *ığaç* (et aussi *yağaç* et *ağaç*), « bois », *yörüng* et *örüng*, « blanc », etc.; l'égyptien Mufazzal écrit même بولاق *yulaq* pour *ulaq*, « cheval de poste » (cf. Tiesenhausen, 192; Blochet, *Hist. des sultans mamelouks*, 113). En ce qui concerne Özbäg, la transcription

4. Mais ceci ne veut pas dire que le nom Özbäk ne fût son apparition qu'avec le khan Özbäk de la Horde d'Or. Il avait été porté un siècle plus tôt par un atabäk bien connu de l'Azerbeïdjan (1210-1225); cf. par exemple l'attribution de l'attribution de Minorsky dans *Encycl. de l'Islam*.

chinoise 月 卽 別 Yue-tsi-pie pourrait représenter Yüzbä[k] ou Yüzbä[g], mais rend tout aussi bien Üzbä[k] ou Üzbä[g]. Au contraire, c'est avec *ü-* initial qu'Üzbäg ou Üzbäk reparaitra comme nom de peuple dans les transcriptions des Ming.

Les orthographes en écriture arabe sont ambiguës pour une finale *-k* ou *-g*, mais, comme je l'ai dit, toutes les transcriptions en lettres latines supposent un *-k* final, non un *-g*. Le *اوزبك* d'Ibn Battûta est bien probablement à transcrire également Ūzbäk ou Özbäk, et il en est de même pour les quatre noms de successeurs d'Özbäg dont le nom se termine en *-bäg*. Ce durcissement pose un problème assez singulier, car c'est surtout le coman qu'on parlait alors à la Horde d'Or, et en coman *bäg* avait donné régulièrement *bäi*, *bei*, de même qu'on a *bī* aujourd'hui en dialecte de Kazan et en karaïm. Aussi, par les témoins des conventions de Cassa en 1347 et 1358, trouve-t-on « Mogalbey », « Asambeï », « Tolobeï »¹; mais en même temps la convention de 1358 est au nom de « Berdibeck » = Berdi-bäg > Berdi bāk. C'est qu'en coman le mot s'était dédoublé: *bäi*, *bei* > *bii*, y désignait un « noble » (*baronus*), et *bäg* (*beg*) signifiait le « prince » (*princeps*). Gronbech (*Kom. Wörterbuch*, 51) me paraît bien avoir raison en disant que ce *beg* ne résulte pas de l'évolution normale de *bäg* en coman, mais a été réemprunté par les Comans au persan. En tout cas, le *Codex Cumanicus*, aux transcriptions si minutieuses, nous garantit qu'on prononçait *bag* ou (*beg*) en coman, et ceci vaut aussi pour la Horde d'Or; le durcissement en *bāk* (*bek*), qui va de soi pour les Égyptiens, doit être un phénomène secondaire à la Horde elle-même, peut être dû à l'influence mongole. Özbäg² était le fils de Toγrılca ou Toγrulca, lui-même fils

1. A la p. 36, Spuler parle d'un *basqay* « Qutlug Baza » contre qui une émeute des Russes se produisit en 1262 et que les sources russes appellent « Kutlubei ». Mais je ne vois pas que « Qutlug Baza » (= Qutluq-Baza) soit fourni par aucune source, et « kutlubei » représente exactement le stade coman de Qutluq-Bag. En outre, à la p. 333, il est parlé du souverain tartare (*czar' tatarskii*) « Kutlubui » qui envoie les *basqay* en Russie en 1257; Spuler se demande si le nom ne représente pas Qubilai. C'est bien impossible. Non seulement, comme il le dit lui-même, Mengka régnait encore en 1257, mais tous les intérêts de Qubilai et ce qu'il pouvait avoir d'influence avant 1260 s'exerçaient du côté de la Chine. Quelque confusion a dû se produire dans les textes, et le soi-disant souverain tartare « kutlubui » qui envoie les *basqay* en 1257 me paraît difficilement separable du *basqay* « Kutlubei » de 1262.

2. C'est par fidélité à l'usage que j'écris le nom d'un seul tenant, et non
Oz Bag.

94

ainé de Möngkä-Temür, dont Toqtai était un frère puîné¹; il était donc le neveu de son prédécesseur. Son long règne, 1313-1341, et la grandeur que connut alors la Horde d'Or expliquent dans une certaine mesure qu'il ait donné par la suite son nom aux Özbäk, de ceux que nous appelons souvent les « Uzbek ». Mais cela était facilité par les habitudes du temps. De même qu'on a continué à parler d'un empire et d'une langue jayatai (< Čayātai) et que les noms de Dua et de Qaidu ont été parfois appliqués à leurs territoires bien après la mort de ces souverains, les textes chinois de l'époque mongole désignent assez souvent une maison princière non par son titulaire du moment, mais par une sorte de « chef d'armes » défunt déjà depuis plus ou moins longtemps. L'absence d'un vrai nom national y contribuait. C'est ainsi que Marignolli, qui vit Özbäk sur la fin de son règne, quand il veut marquer l'étendue des domaines de Sem après le déluge, dit qu'ils couvraient *totum illud imperium Usbec, Katay, Yndias, Ethiopiam, usque ad finem mundi* (Van Den Wyngaert, I, 542); on ne savait alors comment désigner ce qu'on appela ensuite la Horde d'Or autrement que par le nom de son souverain².

1. C'est bien aussi ce que dit Spuler, 85 ; mais l'ordre des frères est renversé par inadvertance dans le tableau qui suit la p. 452. Pour le nom du père d'Özbâg, on trouve parfois Toyril seulement, et on lit généralement l'autre forme Toyrilja ou Toyrulja. Je ne veux pas discuter le nom, faute d'éléments suffisants. Toutefois, le parallélisme des transcriptions chinoises pour des noms à finale identique me fait penser que cette finale est *-ča* et non *-ja*, au moins primitivement, et pourrait bien s'apparenter au suffixe *-čar*, *-čar*, que nous avons vu sous le n° 7 à propos de Bärkäčär. On a *qarača*, « noirâtre » (de *qara*) et *qizilča*, « rougeâtre » (de *qizil*), dans Zajackzowski, Manuel, 38 et 43, ce qui est conforme à l'usage de la langue turque et à celui de Crimée :

- Le nom de l'ouvrage est écrit en arabe.

1024 Le Khwarezm a été
de ceux qui, comme Radlov, expliquent le nom des
(lire Özbäg) au sens de « maître de soi-même », et
isemblance, le nom ethnique est simplement tiré de
. Le point de vue de Barthold ne m'apparaît pas
livre, on a toujours la forme « Uzbek »

entre parenthèses ont peut-être le fait de ceux qui ont traduit du turc les *Vorlesungen*, publication posthume de Barthold. Si Barthold a voulu dire que le nom des *Ozbecks* n'a pas été créé, au sens de « Maitres

... sans rapport avec le nom du khan
... avec lui. Mais si, comme il semble,
... le vrai nom du khan était Ozbak, et par suite celui du

23° Končak. — Özbüg accorda au prince russe Yuri Danilovič la main d'une sœur que les chroniques russes appellent « Končaka », une fois « Konča » (Spuler, 286), et qui fut baptisée sous le nom d'Agathe : Spuler a conservé partout « Končaka », en le mettant entre guillemets. Il me paraît clair que « Končaka » est une forme russe féminisée de Kōncāk, nom très usuel aux xiii^e-xiv^e siècles. Il y a quatre 寬徹 K'ouan-tch'ü, Kōncä[k], dans le *Yuan che* (*San che t'ong-ming lou*, 16, 10a). Le nom doit être d'origine turque, car on trouve déjà chez les Comans un chef Yurii Končakovič tué par les Mongols en 1223, et qui est certainement un « Georges, fils de Kōncāk », de même que le Daniel Kobyakovič nommé en même temps que lui est un « Daniel fils de *Kōbāk (ou Kōpāk) ; cf. JA, 1920, I, 149¹. Les deux chefs comans Kōncāk et *Kōbāk sont d'ailleurs mentionnés eux-mêmes à plusieurs reprises dans les chroniques russes (cf. Marquart, *Ueber das Volkstum der Komanen*, 154-155). En outre, Rašidu'd-Din mentionne qu'au temps de Gengis-khan un chef qipčaq appelé كوناچك Kōncāk avait l'office de porte-parasol (*sügürçi*) du souverain mongol (cf. Berezin, V, 132, et auparavant *Perroe našestvie Mongolov na Rossiyu*, ŽMRP, sept. 1853, 236 ; surtout Marquart, *Ueber das Volkstum der Komanen*, 153-155).

Köncäk n'est pas dans la liste des noms comans dont Berezin a fourni l'explication, pas toujours juste, dans *Pervoe našestrie*, 238-239. Blochet, II, 270, et App., 9, a proposé deux étymologies, l'une par le ture *könäk* ~ *künäk*, « seau » (et non « aiguière »), qui est sûrement à écarter, l'autre par un mot ture « kountchek » (donc *künčäk*) qui signifierait « femme esclave ». Cette dernière solution serait tentante si le mot existait, mais je n'en trouve pas trace ; peut-être Blochet a-t-il mal lu *künčäk* le mot ture bien connu *küng*, « femme esclave ». Il ne semble pas non plus qu'on puisse rapprocher Köncäk du nom de la tribu Känčäk ou Gänčäk de la région de Käs̄yar (sur laquelle cf. Brockelmann, *Kas̄yarī*, 245 ; Minorsky, *Hudud al-'Alam*, 280 ; Clauson, dans

peuple également Ūzbek, et que l'explication du nom du khan comme Ozlag n'était pas juste, je ne doute pas qu'il se trompe.

I. Wolff, *Gesch. der Mongolen*, 293, dit de même que le prince « Kotyan » ou « Kotyag » des Comans, *Kutan ou *Kotak, s'appelait de son nom complet Kotyak Končakovič, mais je n'en trouve pas actuellement confirmation dans les textes. La forme correcte du nom est probablement *Kutan, confirmée par les textes. La forme correcte du nom est probablement *Kutan, confirmée par les textes. La forme correcte du nom est probablement *Kutan, confirmée par les textes. La forme correcte du nom est probablement *Kutan, confirmée par les textes.

JRAS, 1937, 178; Haneda, dans *Mem. of the Toyo Bunko*, VI, 3). A mon avis, Kōnčāk représente probablement le coman *kōnčāk*, « pantalon », qui a survécu dans le dialecte apparenté des Karaïm (cf. Gronhech, *Koman. Wört.*, 151).

2^e Tini Bäg. Tini Bäg était en 1341 l'ainé des fils survivants d'Özbög, et il lui succéda; mais il fut bientôt mis à mort par son frère cadet Jani Bäg, qui le remplaça (1342); bien que je doive revenir sur le nom de Jani Bäg sous le n° 27, je ne pourrais pas rendre compte du nom de Tini-Bäg sans mentionner aussi dès maintenant l'origine du nom de son cadet.

D'après Spuler, 99, le nom de l'ainé apparaît dans les chroniques russes sous la forme « Tinbek » (? ou « Tinibeg »)¹. Sur la foi de chroniqueurs tures tardifs, Hammer, 304, appelait ce prince « Insanbeg », dont le « Tinibeg » des chroniques russes était, selon lui, une déformation. Comme l'a dit Howorth, II, 173, Hammer s'est sûrement trompé; on ne comprend d'ailleurs pas son erreur, puisque lui-même renvoyait en note à une lettre pontificale où le nom est bien écrit « Tynybech »²; or cette lettre n'a rien à voir avec les chroniques russes. Spuler, 99, 238, 239, 244, a adopté « Tini-Beg »³.

Il y a en réalité une lettre pontificale du 31 octobre 1338, confiée à Marignolli, et qui le recommandait au frère Élie de Hongrie, familier du prince « Tynybech », et deux lettres du 17 août 1340, l'une adressée à Özbäg, mais où « Tynybech » est nommé, et l'autre au prince « Tynybech » lui-même; les deux dernières sont bien connues depuis Wadding, de chez qui Mosheim les a extraites; elles ont été republiées par Eubel, et enfin par Golubovich, IV, 226-228, 260⁴. Le nom est confirmé

1. Je n'ai pas actuellement le moyen de vérifier, et je suppose que Spuler a raison; il ne faut cependant qu'à Howorth, II, 173, lequel, se référant à Karamzin, écrit « Tinibeg », et c'est aussi la forme que Hammer, *Goldene Horde*, 304, prêtait aux chroniques russes.

2. Hammer la citait d'après Mosheim, 183, où on a « Tynybech »; le nom de Hammer est une négligence ou une faute d'impression.

3. Le « Insan » de Hammer doit être l'arabe إنسان *insān*, « être humain ». Tout en citant Hammer, Desmaisons, dans une note de sa traduction d'Abd-Ź-Ghāzi, 184, écrit « Insanbey ». S'il ne s'agit pas d'une double faute d'impression pour « Insanbey », nous aurions l'arabe transcription, en ture de type ottomane, de l'arabe إنسان *Insan* ou *Insan-Bag* (qui peut être plus vraisemblable que « Insan-Beg »).

4. Mosheim, 183, et Wadding, 183, ont reproduit le nom *Asan-Bag*? de Golubovich, où ? est répété à travers les t. II, III et IV. *Asan-Bag* sont considérés comme un seul et

entre autres par une œuvre qui fut écrite pour le prince avant son avènement; il y est appelé « Tini-Bäg » (ou « Tini Bäk »; cf. Barthold, 12 *Vorlesungen*, 146).

Mais ici intervient un texte d'Ibn-Baṭṭūṭa. Le voyageur a connu le prince et son frère à la Horde d'Or en 1334, et il écrit à propos de ces deux fils d'une même mère (II, 397): « L'ainé s'appelle تين بک *Tina-Bäk*, qui s'écrit avec *tī* et *na*: *bäk* a le sens d'« émir », et *tīn* est le « corps »; c'est donc comme s'il s'appelait l'« émir du corps ». Le nom de son frère est جان بک *Jān(i)-Bäk*, qui s'écrit avec *ja* et *nī*; *Jān* signifie l'« âme »; c'est comme s'il s'appelait l'« émir de l'âme »¹. » Je reviendrai plus loin sur *Jān(i)-Bäg*; dès à présent, je puis dire que *Jān(i)-* est bien formé avec le persan *jān*, qui signifie « âme », et qui avait passé d'ailleurs en coman. Reste « *Tina-Bäk* », qu'Ibn-Baṭṭūṭa a évidemment tiré du persan *tān*, « corps », comme le dit Spuler, 244. Mais je crois bien qu'Ibn-Baṭṭūṭa s'est trompé. Ses connaissances en ture étaient faibles; c'est ainsi qu'à Sarai, la capitale d'Özbäg, Ibn-Baṭṭūṭa (II, 448) parle du palais impérial appelé « *Altūn-Ṭāš* », forme garantie par une épellation minutieuse, et il l'interprète par « Tête d'Or », alors que c'est *baş*, et non *taš*, qui signifie « tête » en ture. Une confusion du même ordre a dû se produire ici. Le persan *tān* a passé dans bien des dialectes tures, y compris le coman; seulement il ne pouvait guère donner un dérivé « *tini* »; si l'étymologie était conforme à celle indiquée par Ibn-Baṭṭūṭa, nous devrions transcrire **Tāni Bäg*. Mais son تين *Tina*, malgré sa finale bizarre, confirme la voyelle *i* ou *ī* de la première syllabe. Or, à côté de l'emprunt persan *jān*, « âme », il y a, pour désigner l'« âme », un mot indigène ture très répandu, attesté entre autres en roman, qui est *tin*²; *Tini-*

1. Pour les épellations, toujours supprimées dans la traduction française, cf. Tiesenhausen, 296. Elles offrent ici certaines anomalies; la voyelle *i* de « *Tina-Bäk* », indiquée par l'épellation et que les éditeurs ont adoptée dans le texte, est sûrement incorrecte; Tiesenhausen fait suivre cette épellation d'un point d'interrogation. D'autre part, l'épellation indique bien *ja* et *nī* pour *Jān(i)-Bäk*, mais l'édition du texte ne porte pas de voyelle *i*. Unan pour *Jān(i)-Bäk*, qui est un contemporain du règne de Tini Bäg, écrit بک جان *Tini-Bäk* (cf. Tiesenhausen, 228, 251).

2. Cf. le dictionnaire de Radlov, s. v. *tin* et *tin*; Gronhech, *Koman. Wört.*, 262 (où le pluriel en *-lar* indique bien que *tin* n'était pas paléoturc en coman). Abd-Ź-Ghāzi, trad. Desmaisons, 196, dit de même que le mot *amin* (mot à mot « vie », mais aussi « âme », « personne », le « soi » et le même) est que *jan* en arabe (dire « en persan »), *bas* en tadjik (« en persan », au propre « esprit ») et *tin* en ozbag (« en ture »).

est à *fin* exactement ce que *Jānī-* est à *Jan*, et je suis convaincu que les noms des deux frères sont strictement synonymes. Le nom de leur père Özbäg, formé avec *öz*, la « personne », le « soi », n'en est pas lui-même bien éloigné.

27° *Jānī-Bäg*. — Spuler, qui garde dans le présent ouvrage « *Tini-Beg* » (mon *Tini-Bäg*), donnait de même « *Gānī-Beg* » (mon *Jānī-Bäg*) pour le nom de son frère cadet dans *Die Mongolen in Iran*, 137, mais ajoutait entre parenthèses « *Gāmbek* » (= *Jāmbeg*), avec un renvoi à Barthold, *12 Vorlesungen*, 173. Dans le présent ouvrage, il adopte toujours « *Gāmbek* », qui est pour lui la forme « mongole » (pp. 286-287), au lieu que « *Gānī-Beg* » est la forme « turque » (p. 99).

Je me représente les choses un peu différemment. On a vu qu'Ibn-Battūta, tout en écrivant le nom seulement جان بك **Jān-Bäg*, disait qu'il fallait le prononcer *Jānī-Bäg*, et l'orthographe apparente **Jān-Bäg* se retrouve chez des chroniqueurs tures (Hammer, 305). L'interprétation par « Seigneur de l'âme » avait déjà été donnée par Hammer¹. Justi (*Iran. Namenbuch*, 109), qui ne dit rien du pseudo-Tina-Bäg expliqué par **Tān-Bäg* dans Ibn-Battūta, a déjà recueilli *Jān-Bäg* comme le vrai nom du khan *Jānī-Bäg* de la Horde d'Or, et il mentionne quatre autres personnes qui se sont appelées *Jān*, « Ame »; il y en a eu bien d'autres; le seul index de Elias et Ross, *The Tarikh-i-Rashidi*, 310, permet d'en ajouter quatre à la liste; et ils ne se confondent pas avec ceux de l'index de Howorth, IV, 294. Mais il y a aussi un nom persan dérivé de *Jān*, *Jānī*, « Ami », « Aimé », dont Justi cite deux exemples; c'est, à mon avis, lui qui, turcisé en *Jānī*, figure dans *Jānī-Bäg*. Ce nom de *Jānī-Bäg* n'a pas été créé à la Horde d'Or pour le fils d'Özbäg: dès 1265, un *Jānī-Bäg* avait été envoyé par la Horde d'Or chez les Russes (Hammer, 541). Il fut également porté par la suite, en 1366-1367 par un khan dont les monnaies portent le nom *Jānī-Bäg* (Spuler, 121). On trouve aussi *Jān-Bäg* au milieu du xiv^e siècle (Hammer, 540). *Jānī-Bäg* est le nom du prince de la Horde d'Or en 1456 (Spuler, 179); et, dans le Qazaq, il y en a eu en Crimée (cf. les index de Howorth et d'Elias et Ross). L'existence du nom *Jānī-Bäg* attestée par les textes comme par les monnaies (cf. Spuler, 121) implique l'existence d'un *Jānī* qui s'explique par l'adjectif

1. « Der Seelenfürst »; mais non pas « the prince of spirits », comme la cru Howorth, II, 479.

persan *Jānī*, tiré de *Jān*; mais ceci ne rend pas compte du nom de son frère aîné *Tini-Bäg*, tiré de *tin*, qui est ture et ne devrait pas avoir un suffixe persan en *-ī* (> *-i*); en ture, *-i* (*-i*) n'est que le suffixe possessif de la troisième personne. Je suppose que nous avons là affaire à une formation analogique. Comme je tenterai de le montrer à la fin du présent article, le persan était encore très répandu à la Horde d'Or dans la première moitié du xiv^e siècle. De même qu'on avait un adjectif persan *Jānī*, tiré de *Jān*, « âme », je pense qu'on a créé à la Horde d'Or, par analogie, un pseudo-adjectif persan *tini*, formé avec le mot *tin*, lequel signifiait « âme » en ture comme *Jān* en persan.

Mais, si ce nom de *Jānī-Bäg* est si bien attesté, pourquoi Spuler lui a-t-il substitué *Jāmbek*? La raison en est simple: c'est que ses monnaies en écriture ouigoure portent ce que Barthold, *12 Vorlesungen*, 173, écrit « *Čambek* »; Spuler pense que c'est là la vraie forme mongole dont *Jānī-Bäg* serait la forme turque. Mais ce « *Čambek* » demande à être interprété. Le *-e-* de Barthold est en valeur de *-ā-*; l'écriture ouigouro-mongole ne distingue pas entre *g* et *k*; mais, surtout à l'initiale, *č-* et *j-* ne s'y confondent pas. Si les indications données sont correctes, c'est donc **Čambäg* ou **Čambäk* que l'écriture ouigouro-mongole indiquerait. Nous devons toutefois nous rappeler que, dans l'écriture ouigoure proprement dite, il n'y a pas de *j-*, mais seulement *č-*, qui peut prendre secondairement les deux valeurs; pour noter le *j-* initial, les Mongols ont employé de leur côté le *y* du ouigour. Les choses se passent donc comme si nous avions affaire à une transcription non pas ouigouro-mongole mais ouigoure tardive, avec *č-* en valeur de *j-*, et en même temps à une prononciation populaire où, dans un nom trisyllabique « *Jānībäg* », la seconde syllabe, non accentuée, perdait sa voyelle, ce qui amenait une assimilation du *n-* au *b-* suivant; d'où l'apparent **Čambäg* ou **Čambäk* en valeur de **Jāmbäg* ou **Jāmbäk*¹. Mais nous avons déjà vu à propos de Toqtai ~ Toqto (*supra*, n° 16), que l'orthographe ouigoure des monnaies ne représentait pas la graphie originale du nom. **Jāmbäg* est une forme populaire altérée, qu'il n'y a aucun intérêt à faire prévaloir. Le nom de l'*ilkhān* Abun'y a aucun intérêt à faire prévaloir. Le nom de l'*ilkhān* Abun-Sa'id apparaît sur certaines monnaies sous la forme Busaida², et

1. C'est par une assimilation analogue que, parmi les témoins de la convention entre la Horde d'Or et Venise de 1358, nous voyons figurer un « *Asambel* » (Hammer, 521), c'est-à-dire Hasan Bag.

2. Cf. Spuler, *Die Mongolen in Iran*, 117; cette forme est néanmoins

102

« Taïdulla » ; d'autre part, une lettre pontificale de du 17 août 1310 est adressée à l'impératrice des Tartares septentrionaux « Tay-dola »¹ ; une lettre du doge Andre Dandolo à Jani Bäk fait mention de la « Thaythalu-Katon » (? lire « Thaithula-Katon »)². La coupure adoptée par Spuler suppose un second élément formé avec *oğlu*, c'est-à-dire *oğlu* + le suffixe possessif -i de la 3^e personne, mot à mot « son fils ». Le mot *oğlu*, « fils », s'est employé également au sens de « prince » et a parfois aussi, dans des noms de femmes, celui de « princesse », mais alors il ne prend pas le suffixe possessif ; *oğlu*, prononcée en osmanlic *oğlu*, ne peut être en principe qu'un nom marquant une filiation ; la princesse s'appellerait donc « Fils de Taïd », le nom « Taïd » restant d'ailleurs inexpliqué. Il semble bien que telle soit la forme donnée par le chroniqueur ture tardif 'Abd el-Ghaffâr, source du texte de Le Gles que Howorth a copié³, et c'est évidemment de 'Abd el-Ghaffâr que Spuler a dû s'inspirer⁴. Mais, comme le dit Spuler, 471, n° 177, 'Abd el-Ghaffâr ne fait que reprendre pour la Horde l'Or l'essentiel de la chronique tartare, en grande partie légendaire, écrite au xvii^e siècle par Ötâmiş Hâjji ; cette chronique est inédite ; quelques passages en ont été cependant publiés par Barthold dans ZVOIRAIO, XV, 226-232, et là nous trouvons, p. 231, le nom de la princesse écrit تاي دولای بیگم Tai-Dualî-Begim. La princesse Tai Dualî. On ne voit donc pas bien d'où le « Taïd-Oğlu-Begim » de 'Abd el-Ghaffâr est sorti. Peut-être après tout ce Ture a-t-il connu le Taïd, le d'Ibn Battûta et l'a-t-il coupé, à l'osmanlic, en « Taïd-Oğlu ».

Mais cette explication est

Mais cette analyse du nom me paraît inadmissible, non seulement parce qu'Ibn-Battûta l'aurait donc vraisemblablement écrit

1. Cf. Golubovich, *Bibl. bio-bibliografica*, III, 180; IV, 228. Cette lettre, publiée déjà par Waddington, a été reproduite d'après lui dans Mosheim, *Historia Ecclesiarum Ecclesiarum*, 191-192. Howorth, II, 172, 178, 196, dit que « Taïdula » était chrétienne, et veut en tirer des conséquences pour le règne obscur de Hür-han (Hür-han); c'est aller contre les termes mêmes de la lettre pontificale de 1340, qui exprime l'espoir que « Taïdula », favorable aux chrétiens, se convertira; rien n'indique qu'elle l'ait fait par la suite, pas même les faits narrés par Karamzin et racontés d'après lui.

2. Cf. Ph. Bruun, *Notices sur les colonies danoises*, Imp. Sc. de St-Pet., 1870, p. 178.

1. Dans la traduction de G. p. 109, 42); la copie a plusieurs noms estropiés.

4. Spuler l'a connu d'après une publication turque de 1926 et 1926 a laquelle je n'ai pas accès ; cf. p. 171, n° 177.

5. Le nom joue de malheur; Barthold parle en note de « Tatdum », probablement faite d'impression pour le locatif ~~en~~ Tatdum de l'ardula.

entement (le *t* en fin d'un élément du nom est difficilement acceptable) et que « Taid O'li » est inexplicable, mais parce qu'en gardant telles quelles les formes qui nous sont vraiment attestées à époque ancienne, nous y retrouvons un nom connu dans l'onomaistique mongole. Tant dans l'histoire des tribus (Berezin, V, 88) que dans la vie de Gengis-khan (XV, 32), Rašidu'd-Din mentionne le chef des Tumat appelé تایتول سوقار Tāitūla-Sōqār; dans le passage parallèle du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, le nom est écrit 帶都剌沙合兒 Tai tou la-so-ha-eul', 'Daidula Soqar. L'autre le même personnage est nommé Daiduqul-Soqor au § 240 de l'*Histoire secrète*². Le second élément du nom n'est pas douteux, c'est le mongol *soqar* > *soqor*, « aveugle », parfois « borgne »³. Les flottements dans la transcription de la dentale du premier élément s'expliquent par l'ambiguïté de l'écriture mongole qui n'a qu'un signe pour *t* et *d*. Enfin le Daiduqul de l'*Histoire secrète*, avec l'ambiguïté de la gutturale mongole qui note tantôt *-q-* ou *-γ-* et tantôt l'hiatus *-*, indique que le *-u-* de Taitūla ou Daidula est long et contracté de *u'u-*. Par là même, la

4. Dans les transcriptions de l'époque mongole, 合 *ho* est toujours en valeur de 哈 *ha* ou 𠵿 *ha*.

2. Le texte a en réalité Daiduqul-Sogor-i avec une indication par les trans-
cripteurs que -i est une marque de cas, et ce -i était bien dans le texte mon-
gol, car on le retrouve dans la forme altérée Daiduqul Sazuri du passage
correspondant dans l'*Altan tobci*³ d'Ulan-Bator (f. 123 b de ma copie). Le
nom est sujet du verbe, si bien que Haenisch, *Man phol un mnen tobci'an*, 149,
a dit que cette desinence casuelle était ici inexplicable. Mais il s'agit d'une
proposition subordonnée, « comme... Daiduqul-Sogor était mort (*uku'asi*) »
et la langue populaire autorisait en ce cas l'emploi de la desinence -i après le
sujet; c'est le cas par exemple sur la « pierre de Gengis Khan ». La traduc-
tion continue indépendante supprime l'épithète *sogor*, et donne le nom sous
la forme altérée « Taidutul » (non « Taidutulla » comme une mauvaise leçon
l'a fait dire à Haenisch; [L] *pa* est une faute de l'édition de Ye To hou pour
[L] *yi*; « Taidutul était déjà [yi] mort »).

3. Au § 3 de l'*Histoire secrète*, un personnage est appelé Duwa Saqor, mot à mot « Duwa l'Aveugle »; il est si peu aveugle qu'il a un seul œil au milieu du front, mais qui voit à trois étapes de route; au § 245, un personnage appelé Saqor n'est sûrement pas aveugle. Le vocabulaire mongol ajoute au *Muqaddimatu'l-Adab* (Poppe, *Mongol saqar*, 324) écrit *saqar*, et donne comme équivalents *čagatai kor*, « aveugle »; mais le sens secondaire de « dard de fer »; « borgne », est bien attesté en mongol et en kalmouk, et les deux sens ont passé dans l'emprunt turc *saqar* (en roman, *saqre* est rendu par « bague »; cf. Grœnleech, *Koman Wörterbuch*, 222). A raison des formes *saqar* de Rašidu'd-Din, du *Čing-nou ts'ün-tchen* lou et du *Muqaddimatu'l-Adab*, je ne pense pas que Ramstedt, *Kalin Wörterb.*, 329, ait raison de passer *saqar*, le ne pense pas que Ramstedt, *Kalin Wörterb.*, 329, ait raison de passer *saqar* comme forme du mongol classique; il me semble qu'on doit passer en mongol comme *saqar* > *soqor*; mais *soqor* (= *saqar*) devait naturellement être emprunté en turc sous la forme *saqar*.

forme d'Ibn-Battûta s'explique : son *Taiṭuylī* est pour **Taiṭuylī* (ou **Taiṭuylī*), avec le -y- (≈ -' -) intervocalique non réduit. De même le « Tai-Duali » d'Ötāmiš Hājjī remonterait à *Tai-Du'ali*. Il me paraît probable que le nom est formé de deux mots, dont le premier est *Tai*, fréquent dans l'onomastique (cf. *Tai-Tāmūr*, etc.). Le second élément est moins clair. Les formes russe et latine, ainsi que celle d'Ötāmiš Hājjī, sont en faveur d'un *d*-initial ; la transcription d'Ibn-Battûta et la tradition qui rattache-rait à cette princesse le nom de la ville russe de Tula¹ indiqueraient plutôt un *t*-. Je ne vois donc pas pour l'instant le moyen de décider certainement entre **Tai-Tūla* et **Tai-Dūla* ; mais je crois sûr qu'il faut abandonner « *Taid-Oylī* ».

J'ai dit que Spuler, 104 et 111, supposait que la même princesse avait pu être successivement la femme d'Özbäg et de son second fils et second successeur Jānī-Bäg ; Hammer, 311, veut au contraire les séparer ; Howorth ne paraît pas avoir remarqué la note de Hammer. La question est complexe. Le vieil usage mongol, dont nous avons de nombreux exemples, permettait aux fils d'épouser les femmes survivantes de leur père, mais il y avait une exception : ils ne pouvaient pas épouser leur propre mère. Or le cas présent semble offrir à la solution envisagée par Spuler une difficulté dont il ne dit rien et qui serait insurmontable : d'après Ibn Battûta, j'ai été reçu dans la tente de *Taiṭuylī* et dont Spuler, 104, suppose les fiancées. *Taiṭuylī* était la mère des deux fils, à savoir *Tini-Bäg* et *Jānī-Bäg* ; seule la fille était née d'une reine précédente, déjà défunte (II, 389). Il est vrai que Hammer, 309, 311, suivi par Howorth, II, 172, 195, dit que « *Taidula* » (= *Taidula*) n'était pas la mère de *Jānī-Bäg*, mais ni l'un ni l'autre ne fait allusion au texte formel d'Ibn-Battûta. Il me paraît néanmoins très peu probable qu'il y ait eu successivement deux épouses homonymes, toutes deux penchant vers le christianisme, à avoir joué un rôle l'une sous Özbäg, l'autre sous *Jānī-Bäg*. Aussi inclinés-je à accorder créance aux textes russes selon lesquels la mère de *Jānī-Bäg* n'était pas « *Taidula* », mais une autre épouse d'Özbäg que Hammer appelle « *Scheritanghu* » aux pp. 309 et 673, « *Scheritangha* » à la p. 311. Nous devons toutefois admettre en ce cas qu'Ibn-Battûta, malgré la précision apparente de ses renseignements, s'est trompé, au moins partiel-

¹ Pour Tula, cette tradition suppose bien, en tout cas, une coupure de *Tai-Dūla* pour qu'on ait pu isoler le second élément du nom. Sur cette tradition, cf. Hammer, 411.

lement. Je dis « partiellement », car il est possible, contrairement aux hypothèses de Howorth, II, 172, que *Taiṭuylī* ait bien été du moins la mère de *Tini-Bäg* ; on pourrait invoquer en ce sens l'attitude si favorable aux chrétiens de *Tini-Bäg* et de « *Taidola* » en 1340, au lieu qu'il n'est pas question de *Jānī-Bäg* en cette occasion¹. Mais cela même reste douteux, et le bruit dont Ibn Battûta lui-même se fait l'écho, selon lequel Özbäg aimait *Taiṭuylī* parce que chaque nuit il la trouvait comme vierge, n'est pas favorable à l'idée que *Taiṭuylī* aurait eu une ou des maternités.

Taiṭuylī semble avoir eu une fin tragique. Spuler, 365, dit qu'on ne connaît son exécution que d'après le récit, assez suspect, de 'Abd el-Ghaffār. S'il s'agit du mode de l'exécution, attachée à un cheval qu'on lançait sur une montagne pierreuse, c'est possible ; mais le fait même de la mise à mort est enregistré dans les chroniques russes d'après Hammer, 317. D'autre part, ce que Langlès a traduit du texte de 'Abd el-Ghaffār et que Howorth a reproduit II, 195-196, cadre mal avec le récit d'exécution dont parle Spuler ; je regrette de ne pouvoir me reporter au texte même du chroniqueur turc, et surtout à celui d'Ötāmiš Hājjī.

29° *Edigü*. — Le cas du fameux chef de la Horde d'Or que Spuler appelle « *Edigü* » est assez embarrassant. En faveur de la finale en -ü, on peut invoquer le *ادگر* **Ädigü* du *yarliq* de Temür-Qutluq de 1398, le *ادگر* *Ädügü* du *yartü* de Tohtamış de 1393², le *ادگر* des monnaies, vraisemblablement à transcrire *Edigü-Bek* (*Ädigü-Bek*) ou *Edigü-Beg* (*Ädigü-Beg*)³, la forme *ادگر* *Edigü* de Tiesenhausen, *Sbornik materialov*, 337⁴ (que Tiesenhausen a transcrit « *Ediku* »), le pseudo-« *Aidegou Bahadur* » de Quatremère, dans *Not. et Extr.*, XIV, 1, 166-7, vraisemblablement à transcrire *Edigü-Bahadur*, et un homonyme appelé « *Idegu* » (probablement *ادگر*, à transcrire *Edigü*) dans Elias et Ross, *The Tarikh-i-Rashidi*, 19. Mais, en même temps, la forme des chroniques russes est « *Yedigei* » ou « *Edigei* » ; l'archevêque Jean de Sultanich, « *Edigny* » (lire « *Ediguy* »)⁵ ; Schiltberger écrit

1. Comme on l'a vu plus haut, p. 96, n. 4, Golubovich, *Bibl. byzant.*, III, 180, 181, et IV, 226, 229, croit naturellement que *Tini-Bäg* et *Jānī-Bäg* ne font qu'un seul et même personnage ; mais c'est du *Tini-Bäg* seul (« *Tynylch* ») qu'il s'agit dans les lettres pontificales de 1338 et de 1340.

2. Cf. Radlov, dans *ZVOIRAQ*, III, 1, 6, 30, 48, 20, 22, et la correction de Samoilovitch dans *Izv. Ross. Ak. Nauk*, 1918, 1112 et dans *Med. asiat.*, 1918, 1112.

3. Cf. Veselovskii, *Khān rz temük*, n. 54.

4. Cf. H. Moranville, *Mémoires sur Timur-lan et sa Cour*, tir. à part, 25, 26-29.

« Edigi »; Clavijo, « Edeguy » et « Ediguy » (avec *gu-* en simple valeur de *g-*); Abū'l-Ghāzī, ابدگی, à transcrire Edigi (à la valeur Tl - i). Le *Rehney*, I, 183, identifie le nom de notre

Le dictionnaire de Budagov, I. 183, identifie le nom de notre personnage avec un mot de čayātai qu'il écrit *آیدگ*, soit *aidigü* dans son système de transcription, et qui signifierait « intelligent dans son système de transcription, et qui signifierait « intelligent », « compréhensif ». Un tel mot, phonétiquement inadmissible. Le ch. 107 du *Yuan che* mentionne, dans la lignée d'Avan, fils lui-même de Qubilai, un prince 也的吉不花 *Ye-ti-ki-pa-hua*, qui doit être *Adigü Buqa* ou *Adžü-Buqa*; dans les *Annales principales*, sous le 2^e mois de 1326, il est appelé *Ye-t'ö* [特]-*kou Pou-houa*, **Ätgü-Buqa*. A propos d'un personnage appelé *ادگو تیمور* (« *Edgü Timür* » de Spuler, 39; « *Edgü Temür*, 383), Blochet, II, 57, et App., 28, a dit que le premier élément du nom était le mot mongol *idëgu*, « intelligent », qui se trouve dans le *Sengilakh* sous la forme *ایدگر*. Il n'y a pas de mot mongol *idëgu* signifiant « intelligent », et le *Sängilāh* est un *čayātai* tarco-persan, non mongol. Il me paraît évident qu'il s'agit d'un mot tatar, le même que le persan *aidigü* de Budagov; celui-ci l'empruntait au dictionnaire čayātai-persan paru à Calcutta en 1820 et qui a dû copier le *Sängilāh*. Le plus simple est, à mon avis, de reconnaître dans le mot du *Sängilāh* le ouïgour *ädgü* *Adigü*, qui entre dans des noms propres; c'est ainsi qu'un certain *Adgü-Toyıl* est mentionné dans deux documents provenant de Turfan (cf. Radlov et Malov, *Uigur. Sprachdenkmäler*, n^{os} 114, 116). Mais *ädgü* (*ädgü* dans *Kāšgarī*) n'est attesté qu'en ouïgour; en čayātai, il a donné *ežgü*, en coman *eigi* et *eyi*, en kirghiz *izgi*, etc.; « *Edigü* » ne peut le représenter directement dans le dialecte ture parlé à la Horde d'Or. Mon impression est que le mot avait dû passer du ouïgour dans l'onomastique mongole, où on le prononçait *Edgü* ~ *Edigü*, (> *Edügü*); c'est pourquoi nous le trouvons porté par un petit-fils de Qubilai; et ce sont les Mongols qui l'auraient amené à la Horde d'Or et au Turkestan. Peut-être aussi est-il dû aux Mongols que le *Sängilāh* explique le mot non par « bon » (au moral), mais par « intelligent », car un peu de cette nuance se reconnaît aussi dans les emplois du mongol *saia*, « bon »; le nom de *Sain-šan* donné à Batu n'est pas à proprement parler une allusion à sa « bonté ». Je suis donc d'accord avec la transcription « *Edigü* » de Spuler. Il resterait cependant à expliquer la forme *Edigei* des chroniques russes, et

les finales en *-i* chez Schiltberger, Clavijo et Abū'l-Ghazī. Mais on a vu que le ouïgour *ādǵū* est représenté en coman par *eigi* et *egi*, en kirghiz par *iǵgi*; les exemples abondent où le ouïgour a en dernière syllabe un *u* ou *ü* en face de *ī* ou *i* de dialectes occidentaux. Je pense, sans vouloir l'affirmer, que les finales en *-i* reflètent ici l'influence d'une prononciation turque occidentale.

D'après Radlov (*ZVOIR* 10, III, 10), le souvenir du personnage survit dans des légendes des Tartares de Sibérie, des Kirghiz et en Crimée, mais il ne nous dit pas sous quelle forme le nom s'y est conservé. Je n'ai pas eu accès aux récits populaires concernant « Edigei » qui ont été publiés par Bélyaev en 1907 (*Spuler*, p. 180, n° 226). D'autre part, c'est probablement à raison du Edigü plus tardif de la Horde d'Or que Hammer, *Goldene Horde*, 138, a proposé de ramener à « Edigu » le nom du *stolnik* (= *baurči*, « échanson », etc.) « Eldeju » (lire « Eldega », et non un accusatif d'ailleurs altéré) nommé dans les chroniques russes à propos de la mort de Michel de Černigov; mais l'*l*- du nom est ici garanti par la forme « Eldegai » de Plan Carpin (*Van Den Wyngaert*, 109), et c'est peut être là le *Yäldägäi (au nom d'ailleurs un peu douteux) de Berezin, V, 167, et XV, 111; le nom ne peut rien avoir à faire avec celui d'Adigü ou Edigü, et je crois que le premier élément en est *el*, « paix » et « peuple soumis ».

30° ***Qulpa.** — Un khan qui régna quelques mois vers 1360 est appelé « Qūlpā » ou « Qūlnā » ou « Qulnah » sur ses monnaies, et dans les chroniques russes « Kulpa », rarement « Askulpa » ou « Alkulpa »; il offre cette particularité que ses deux fils portaient les noms chrétiens d'Ivan (ou Jean) et de Michel (Spuler, 110; cf. Hammer, 315-316; Howorth, II, 181). La forme des chroniques russes doit faire pencher en faveur de « Qulpa » ou « Qulpah », bien qu'on comprenne mal la répétition de l'erreur de point qui fait du *p* un *n* dans des monnaies frappées en des lieux différents. Howorth a dit que Qulpa « ne ressemblait pas par sa forme à un nom ture »; on peut cependant en proposer des explications, même sans s'arrêter au fait que *qulpa* est le nom d'un certain tissu de soie en kirghiz. L'une ne serait pas à proprement parler turque, mais mongole; ce serait de voir dans ce nom le mongol *qolba'a* > *qolba*, « paire », « mise en paire »; le verbe *qolba* - *qolbo-* a passé dans mandchou *holba-* (on y a aussi *holhon*, « paire ») et dans les dialectes tures de l'Altai *qolba-*, *qolha-*.

108

C'est à tort que Radlov tire ces formes « turques » du ture *qol* ; il s'agit d'emprunts faits au mongol, où **qol* de *qolba-* est le correspondant phonétique régulier de ture *qoş*, « paire » < **qol*). Mais il faudrait alors lire **Qolbā* au lieu de « *Qulba* » ; bien que les passages dialectaux de -*o-* à -*u-* soient fréquents dans le domaine de la Horde d'Or et dans les emprunts russes, je n'y incline pas beaucoup dans le cas présent. Il me paraît plus vraisemblable que « *Qulpa* » représente le ture *quluba* ou *quliba*, « hutte » qui s'écrit précisément قوله en caractères arabes, la seconde voyelle non accentuée n'étant pas notée et pouvant s'amour. Cette seconde voyelle n'est d'ailleurs pas étymologique, car il s'agit d'un emprunt ancien à ce qui est aujourd'hui en persan کولبا *kulba* ou *kurba*, « boutique » et « hutte » < pehlivi **kurpak*, emprunté en arabe sous les formes *kurba*, *kurbaq* et *kulbat* (cf. Vulliamy, *Qulbā*; Horn, *Grundriss der neu-pers. Etym.*, n° 861; Hübschmann, *Pers. Studien*, p. 88; le rapprochement avec grec κύλινδρος , indiqué par le dictionnaire de Radlov et par Horn, est de Hübschmann); il me paraît y avoir de grandes chances pour que « *Qulpa* » soit en réalité **Qulba* = *Quluba*. Peut-être peut-on aller plus loin. Kāzari (Brockelmann 217) mentionne un nom d'homme *Qulbaq*. Si c'était un nom vraiment ture, on n'attendrait pas qu'il dût passer de *Qulbaq* à **Qulba*. Mais, s'il s'agit d'un nom venu de l'iranien, nous n'aurons là qu'un des exemples assez nombreux de doubles formes turques, les unes en -*aq* par suite d'un emprunt au pehlivi, les autres plus tardives en -*a*, ou même avec chute de cet -*a* quand la forme s'y prêtait. Il suffit d'admettre que le passage de -*r-* à -*l-*, attesté dans la double forme persane *kulba* et *kurba* et dans l'emprunt arabe *kulbat*, a existé dialectalement dès la fin du moyen iranien. Quant à l'alternance *b* ~ *p*, elle est prouvée en iranien même avec *kulba* < **kurpak*; et elle se produit d'ailleurs aussi parfois dans le domaine ture. Enfin les exemples abondent de *l* iranien > *q* ture dans les emprunts anciens.

L'étymologie que je propose se heurte toutefois à une objection. Il faut reconnaître ce même nom de "Quipa" dans celui du district Hou lou mentionné dans le *Leao che* sous les années 1096 et 1097 (cf. *JA*, 1920, I, 446). Les Marhat étaient une peuplade mongole, et nous devrions donc admettre qu'un nom que je suppose d'origine iranienne aurait déjà été employé en mongol à la fin du XI^e siècle. Bien qu'assez compréhensible, le fait paraît assez improbable; mais surtout Hou lou par tout en pou-

vant être "Qulba, peut aussi être autre chose, par ex. "Qulba,
"Qulba; "Qulba; "Hulba; "Hulba; "Hulba;

[illegible]

32. *Mau Baliq* et le poëme *Go Baliq*. — Il ne s'agit plus de la maîtresse de nous et de nous d'homme, mais de nous de nous de nous. Pour le poëte nos opinions signifient forttement de celles exprimées par Spuler.

A l. p. 18, il nous dit que la ville de Kozel'sk (au Sud-Ouest de Kaluga), qui a résisté sept semaines aux Mongols, reçut d'eux le nom de « Go Balig », en russe Zlot Gorod. « Mauvaise ville », cf. p. 383, que les Mongols changeaient le nom des villes qui leur avaient résisté longtemps et leur avaient causé des pertes en leur donnant le nom de « Mauvaise Ville » (Go Balig). Ainsi en 1238 pour Kozel'sk en Russie (Zlot Gorod). Comme on va le voir, ce nom « Go Balig » donné à Kozel'sk avait un intérêt particulier, mais je crains fort qu'il n'ait jamais existé. Voici comment la question se pose.

Le petit-fils préféré de Gengis Khan, l'ay. l'été tué au siège de Bamiân (en Afghanistan), celui-ci fit massacrer toute la population et changer le nom de la ville en un nom que Barthold, *ibid.*, 113, a transcrit « Mob liq », mais qui est en fait dans Juwaini, I, 103, مأو باليق Māwū-Bālīq, ou مأو باليق Māwū-Bālīq, ou مأو باليق Māw-Bālīq, ce que Juwaini explique en disant « mauvais bourg » (ديو بد). C'est là un nom hybride, où *mau* ou *mau* transcrit le mongol *mau* (mau), « mauvais », et *balig* (balig) est le mot ture pour « ville », son correspondant mongol étant *balagasan*, *balagasan* > *balagasan* (plur. *balagat* > *balagat*). Dans le passage parallèle, Rašidu'd-Din (Berezin, XV, trad. 77, 171; texte, 116) semble bien donner Māw-Qorqān, sans l'expliquer (cette forme, altérée dans les autres mss., est celle de B; aucune des formes ne peut être Māw-Bālīq; elle est confirmée d'ailleurs par un autre passage, Blochet, II, 161-162). Māw-Qorqān ne peut signifier que « Mauvaise Forteresse »; le vocabulaire du *Muqaddimatu'l-Adab* (Poppe, *Mong. slovar'*, 302) écrit *qorqan* le mot mongol pour « forteresse », et *qorqān* (ou *qorqan*) le mot ture correspondant. Abū'l-Ghāzī (Desmaisons, éd., 111; trad., 122) dit que Māw-Bālīq, autrement dit, ce Ture a gardé l'hybride mongolo-ture de Juwaini, mais il l'explique en même temps par *gamān qal'a*, « Mauvaise forteresse », qui ne convient bien qu'au Māw-Qorqān de Rašidu'd-Din. En réalité, je pense que le vrai nom donné par Gengis Khan est Māw-Qorqān. Māw-Bālīq est un hybride qui s'est employé en milieu mongolo-ture, et c'est un exemple de ces formes turques d'appellation.

Māw-Bālīq a passé dans Abu'l-Faraj, *ibid.*, 113, trad. 293. C'est un exemple de l'hybride Māw-Bālīq comme

D'autre part, Barthold (*Turkestan*, 402) a estimé que la capitale des Qara Hitai, Balasagun, avait dû être occupée par les Mongols sans opposition, puisqu'ils lui avaient donné le nom de « Gebaliq », « Belle Ville ». On avait déjà « Gou Balie » dans d'Ohsson, I, 133, 142, traduisant deux passages de Juwaini, mais sans l'explication de ce nom par « Belle Ville » (Barthold, dans *ZVOIRAO*, X, 225, prête cette interprétation à d'Ohsson, chez qui je ne la retrouve pas). On trouve en fait cette glose pour la première fois dans Mirhond, qui écrit *جو باليق* *jo Baliq* et la glose par *شهر خوب* *šahr-i hūb*, « Belle Ville » (cf. Barthold, *ibid.*, 225); il n'y a pas à douter que ceci représente un hybride mongolo-ture *joa-Baliq* > *jo Baliq*, du même type que *Ma'u-Baliq*.

Barthold ajoute que Mirhond n'a pas dû l'inventer; c'est cependant à une invention de Mirhond que l'examen des faits nous amènera à conclure. Elias et Ross (*Tarikh i Rashidi*, 362-363), remarquant que leur auteur, en copiant Juwaini, écrivait deux fois *جو باليق* qu'ils transcrivent par *Baliq*, s'étaient reportés au ms. de Juwaini du British Museum et y avaient trouvé la même leçon, qui est également celle adoptée par Zaleman dans l'introduction du *Kudatku-Bilik* de Radlov, XLV. Dans les deux passages de Juwaini, un seul de tous les mss. utilisés dans l'édition de Mirzā Muḥammad Qazwīnī, II, 87, donne une fois un *و* dans le premier élément du nom, écrit là *جو باليق*; tous les autres ont *جو*, *جو*, *جو* ou *جو*. Bien que Barthold n'en ait jamais convenu expressément (cf. *ZVOIRAO*, VIII, 30; *Ist. Ak. Nauk*, 1931, 396), il semble évident qu'on ne doit lire ni *jo Baliq* avec d'Ohsson et Barthold, ni *jo Baliq* avec Elias et Ross, ni *jo Baliq* avec Zaleman, mais *joz Baliq*, identique au *جو باليق* *joz Baliq* des *Mulhaqat* (cf. Barthold, *Turkestan*, 140; *12 Vorlesungen*, 194). En effet, Kašgarī, en 1073, dit déjà que *Qoz ordu* est un autre nom de Balasagun (Brockelmann, 248); dans des textes chinois portant sur 1125-1225 environ, le même nom apparaît à quatre reprises, avec des transcriptions qui ramènent à **Qus ordo*, **qus ordo* et **quz ordo* (cf. Bretschneider, *Med. Res.*, I, 226-227); les passages *قوس* et *ordu* sont réguliers en mongols, mais peuvent remonter aux Qara Hitai eux-mêmes, qui parlaient une langue mongole. Tout ceci a été

nom « mongol » d'*Ordu-Baliq*, l'ancienne capitale ouïgure du bassin de l'Orkhon, aujourd'hui Qara-Balγasun.

avec les moyens dont je dispose, voici ce que je trouve comme noms arabes ou tures anciens de Cracovie. La mention la plus ancienne semble être le كراکوا Krākovā du récit de voyage d'Ibrāhīm ibn-Ya'qūb en 965 (cf. Westberg, *Ibrāhīm-Ibn-Ja'kūb's Reisebericht*, 12; Marquart, *Osteurop. and ostasiat. Streifzüge*, 131, 171-172). Ensuite vient le قراقل Qaraqal (ou Qaraqal, Qarāqul) d'Idrīsī (forme inattendue, d'apparence turcisée, si elle n'est pas fautive dans nos mss. pour قراقو *Qrāqau ou quelque chose d'approchant). Enfin je trouve كيراکو Kīrākau dans un document ture émanant des khans de Crimée et daté de 1520 (cf. Velyaminov-Zernov, *Materialy dlia istorii Krymskago khanstva*, 2), et قراقو Qrāqau dans un autre de même origine, mais un peu postérieur (*ibid.*, 13). Ainsi, du x^e siècle jusqu'aux temps modernes, le nom de Cracovie ne se rencontre pas réduit seulement à Kārāk. Quoi qu'il en soit, Spuler a eu lui-même un doute, et, en même temps qu'il considère Kārāk comme « manifestement Cracovie », il admet dans la note de la p. 79 qu'une lecture « Krl », qui serait celle de Baïbars et représenterait Król, « roi » en polonais, n'est pas « absolument exclue » ; c'est à quoi avait déjà songé Tiesenhausen quand, à propos du passage antérieur de Baïbars, il proposait comme version alternative « pays du Krul ? ». Dans un texte d'Ibn-Haldūn qui n'est peut-être pas indépendant des précédents (Tiesenhausen, 371, 381), il n'est pas question de Budūl ou de « Kārāk », mais il nous est dit que Qara-Kāsāk se réfugia « dans les pays du Nord » et demanda l'appui d'un des souverains de ces régions. D'après ce texte, dont le résumé est peut-être trompeur, le petit fils de Nozai ne semblerait donc pas être resté dans les régions dépendant du Bulgare Stratimir, et le souverain du « pays du Nord » auprès de qui Qara-Kāsāk chercha refuge pourrait être le roi de Pologne. A propos de l'équivalence « Krl » = Król, « roi », Spuler ajoute : « Une telle confusion du titre du souverain avec un pays (ou aussi avec un lieu) se laisse observer de façons diverses. Je n'en suis pas sûr de ce qu'il entend par là ; mais un exemple est que la leçon du texte de Baïbars n'est pas كراکوا Kīrākau, qui vaudrait de Kīral ; or Kīral ne répond pas à l'origine d'aucun mot, mais au hongrois *kiraly*, de nous dit pas, qui a le même sens. Et ce que Spuler ne mentionne pas, c'est qu'il y a des exemples nombreux du mot à l'arabe, sous la forme *karal* que surtout sous la forme *karal*, et que son application ancienne à

la Pologne est loin d'aller de soi. Tant sur ce terme *karal* que sur le nom même qu'on prétend être alors vraiment celui de la Pologne en le lisant souvent پولو Polo ou پولا Pola, il règne encore d'étranges confusions. Je n'ai pas la prétention d'appriser le sujet dans les remarques suivantes, mais je voudrais néanmoins attirer l'attention sur quelques points qui me semblent importants¹.

Le premier à avoir parlé du mot *kālār* est, je crois, d'Ohsson qui, le rencontrant dans un texte de Juwainī, ajoute cette note (II, 621) : « Kēlar est ici pour *Kēral*, *Crāl*, qui signifie roi, en langue slave. Les Mongols auront, sans doute, emprunté cette dénomination des Russes qui appelaient le roi de Hongrie *Korol* *Periski*. » Peu après, en 1836, Quatremère faisait paraître son *Histoire des Mongols de la Perse* et rencontrait dans l'Introduction une liste de pays conquis par les Mongols (pp. 70-71) : elle se terminait par « les Ās (= Ossètes), les Orus (Russes), les Čārkās, les Qīpēaq, les كالار Kālār, les Bās-čird ». Dans une note de la p. 73, Quatremère ajoute qu'il a bien songé à une correction du nom de Kālār, mais que la même forme est employée par Juwainī, Mīrhōnd, Hōndāmīr, et qu'il n'y a donc qu'à la garder. Les Hongrois lui paraissent exclus, car Rašīd les connaît sous leur vrai nom de Majar, et Quatremère ne voit donc pas à quel peuple chrétien du Nord de l'Europe le nom peut convenir. Toutefois, il s'élève contre l'étymologie proposée par d'Ohsson. Rašīd, dit-il, parlant des Bās-čird et des Kālār, dit que leur roi se nommait كالار *kalar* ; mais ceci ne se trouve pas dans Juwainī², et ce peut être une méprise de Rašīd, car le mot slave *kral* apparaît en réalité dans les textes orientaux sous la forme قراقل *qaral* (ou *qaral*). A supposer même que Rašīd ait eu pour cette addition une source indépendante de Juwainī, peut-être ses mss. sont-ils fautifs et doit-on lire كراز *krāz* = russe *knyaz'*, « prince ». Quant à Kālār, peut-être est-ce la « partie de la Pologne » dont la capitale était la ville de « Galitz » (Halicz), qui a donné son nom à

1. Il est possible, je dirais presque probable, que la question ait été traitée en Russie ou en Allemagne au cours des dernières années, dans des publications que les circonstances actuelles ne me permettent pas de consulter ; du moins ne trouve-je aucune indication à ce sujet chez Spuler.

2. Berezin, en réfutant Quatremère, reproche à tort à celui-ci d'avoir dit que « Kēlar » ne se trouvait pas dans Juwainī ; Quatremère l'y cite au contraire expressément, mais comme nom de peuple, et non pas comme titre du roi.

Sur le fond des choses, il n'y a pas de doute à garder pour l'origine de *kālār* ou *kālār*; qu'on le tire du hongrois *kiraly* ou du slave *kral'*, *krol'*, *korol'*, c'est bien là une forme métathétique de *kārāt*, le *kirāt* de Baïbars; c'est exactement dans les mêmes conditions que Juwaini, I, 145, et Rašidu-'d-Din écrivent

2. C'est moi qui te l'ai dit. Je n'ai pas dit que Quatre-mère voulait corriger
le monde. Je n'ai dit que je n'étais pas sûr de son bon sens. Je n'ai dit que
je n'étais pas sûr de son bon sens. Je n'ai dit que je n'étais pas sûr de son bon sens.

1. L'étymologie de Kālūrān ~ Kārūlān n'est pas connue; devant l'accord de Rāšid et de l'*Histoire secrète*, on peut penser que Kālūrān est la forme primitive, et que c'est Kārūlān qui est la forme métathétique. Cette forme métathétique, bien que secondaire, existait d'ailleurs, elle aussi, dès le xiii^e siècle, car on trouve « Onankerule », c'est-à-dire l'Onan (= Onon) et le Kārūlān, dans Rubrouck (Van Den Wyngaert, I, 208). La même métathèse est attestée en mongol pour *kūrāl* ~ *kūlār*, nom d'une sorte de « bronze », d'étymologie inconnue (cf. Ramstedt, *Kalm. Wort.*, 247; *Kalm. lex.*); la forme correspondante *kūlār* existe dans les dialectes tures de l'Altai au sens de « fonte fine » (cf. Budagov, II, 160,; Radlov, II, 1469). Un autre doublet du même genre est *bularγu* (d'où le « *bularguci* » de Marco Polo) ~ *buralγi* (= *buralγī*), « objet perdu » (d'où le nom d'agent « *bularguci* » de Marco Polo, « celui qui est en charge des objets perdus »); les deux formes sont surtout usuelles comme noms propres. Le dictionnaire de Radlov, qui ne connaît ni *bularγu*, ni *buralγī*, enregistre seulement le nom d'agent *balar puci* en čayālai, avec une vocalisation fautive qui derive d'une mauvaise étymologie. Le mot est peut-être un dérive du ture *bul-*, « trouver ».

2. Pour le § 270, Haenisch, tant dans son édition que dans son *Wörterbuch* et dans sa traduction, a imprimé « Keret », mais aussi bien l'édition de Ye To-houei que celle du *Sseu-pou ts'oung-k'an* donnent correctement *Kiril*. Dans le § 262, les transpositeurs du début des Ming ont lu « Karal »; c'est qu'ils ont travaillé sur un ms. où le *k*-initial était mal formé ou effacé, et ils n'ont plus su comment prononcer le nom; mais il faut certainement lire Kalar, et c'est bien Kalar qu'on a dans le passage correspondant de l'*Altin tobci* d'Ulan Bator (p. 463 b de ma copie). Tout en ne disposant que de transcriptions incomplètes La-la et K'ie-he, Bretschneider, *Mei. R. S.*, I, 395-406, avait bien reconnu le nom, mais le rétablissait en Kalar, au lieu de Kiril, sur la foi du Kalar de Rašidu'd-Din. L'explication correcte des noms des §§ 262 et 270 de l'*Histoire secrète* se trouve également dans Nakai, *Ching-su kan jitsuroku*, 527-528.

3. Cf. Bretschneider, *Med. Res.*, I, 331-332. Dans les transcriptions chinoises moins strictes que celles de l'*Histoire secrète*, *l*- peut représenter *l*- ou *r*-; mais, sous les Yuan et au début des Ming, *-n* final du chinois (et par conséquent pas un ancien *-m*, qui rend alors *-m* des nous et ankers) ne peut rendre que *-n* ou *l*, jamais *-r* (ce dernier est alors rendu par *o* ou *u*); *K* lien \times par *G* ou *K*, donc *K*aral, non *K*alar. C'est *K* le lien qui transcrit *K* lien \times par *G* ou *K*, *Histoire de Gentchiscun*, 107, a été repris par Wolff, *Gesch. der Mongolen*, 262, avec une restitution hypothétique en « *Koleman* » qu'on doit abandonner.

les *N* et *Bolar* et les *Başğird*, et de l'annexion (*istihlās*) de ce pays. Au lieu de la forme que j'ai transcrite *Bolar*, Blochet a imprimé *N* *Polar*, en renvoyant en note à une leçon *ن* de Juwaini, Berezin, dont un ms. donnait *ن* et l'autre *ن*, a traduit par « Pologne », et c'est évidemment là aussi ce que Blochet a eu en vue avec son *Bolar* ; nous touchons ici à ce que je crois être une grave erreur, comme on le verra par la suite. Retenons seulement pour l'instant que, à part les trois points du *ز* que Blochet distribue arbitrairement comme les points du *ز* et sans même dire quand il les trouve vraiment dans ses mss., lui-même conserve bien ici sa leçon *ن* que j'ai transcrit **Bolar*.

Le chapitre de Rašid commence par énumérer les princes qui furent désignés pour procéder, avec *S* *Itai* bahadur, à la conquête du *Diš* *Qipçaq* et régions avoisinantes. Ils se mirent en route au printemps de l'année du singe (1236), voyagèrent en

1. Le travail de MacKie s'enrichit d'un nom chinois ; mais celle-ci est une transcription du nom d'un pays des Mares, dans l'extrême de l'Asie ; il paraît bien qu'il y a eu des confusions, toutes deux d'ailleurs dans ce passage. La transcription de Rašid ne correspond pas à celle de Juwaini, mais elle est pour celle du *Qipçaq* que Rašid semble y employer. Blochet, II, 471, a écrit *ن* de son édition. Le ms. B de Blochet, de la Bibliothèque de l'Université de Paris, donne la transcription *ن* de Juwaini, mais il y a une erreur dans la transcription de Blochet, car il a écrit *ن* au lieu de *ن*. Les traductions de d'Ohsson (II, 621-622) et de Berezin (*Vešestvie*, 82-89) sont conformes à ce texte ; en particulier toutes deux parlent de *ن* que d'Ohsson lit « Polo » et Berezin « Pulu », les deux traducteurs voyant là les Polonais.

été et à l'automne se trouvaient réunis sur la Volga ; ce début s'apparente étroitement au début du texte où Juwaini (I, 224 ; d'Ohsson, II, 619) raconte la campagne contre les Russes. Mais ensuite le parallélisme s'interrompt ; Rašid ne parle plus pour le moment de la campagne contre les Russes, et continue, selon le texte de Blochet : « De là Batu, avec Sibân et Boroldai et avec l'armée, s'avança contre les *ن* Polo et *Başğird* et en peu de temps, sans grande difficulté, il s'empara d'eux et se livra au massacre et au pillage. La situation était celle-ci que les Polo étaient une nation nombreuse, de religion chrétienne, dont les frontières étaient contigues aux Francs... » Suit le récit de la campagne de Hongrie, avec la bataille finale : « [Les Mongols] pénétrèrent dans le *sirupârdâ* des (ou du) *ن* Kälär, et [en] coupèrent les cordes avec leurs sabres ; l'armée de ces [gens] là perdit courage et s'enfuit... Polo et *Başğird* est un grand pays, avec des lieux fortifiés, et néanmoins [les Mongols] le conquièrent. Puis [ces gens] se soulevèrent à nouveau, et encore maintenant ils ne sont pas tout à fait soumis. Leur souverain est appelé *ن* Kalar. Les traductions de d'Ohsson (II, 621-622) et de Berezin (*Vešestvie*, 82-89) sont conformes à ce texte ; en particulier toutes deux parlent de *ن* que d'Ohsson lit « Polo » et Berezin « Pulu », les deux traducteurs voyant là les Polonais.

La comparaison des textes ne laisse aucun doute que, sauf dans la partie finale après les points de suspension, Rašid copie Juwaini, et que ses « Polo et *Başğird* » prennent simplement la place des « Kälär et *Başğird* » de Juwaini¹. Si les « Polo » sont les Polonais, on sera donc fondé à supposer que Kälär, pris à tort par Juwaini comme nom de peuple alors que c'est le titre royal, désigne en réalité le roi de Pologne ; Rašid aurait corrigé son modèle en connaissance de cause. Mais c'est là une illusion. D'abord il est certain que le récit de Juwaini s'applique à la

1. Le nom des « Kalar et *Başğird* » se retrouve dans un autre passage de Rašid-d-Din (d'Ohsson, IV, 761 ; Blochet, II, 131) : lorsque Noyai fut battu et perit en 1299, ses fils, avec mille cavaliers, prirent la direction des *ن* « Kalârd et *Başğird* » ; telle est du moins la forme qu'a lue d'Ohsson et que Blochet a adoptée dans son édition d'après le ms. B. Mais le ms. B a *ن* ; il semble évident que nous avons ici la même faute dont deux exemples ont été signalés plus haut, et qu'on doit lire *ن* dont deux exemples ont été signalés plus haut, et qu'on doit lire *ن* dont deux exemples ont été signalés plus haut, et qu'on doit lire *ن*. A la date de 1299, Juwaini est naturellement hors de question, et on voit ainsi que le couple « Kalar et *Başğird* » a pu être employé par Rašid de son propre chef, ou encore d'après une source indéterminée postérieure à Juwaini.

campagne de Hongrie, et que la tente royale dont il parle, et dont Rašid parle à sa suite, est bien la tente du roi de Hongrie et non du roi de Pologne. De plus, « Polo » est, à mon avis, une mauvaise lecture. Dans ce chapitre, le mss. B, dont Blochet se sert, a toujours بولو sans point; des deux ms. utilisés par Berezin p. 83), l'un donne بولو, mais l'autre a toujours بولر, c'est-à-dire بولر Bōlar; et on a vu que Blochet a conservé dans l'intitulé du chapitre le بولر Bōlār de son ms. B, en le lisant seulement « Pōlār » et en renvoyant au بلاد d'un passage de Jūwainī, mais sans réfléchir que ce prétendu « Pōlār » (à lire Bōlār) était évidemment le même nom qu'il lisait toujours ensuite « Pōlo » dans le corps du chapitre¹.

Or la lecture Bōlār est confirmée par d'autres passages. Dans le chapitre sur l'« Histoire des princes du Dāst-i Qipčaq » (Blochet, II, 54-56), Rašid raconte les campagnes de Russie et de Hongrie d'après une source qui, cette fois, n'est pas Jūwainī. Il est d'abord question d'événements de 1212, et le texte continue en disant : « Dans l'année du bœuf (1244) il atteignit la mort². Au milieu du printemps (de 1244), les princes franchirent les monts...³ dans la direction des Bōlār et Bāšyīrd... » Ici personne n'a parlé de « Polo »; le ms. B a بولر, que d'Ohsson, II, 627, a bien lu « Boulares », seul Blochet a ajouté ses trois points favoris et imprimé « Pōlār ». Il est bien clair que les « Bolar et Bāšyīrd » de ce chapitre, où il s'agit de la campagne

1. Jūwainī, p. 83, d. Jūwainī, je ne sais à quel ms. Blochet se réfère; je ne trouve rien correspondant. Dans les index des trois volumes de Jūwainī édités par Mirzā Muḥammad Qazwīnī. Dans le chapitre précédent, on trouve chez Rašid (II, 44¹⁰) une liste de peuples que Blochet a imprimée sous la forme suivante : « ...les pays des Qipčaq, Orūs, Pōlō, Majar, Bāšyīrd, As, Sudāq »; cette fois encore, B a بولو, et là aussi il faut lire بولر Bolar.

2. D'Ohsson, II, 627, et Berezin, *Načestvie*, 107, ont dit qu'on ne savait de qui il s'agissait. Dans son édition, et bien qu'aucune lacune ne soit marquée dans son ms. B, Blochet, II, 55², a ajouté *qaan*, c'est-à-dire Ōgādaī. La solution est certaine, en ce sens que les copistes laissaient d'abord en blanc cette addition n'a pas été faite; mais alors il reste en général un blanc; dans le cas présent, il faut admettre que le copiste de l'archétype de tous nos mss. l'avait déjà supprimé. La trace en de d'Ohsson semblerait soulever une difficulté, car elle indique 1239 pour l'année du rat, et 1240 pour l'année du bœuf; or Ōgādaī est mort le 11 décembre 1241. Mais d'Ohsson s'est trompé; 1241 au 4^e février 1242 (à moins évidemment d'un ou deux jours quand les dates sont calculées suivant le calendrier ouïgour).

3. La direction est indiquée par le mot « dans la direction des Bōlār et Bāšyīrd ».

4. Le nom « Bolar » ne paraît être à retablir en « Qazaī ».

de Hongrie, sont les mêmes que les pseudo-« Polo et Bāšyīrd » du chapitre antérieur où la même campagne de Hongrie est racontée. Toujours dans le même chapitre, nous lisons plus loin : « Les princes, avançant par les cinq routes susdites, s'emparèrent de tout le pays des Bāšyīrd, Majar¹ et Sasan², et mirent en fuite leur roi, le *kālār*... Qadān poursuivit jusqu'au bord de la mer le *kālār*, souverain de ces royaumes... » Il s'agit du roi Bela qui, pour échapper aux Mongols, alla se réfugier sur une île de l'Adriatique.

Toujours chez Rašidu-'d-Dīn, mais cette fois au début de l'histoire des tribus, il est dit³ que les tribus qui dès l'antiquité s'appelaient « Tures » habitaient « dans les steppes, les montagnes et les bois des pays de Qipčaq, Rus (? lire Orus), Čarkās, Kālār⁴, Bāšyīrd, Talās, Šairam, Ibir, Sibir, Pulad¹ et du fleuve Anqara (= l'Angara) ».

Plus loin, dans la notice des Tatar (Berezin, V, 51), Rašid clôt son intéressant paragraphe sur l'extension indue prise par le nom de cette tribu en disant : « C'est pourquoi, jusqu'à maintenant encore, dans le territoire de la Chine du Nord (Hitai), dans l'Inde, le Čin et Māčīn, dans le territoire des Kirghiz, des Kālār et Bāšqīrd, dans le Dāst-i Qipčaq, dans la Contrée du Nord,

1. Le ms. B a ماحار; Blochet, qui avait sagement imprimé ماحار Majar p. 43, n'a pas résisté cette fois à la tentation de donner « Mačar ».

2. Probablement des Saxons de la Hongrie orientale, comme le suppose d'Ohsson, II, 628, suivi par Bretschneider, I, 330.

3. Berezin, *Trudy*, V, 2; VII, 2.

4. Var. de D : Kalard; c'est le même -d adventice dont il a été question *supra*, p. 122, n. 2.

5. Ceci est une correction. Dans sa traduction, parue la première et pour laquelle il ne disposait que des mss. A, B et C qui ont ici des leçons fort différentes, Berezin avait imprimé بولا Pula; dans son commentaire, pp. 217-218, il renvoyait pour ce nom à des notes antérieures où il n'est question que de « Pulu », entendu comme étant une désignation de la Pologne; toutefois il voyait bien qu'il devait s'agir ici d'une région plus orientale, et envisageait aussi une transcription « Polo ». Dans son édition du texte, parue plus tard, il a gardé Pula, mais cite en note la leçon بولار du ms. D. Dans ce nom, les trois points du p paraissent bien être marqués; Bretschneider a déjà songé à corriger en بولاد Pulad, mongol Bolad, mot-à-mot « Acier », nom d'une ville d'Asie Centrale souvent mentionnée au Moyen-Age, en particulier par Rašid dans Blochet, II, 406, et sur laquelle cf. provisoirement Bretschneider, *Med. Res.*, I, 17, 423, 462, 469; II, 44; il y aurait pas mal à y ajouter; je crois que c'est la bonne solution. On pourrait aussi lire simplement بولر Bolar, en admettant que le nom est hors de sa place dans l'énumération, mais je le crois moins probable.

parmi les tribus arabes, en Syrie, en Égypte, et au Maṣriḥ, on appelle toutes les tribus turques des Tatar. » On notera la place occupée dans cette énumération par « Kälär et Bašyird », entre les Kirghiz et le Däst-i Qipčaq.

Enfin, dans la vie de Gengis-khan, Rašidu-'d-Dīn parle¹ des conquêtes que fit par la suite Ögödaï, s'emparant de toute la Chine du Nord, et en outre des « pays de كرل Käräl², Bāšyird, Bolar³, Däst-i Qipčaq, Orus⁴, Čärkäs et Ās, jusqu'aux limites du septentrion ». Ici encore, nous avons l'association des trois noms Käräl, Bāšyird et Bolar ; preuve nouvelle que les soi-disant « Polo » sont une mauvaise leçon.

Waššāf (cité par Berezin, *Našestvie Batyya*, 89) parle de la soumission par les Mongols « des Ās et des Orus et jusqu'aux Kälär et Bāšyird », ce que Berezin, conformément à sa règle, traduit par « jusqu'à la Pologne et la Hongrie ». Mais déjà Waššāf copie là Juwainī.

Si nous passons maintenant aux textes mongols, nous avons aussi des énumérations de peuples dans l'*Histoire secrète* aux §§ 262, 270 et 274. Le § 262 est ainsi conçu : « En outre, il [= Gengis-khan]⁵ fit partir en campagne Sübä'ätäi-Ba'atur qui, dans la direction du Nord, atteignit jusqu'aux peuples (irgän) des royaumes (qarin) de onze tribus (ayimaq) qui sont les Qanglin (= les Qangli), les Kibča'ut (plur. de Qipčaq), les Bajigit (plur. de *Bajigir = Bačyird ~ Bašyird)⁶, les Orusul

1. Cf. Berezin, *Trudy*, XIII, texte 122 ; trad. 74.

2. Berezin a imprimé كلال et transcrit « Kalar », mais c'est sous l'influence de sa traduction antérieure du chapitre sur l'invasion de Batu en Hongrie et du passage du début de l'histoire des tribus. Ici, A, B et F ont كرك ou كرك Kärak ; C, D, E et G, كرل Käräl ; il est évident qu'on doit adopter Käräl. Autrement dit, Rašid a employé ici la forme non métathétique du nom tire de Karak. Cette répartition des leçons entre Kalar et Käräl est due à la situation ultérieure du pseudo-« Karak » = Cracovie des chroniqueurs égyptiens.

3. Ici encore, Berezin a imprimé بولا et transcrit « Pula », comme il l'avait fait dans V, 2. Mais tous les mss. ont un -r final, sauf E qui donne بولا Pulad, par contamination du persan pūlād, « acier ».

4. Ici tous les mss. ont bien Orus, et Berezin l'a adopté dans le texte, tout en donnant « Rus » dans la traduction.

5. Le texte est partiellement anachronique, en tant qu'il rapporte au temps de Gengis-khan, c'est-à-dire au raid qui mena à la Kalka en 1223, un ensemble de conquêtes qui ne furent achevées que sous le règne d'Ögödaï.

6. Quand Palladius ne s'agit que de la version chinoise abrégée de l'*Histoire secrète*, il avait mal copié les transcriptions de Kibča'ut et de

(plur. de Orus), les Majarat (plur. de Majar), les Asut (plur. de As), les Sasut (plur. de *Sas ou de *Sasun)¹, les Särkäsüt (plur. de Särkäs = Čärkäs), les Kāšmir², les Bolar et les *Käräl³, et qui, passant les fleuves aux eaux abondantes Idil (= Volga) et Jayaq (= Oural), arriva à la ville de Kiwa-Mänkärman⁴. Dans le § 270, qui porte sur le règne d'Ögödaï, il est rappelé qu'« antérieurement » Sübä'ätäi-Ba'atur avait mené campagne « jusqu'aux peuples des Kanglin, Kibča'ut, Bajigit, Orusut, Asut, Sāsüt, Majar, Kāšmir, Sārgäsüt, *Bolar⁵ et Käräl, et franchissant les fleuves aux eaux abondantes Adil et Jayaq, atteint les villes de Makāt⁶, Mänkärman Käyibā et autres ». Voici maintenant la partie du § 274 qui nous intéresse ici : « Les nombreux princes, Batu, Büri, Güyük, Monggā (= Mongka) et autres, envoyés en renfort (qabīga) à Sübä'ätäi-Ba'atur soumièrent les Qanglin, les Kibča'ut, les Bajigit ; [franchissant les fleuves] Äjil (= Volga) et

Bajigit en « Kibča » et « Ubajigi » (*Trudy dalkonon Missa*, IV, 247) et, cette mauvaise coupure a passé dans Bretschneider, I, 300, 304-305. Il ne vaudrait pas de le rappeler si elle n'avait été encore reprise par Bendely qui a cru pouvoir démontrer (cf. *Arch. Eur. Centro Orient.*, III, 13) que les « Ubajigi » étaient les Qqiz, dont il interprète en outre le nom par *Aq-Uz, « les Uz blancs ». Tout ceci est insoutenable. Le nom des Uzuz a toujours commencé avec une voyelle labiale, et les « Ubajigi » n'existent pas ; il s'agit des Bajigit, c'est-à-dire des Bašyird.

1. Il ne doit pas s'agir des Sasan ou Saxons dont il a été question à propos de la campagne de Hongrie (*supra*, p. 127), mais probablement de Sasun dans la région de la basse Volga. On a Sasut au § 270, par incertitude de prononciation ; les deux sont identiques en écriture mongole. Il faut cependant, jusqu'à identification définitive des Sasan et des Sasut, ne pas perdre de vue que Sasan pourrait à la rigueur être conçu comme un pluriel persan de *Sas, tout comme Sasut en serait le pluriel mongol.

2. La mention du Kāšmir, en principe le Cachemire, qu'on a également au § 270, pose un problème dont Naka, *Chingisa kan jitsuroku*, 526, n'a rien dit, mais qui a été signalé par Bretschneider, *Med. Res.*, 305. Il demanderait une longue discussion, et je ne veux pas l'aborder ici.

3. Le texte a « Baral » ; sur la correction, qui est sûre, et confirmée par le passage correspondant d'*Altan tobci*, cf. *supra*, p. 121, n. 2.

4. C'est-à-dire le vrai nom de Kiev suivi de son nom turc ; cf. *supra*, p. 114, n. 1, et Bretschneider, I, 307-308. On a Mänkärman-Kayibā au § 270. Comme, dans le présent passage, l'*Altan tobci*, 165 b, a Kiiwa, il est probable que le texte primitif avait bien *Kiawa : *Kiawa dans les deux cas.

5. Le texte a en réalité « Buqar », que Haenisch a garde sans observation dans son édition et dans sa traduction. Buqar est dans l'*Histoire secrète* le nom de Bukhara, et est ici hors de saison. Naka, 589, se basant sur les réalités géographiques et sur le parallélisme de la liste du § 262, a déjà corrigé « Buqar » en Bolar ; je n'ai pas hésité à faire comme lui.

6. Le nom reparait, transcrit Magat, aux §§ 274 et 275 ; ce doit être la l'une des villes de Makas ou Makos dont il a été question plus haut ; je ne veux pas en discuter ici, mais le contexte suggère qu'il s'agisse de Moscou.

Jayaq¹, ils détruisirent la ville de Mägät et, massacrant les Orus, ils les pillèrent jusqu'au dernier; ils ravagèrent et obligèrent à la paix (*älsä'il*) les gens des villes Asut, Säsüt, Bolar, Mankärmän-Kiva et autres²... »

Deux textes chinois doivent aussi entrer en ligne de compte. L'un est la biographie de Sübütai au ch. 121, 2 *a-b*, du *Yuan che*; la traduction qu'en a donnée Bretschneider, I, 330-332, n'est qu'approximative; je reprends donc toute la partie qui intéresse la présente recherche et qui est ainsi conçue: « [L'armée mongole] franchit les monts 哈 哱 里 Ha-tsa-li³ et attaqua 怯 憐

1. Le texte dit: « ils détruisirent la ville de Äjil Jayaq Mägät »; Haenisch, *Die Geheime Geschichte*, 143, a traduit: « Die Städte Ejil, Jayah und Meget ». Mais il est évident que le ms. utilisé par les transpositeurs des Ming avait ici une lacune de quelques mots qui a entraîné une erreur de traduction; Naka, 623, a déjà rétabli le texte comme moi.

2. Bien que Naka, 623, ait gardé le texte, il n'est pas très satisfaisant, car Asut, Säsüt et Bolar ne sont pas des noms de villes dans les autres paragraphes, encore que cela puisse se soutenir, comme on le verra bientôt, pour Bolar, et que Säsüt = Sasut soit en fait une ville, si le pluriel de *Sas ou *Sasun correspond bien à Saqsin; il n'y aurait alors que Asut, pluriel de As (Ossètes), qui soit vraiment un ethnique et par suite hors de propos dans une liste de villes. Le texte est ou mal rédigé ou altéré.

3. Gaubil, 104, avait transcrit inexactement « Atsaly », qui a passé dans Wolff, 262, où il est dit justement qu'il s'agit des Carpathes. Bretschneider a transcrit inexactement « Ha-ts'a-li »; *tsa* n'est pas aspiré. Il a supposé en outre que le nom signifiait « montagnes de Galicie »; l'hypothèse a été reproduite par Strakosch-Grassmann, *Der Einfall der Mongolen*, Innsbruck, 1893, in-8°, 69, sous la forme de « montagnes de Halicz », et T'ou Ki, 35, 8 *b*, l'a développé en disant que Ha-tsa-li était une intervention fautive de *Ha-... La transcription ne semble pas exacte, l'identification soit juste. Comme l'a dit Bretschneider, le nom doit être le même qu'on trouve chez Rašidu'd-Din et que d'Al-Hamvi, II, 627, 628, sans le transcrire, a lu successivement رافق تاق : Blochet, II, 55, donne les mêmes leçons que d'Ohsson, d'après le seul ms. B, et imprime dans le texte رافق تاق *Yäprāq-Tāq, que lui-même reconnaît douteux et qui est invraisemblable. La transcription chinoise implique que le nom commence par Qaza-; quant au 里 *li* final, il peut représenter, -li, -li[ŋ], -ri, -ri[ŋ], ou, comme il arrive assez souvent, être fautif pour 里 *lei*, en valeur de -q final; on aurait en ce dernier cas *Qazaq, et *Qazaq-Tāq = *Qazaq-Tay, « les monts *Qazaq », est très conciliable avec les formes de B. Or Abū-l-Ida, confondant les Balkans et les Carpathes, les appelle d'un même nom قازاق Qasqa-Tay, signifiant,

selon lui, « montagne difficile » القازاق الجبل; cf. Reinaud, *Geogr. d'Aboulféda*, texte, 64; trad. II, 80. L'explication ne semble pas juste; en turc *qazqa* est « montagne ».

4. On a vu un exemple, *supra*, p. 7, d'une explication de noms turcs; la différence entre *Qazaq-Tay et Qazaq-Tay, prouve bien que nous avons

K'ie-lien (Käräl), chef de la tribu des 馬札兒 Ma-tcha-eul (Majar)¹. Sübütai était en avant-garde. [Lui] et les princes Batu, Hiu-li-wou (*Hürdü; cf. *supra*, p. 31), Sibän et Qadan avancèrent séparément par cinq routes. Les gens dirent: « La puissance de l'armée de Käräl est grande; on ne doit pas avancer à la légère ». Sübütai eut recours à un stratagème merveilleux. On attira l'armée de [Käräl] jusqu'au fleuve 鄯 寧 K'ouo-ning². L'armée des princes³ était au cours supérieur de la rivière, où l'eau était peu profonde et où les chevaux pouvaient passer à gué; au milieu, il y avait en outre un pont. Sur le cours inférieur, l'eau était profonde; Sübütai désira construire des radeaux⁴ pour la traverser secrètement et par un mouvement tournant sortir dans le dos de l'ennemi. Avant qu'il n'eût traversé, les princes passèrent à gué en avance et engagèrent la bataille. L'armée de Batu lutta pour le pont⁵, mais c'est elle qui fut repoussée;

affaire au même nom. Une autre hypothèse serait de corriger en Ha-li-tsa et de voir la transcription du mongol *qalja(n)*, qui signifie « chauve », comme *qalja* en turc; mais *tsa* rend généralement *za* et non *ja*; d'autre part, les leçons de Rašid ne peuvent guère se ramener à *qaljan*; j'écarte donc cette solution.

1. Il semble bien que le texte entende le nom comme un nom d'homme; la traduction de Bretschneider, « the K'ie-lien or King of the Ma-dja-rh », n'est pas conforme à la lettre du texte.

2. Il s'agit de la rivière Sajo, mais l'origine du nom chinois est inconnue. Gaubil, 104, avait transcrit « Konning » (faute d'impression pour « Kouo-ning »?), qui est devenu « Kaming » dans Wolff, 262; Bretschneider a lu « Huo-ning », altéré en « Tiuming » dans Howorth, II, 32. Le caractère 鄯 se lit *k'ouo* et *houo*; K'ouo-ning supposerait *Koning, et Houo-ning *Qoning; dans ce texte assez incorrect, on peut aussi songer à une double faute pour 鄯 *tonen*, mais Touen-ning, *Duning, ne rappelle rien non plus.

3. Le texte a seulement 諸王 *tehou-uang kün*; Bretschneider a traduit « the corps of Prince Ba-du », mais le nom de Batu n'est pas ici dans le texte. Une certaine amphibologie est créée par le terme de *tehou-uang*, qui signifie à la fois « les princes » et « un prince du sang ». Dans le premier passage, où il s'agit de quatre princes dûment énumérés, *tehou-uang* est certainement à rendre par « les princes »; par la suite, le texte semble bien distinguer entre « les princes » en général et « Batu ». Mais quand Sübütai s'adresse à Batu en discours direct, il l'appelle de son titre officiel de *tehou-uang*.

4. 紿 筏 *kie-fa*; Bretschneider a traduit « constructed a bridge by fastening beams together », mais il s'agit seulement de radeaux; Sübütai fait construire des radeaux pour passer secrètement la rivière en un endroit où les Hongrois la tenaient pour intranchissable. Il y a bien aussi un pont, mais plus haut, quand la rivière est encore moins large et profonde.

5. Je comprend que les autres princes sont sur le cours supérieur qu'on peut passer à gué, Batu sur le cours moyen où il y a un pont, et Sübütai sur le cours inférieur en train de construire ses radeaux; cf. aussi T'ou Ki, 35, 9 *b*.

132

[Batu] perdit 30 guerriers cuirassés¹ et là périt en outre un de ses généraux, 八哈秃 Pa-ha-t'ou². Quand on eut traversé, les princes, considérant que l'ennemi était encore nombreux voulurent décider Sübütai à [ordonner] le retour, et le lui exposèrent en détail. Sübütai dit: ' Si les princes désirent s'en retourner, qu'eux s'en retournent; quant à moi, je ne m'en retournerai pas avant d'être arrêté à la ville de 馬茶 Ma-tch'a du fleuve 秃納 T'ou-na (Danube)? Et il s'élança vers la ville de Ma-tch'a; les princes y allèrent aussi; finalement on attaqua et on vainquit en s'en retournant. Quand les princes se réunirent³, ils dirent: Les daïens du fleuve Kien⁴ 2. L'aide de Sübütai⁵ 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791

Le prince ne su seulement que sur le cours supérieur l'eau était peu profonde et qu'en outre il y avait un pont ; ainsi il a traversé et engagé le combat. Il ne savait pas que sur le cours inférieur la

1. 甲士 *kia-che*; c'est une vieille expression chinoise, mais elle doit s'appliquer ici à des soldats de choix, car la mort de trente hommes ordinaires n'était pas de nature à émouvoir les Mongols.

2. Grousset, *L'Empire mongol*, 209, a restitué ce nom en Ba'atur, ce qui est tentant; il y a des cas où l'-r final de ba'atur a été omis dans les transcriptions. Mais, si on excepte les ba'atur de l'*Histoire secrète*, on ne rencontre guère à l'époque mongole que la transcription pa-tou-eul, bâtur ~ batur, c'est-à-dire la forme contracte; en principe, Pa-ha-l'ou supposerait seulement *Baqatu. Le personnage devait être assez marquant pour que Batu ait attaché tant d'importance à sa disparition. Malgré la double anomalie de la transcription, je ne suis pas loin de penser que le nom est bien *Baqatu(r), en valeur de *Bayatu(r) = Ba'atur. Or la plus importante des sources hongroises sur le sujet, le *Carmen miserabile* de R. de S. (éd. par Grosswardin,

Salontai, n'était qu'un village de la Hongrie et

et le rôle de Bahtour mérite peut-être un autre est-ce aussi Pa-ha-tou qui a été reconnu dans Bastur », distraitement par Baht. de Wollf, 124 ; mais, ce, on ne peut pas en tirer et à des informations.

fabrication des radeaux n'était pas achevée; maintenant il se borne à dire que j'ai été en retard, mais il convient de penser à la cause [de mon retard]'. Sur quoi Batu comprit lui aussi. Par la suite, à la grande réunion¹, [Batu] donna à boire [à Sübutai] du lait de jument et du vin de raisin², et parlant des affaires du temps de la campagne contre Käräl, il dit: 'Ce qu'on a obtenu alors est entièrement dû à Sübütai³'.

Le autre texte chinois est celui de la biographie d'Uryangqatai, le fils de Sübütü; le passage suivant nous y intéresse (*Yuan che*, 121, 26; cf. Bretschneider, I, 322): «... Par la suite, il accompagna le prince Batu pour réduire les tribus des 欽察 K'in tch'a (Qitai), des 兀魯思 Wou lou-sseu (Urus, Russes) et des 阿剌忽兒 A-po lie-eul. Dans l'année ping won (1216), il accompagna à nouveau Batu pour réduire la tribu 乃捏迷思 Nainie-mi-sseu des 孛烈兒 Po lie eul, qu'on soumit. Chacune des deux phrases soulève une difficulté. Il ne paraît guère douteux que, dans les deux cas, il s'agit d'un même peuple des Po lie eul (*Bölär), lesquels doivent être identiques aux Bolar de l'*Histoire secrète* et des sources musulmanes; mais alors que vient faire le 阿 a qui précède le nom dans le premier cas? A mon avis, ou

1. 大會 *ta-houei*; il s'agit du grand banquet de fin de campagne que Batu dut donner à son retour à la Horde d'Or; ces banquets, où on l'avait et où on eût échauffé sur les questions de préséance, ne se passaient pas toujours sans incidents sérieux; le fait s'était produit avec Batu et Gayuk lors que Batu avait donné le banquet final de la campagne de Russie (cf. *Historia*, *supra*, c. 10, ss 275-276).

2. 汝以爲何? : il n'est pas question de ce que Ben a pu lui offrir, comme l'a cru Bertsch; mais Ben fait honneur à S. d. en lui offrant kourmis et vin de raisin.

3. Ce texte si intéressant n'est pas toujours à prendre au pied de la lettre, car c'est une biographie familiale, de source indienne; plus heureux qu'J'ai, Sédouai a eu les honneurs d'une biographie, et même de deux: dans le *Yamatché*; c'est que ses fils et ses petits-fils ont occupé de grandes fonctions, et ont séjourné la plupart du temps à l'étranger. Mais ils ont oublié les origines, que les compilateurs du *Yamatché* ont gardées; la phrase qui suit, où j'ai arrêté ma traduction dit qu'Oké, lui-même, au Japon (1742), en revint, et même pour s'acheter l'âme (1741).

4. Ce qui précède concerne le rôle joué par l'armée; il s'agit en effet d'un *resson* (1245); on verra plus loin que *resson* est *resson*.

« Bileri », forme de pluriel (Van Den Wyngaert, I, 73, 138) ; on a Bolar (ou Bular) chez Abū-l-Fidā (Reinaud, *Géogr. d'Aboul feda*, II, 81, 281, 323-325) ; c'est aussi là, selon moi, le « Boler » de Fra Mauro, mal interprété par « Bolor » dans Hallberg, *L'Extrême-Orient*, 74 ; enfin il est question de « Bolar » chez Schiltberger :

Mais il y a eu deux « Bolγar » ou « Bolar », deux Bulgaries : l'une est celle des Bulgares de la région de Kazan, l'autre celle du Danube. T'ou Ki n'a pas douté que les Bolar (ou une fois Bular) de l'*Histoire secrète* fussent ceux du bassin de la Volga, mais a cru que, dans la biographie d'Uryangqatai, la première mention seule, celle où on a la forme fautive A-po-lie-eul, concernait ces Bulgares-là, au lieu que les Po-lie-eul mentionnés à la phrase suivante (ceux qu'il appelle Po-lie-eul-nai) seraient les Polonais. Bretschneider voit les Bulgares de la Volga dans tous les Bolar ou Bular médiévaux, à l'exception des *Bölär de la biographie d'Uryangqatai qui seraient les Polonais, des Bolar dans le nom des Bolar et Bašγird que Rašid substitue au « Kälär et Bašγird » de Juwaini en copiant son récit de la campagne de Hongrie, et naturellement des pseudo-« Polo » (en réalité Bolar) qu'il a trouvés dans Berezin et d'Ohsson et où il voit les Polonais. Mais T'ou Ki lui-même, 160, 20 a, note qu'il y eut deux campagnes contre les Bulgares de la Volga, en 1236 et en 1237 : il est donc naturel, si Uryangqatai a participé aux deux, que le nom des *Bölär apparaisse deux fois ; je suis convaincu qu'il s'agit les deux fois des Bulgares de la Volga et non des Polonais. Quant au nom mystérieux des Nai-nie-mi-sseu (*Näinämīs), ou bien il ne cache pas le nom des *Nämās ou Allemands, ou, si nous avons

1. Le nom, qui revient une demi-douzaine de fois chez Plan Carpin, y est toujours le pluriel Bileri de *Bilerus formé de *Bil-ri, ou un cas de Bileri : jamais on n'y a « Bileris », indiqué par Quatremère, 304, et qui n'est que la forme de « Biliersk » mentionné par Hammer, 9, qui semblerait se rattacher

à la Bulgarie, « Pulgrei », et des « patens », Wulgar, comme la forme du nom de la Volga, il l'a dit. Mais quand il parle de la Bulgarie, il l'appelle « Wulgar » (p. 44) et « Bolar » (p. 62) ; les variantes « stat » de Bulgar, il les a aussi. Il suggère que, dans le second cas, il faille lire « Bolar » et que Schiltberger vise la ville même de Bulgar. On suppose que le « Balat » de la biographie de Wulf par Neill est une forme de « Bolar » du nom des Bulgares de la région de Kazan, le « Balat » hongroise chez Simon de

affaire au nom altéré des Allemands, il a été introduit indûment dans le récit. Enfin, pour ce qui est de la palatalisation dans l'apparent *Bölär, le « Bileri » de Plan Carpin suggère qu'il ait pu y avoir une forme palatalisée du nom ; mais, tout compte fait, je crois plus volontiers à une erreur de caractère qui a transformé Bolar en *Bölär¹.

Des textes que Bretschneider connaissait, et sous la forme où il les connaissait, le seul où les Bulgares du Danube paraissent vraiment pouvoir être visés est celui où Rašid, racontant la campagne de Hongrie au printemps de 1241, dit que les princes franchirent les monts *Qazaq Tay dans la direction des Bolar et des Bašγird ; Bretschneider, I, 329, n'a pas manqué à dire qu'évidemment il ne s'agissait pas là des Bulgares de la Volga. Mais le cas est le même en réalité pour les pseudo-« Polo » de d'Ohsson. Bretschneider et Blochet, qui sont aussi des Bolar. Juwaini avait raconté la campagne de Hongrie comme étant dirigée contre les « Kälär et Bašγird » ; Rašid y a substitué les « Bolar et Bašγird » (mal lus « Pölō et Bašγird » par les traducteurs et l'éditeur). Bretschneider, I, 329, pense que c'est là « a clerical error » chez Rašid ; en aucune façon, et le changement est certainement intentionnel. Mais est-ce à dire que les Bulgares du Danube soient spécifiquement visés ? Je ne le pense pas davantage. Pour m'en expliquer, il me faut dire un mot sur l'emploi du nom des Bašγird.

Il n'est pas douteux que les Bašγird de la Grande Hongrie,

1. Toutefois la forme palatalisée *Bolar suggérée par les « Bileri » de Plan Carpin, le « Boler » de Fra Mauro et l'apparent *Bolar de la biographie d'Uryangqatai trouve peut-être un appui dans un autre document médiéval. Dans une liste de couvents franciscains de la Horde d'Or qui remonte à 1334 et qui a été publiée par Eubel, l'un des couvents était situé à « Veler » ; Golubovitch, II, 266, 268, 371, n'a su que faire de ce nom et, sur sa carte, a placé hypothétiquement « Veler » dans la plaine, à l'Est de l'Altai. Mais cette liste avait déjà été publiée autrefois par Wadding, qui donnait la forme « Beler », et Yule (*Cathay*, III, 84) avait déjà dit que ce devait être le « Bolar » ou Bolgar sur la Volga. Même avec la lecture « Veler », l'équivalence me paraît probable. Les équivalences *bolgar* et *bulgar* dans les textes du Moyen-Âge, (cf. d'ailleurs « Wulgar » corrigé ensuite en « Bulgar » dans *Art de Franc. Hist.*, XV, 106) ; en outre un « i » initial n'existe guère en turc médiéval. Évidemment, Bolgar est plus au Nord que les autres couvents franciscains mentionnés par les textes d'Eubel et Golubovitch, mais pas beaucoup plus qu'« Ugek » (= Ukak) où il y avait un couvent. C'est en fait, tout en pensant qu'« Ugek » est Bolgar, cad. Bolgar, en d'ait compter avec les confusions de voyelles dans les copies médiévales ; de même que le « Biler » de Fra Mauro, « Veler » (ou « Beler ») peut être fautive pour « Veler » ou « Beler » ; c'est pourquoi je ne considère pas encore « Veler » comme dérivé de *Bolar.

et les Hongrois proprement dits. Les noms mêmes de « Bolzâr » et « Bolzâr » (Cinq tribus) (2) et « Başyîr » et « Başyîr » (Mer Noire), Mod'eri, combinés avec celui des anciens Hongrois de la Mer Noire, Mod'eri (les Magyar), pour former le nom ethnique et nom de ville Majyar ~ Mojer¹, soit qu'on garde l'arrière-pensée que, le nom Başyîr apparaissant également sous la forme *Başyîr (au moins, par le pluriel mongol Başigit, d'un singulier *Başigir < *Başigir, ce Başyîr et Majyar sont foncièrement identiques au nom même des Magyar. Quoi qu'il en soit, Juwainî ne connaît pas encore le nom de Majar, et emploie Başyîr comme nom de Hongrois de Hongrie; de là son couple « Kälär et Başyîr » pour désigner les Hongrois. En copiant le texte de Juwainî, Rašid lui substitue le couple « Bôlar et Başyîr »². Mais, dans l'intitulé du chapitre, Rašid dit qu'il fait le récit des guerres que les Mongols menèrent contre « le Dâst i Qipéaq, les Bolzâr, les Orus, Makâs, le Alân, les Majar, les Bolâret les Başyîr ». Ainsi les Bulgares figurent deux fois dans le titre, sous les noms de Bolzâr et Bolar, comme les Hongrois y figurent deux fois, sous ceux de Majar et de Başyîr. J'ai déjà dit plus haut qu'il n'était pas question de « Majar » dans le corps même du chapitre, et ai émis l'idée que sa mention dans l'intitulé pouvait être une addition ancienne, existant déjà dans le prototype de tout nos manuscrits. Mais cette explication ne peut pas pour les deux formes du nom des Bulgares. Rašid connaissait bien le nom des « Bolzâr », et l'emploie précisément dans le présent chapitre (Blochet, II, 43¹, 44¹.) pour désigner la région de Bolzâr de la Volga, où Batu avait alors fixé son campement. Mais nous avons vu qu'il parlait encore plus souvent des Bolar. Devons-nous en conclure qu'il employait « Bolzâr » pour les Bulgares de la Volga, et « Bolar » ou « Bulat » pour ceux du Danube? Je ne le crois pas non plus, et je pense plutôt qu'il a simplement confondu les deux Bulgaries. Il faut remarquer d'abord que la campagne de Hongrie, menée de la région de Kälär à travers les Carpathes par la Transylvanie, ne touchait pas le territoire des Bolzâr, le long du Danube; il n'y avait donc pas

de raison de parler à ce propos de « Bolar et Başyîr ». Une autre considération me paraît mériter de retenir l'attention. On a depuis longtemps remarqué (d'Oltmann II, 62; Berzin, *Asiatick* 90), que Rašid d'Ud commence son récit des campagnes dans le Sud de la Russie et en Hongrie par celui de la campagne de Hongrie, qui est de 1241, pour ne revenir qu'ensuite aux événements du Sud de la Russie antérieurs de plusieurs années. C'est dans Juwainî que Rašid a trouvé le récit qu'il fait de la campagne de Hongrie dans ce chapitre; le reste vient d'une autre source. Mais Rašid savait bien que les conquêtes des Mongols s'étaient faites d'Est en Ouest. Les choses se passent comme s'il avait mis en tête la campagne de Hongrie, cependant plus tardive, parce que le couple des « Bolar et Başyîr » évoquant en lui le sentiment d'un Başyîr de l'Oural et de la Volga. Je dis le couple, car il me semble bien que les expressions « Kälär et Başyîr » chez Juwainî, et le cas échéant chez Rašid, et celui de « Bolar et Başyîr » chez Rašid, ont été traités comme un seul nom de pays, ou l'indivisibilité des deux composants de paraît plus ou moins. Dans une certaine mesure, il en est de ce couple comme de « Gog et Magog », de « Çin et Maïn », et de l'autre que par exemple « Tunocain » (= « Tun-o Cain » = « Tun et Cain »), est traité comme un seul nom de lieu chez Marco Polo, c'est un peu comme lorsque nous parlons de « Tour et Taxis ». C'est pourquoi Juwainî peut dire que « Kälär et Başyîr » est une nation nombreuse et chrétienne, et que Rašid, le copiant, dit la même chose de « Bôlar et Başyîr ». En fait, les deux couples désignent en la Hongrie, mais à l'origine les deux composants du groupe « Bolar et Başyîr » de Rašid étaient, à mon avis, les Bulgares et les Başyîr de la Volga. Je suis seulement amené à supposer pour expliquer que Rašid ait pu appliquer ce terme de « Bolar et Başyîr » à la Hongrie, alors qu'il emploie Bolzâr pour la région de la ville de Bolzâr dans le bas de la Volga, que ce couple était dans l'usage avant lui, bien que nous n'en ayons peut-être pas la preuve dans le document, très incomplet, dont nous disposons.

Et, après tout, si « Bolar et Başyîr » fut un couple désignant primitivement les Bulgares de la Volga et les Başyîr véritables avant d'être appliqué aux Hongrois, je ne me préoccupe pas de ce couple « Kälär et Başyîr » ou « Kälär et Başyîr » n'ont pas été à l'origine dans le même cas. Plus Carpathes, parmi les peuples vaincus par les Mongols, un peuple dont le nom latin est « Carobani » vent le nom « Carobani », « Karobani », « Karobani », « Carobani ».

¹ Le nom de la race des peuples sur les bords du Danube, chez Rašid, « the name of the people of the Danube » (Polo), il faut lire « the name of the Bolzâr ».

Calena» (Van Den Wyngaert, I, 89); il faut ajouter à ces collations du ms. de Wollenbuttel (Van Den Wyngaert, II, 11), et « Corola » du ms. de Lwów (j'en ai une photographie); Van Den Wyngaert a adopté « Catora » dans son texte et, avec un renvoi à d'Avezac, 375, indique en note, avec un point d'interrogation, que c'était là une tribu voisine de la Grande Hongrie, c'est-à-dire des Bašyïrd. Au contraire, Bretschneider, *Med. Res.*, II, 40, lisant « Corola » disait n'avoir aucun doute qu'il s'agissait des Qarluq, et cette opinion a été adoptée par Risch, *Johann von Plano Carpini*, 193, 388. En fait, la leçon « Corola » ou « Carola » est le mieux assurée, et, malgré le « Catora » adopté dans le texte, c'est à « Corola » ou « Korola » que se rapporte l'explication de d'Avezac à laquelle Van Den Wyngaert se réfère en note. Mais il est très peu vraisemblable que Plan Carpin, dont les transcriptions sont assez bonnes quand les copistes ne les ont pas défigurées, ait employé « Carola » ou « Corola » pour rendre le nom des Qarluq, c'est-à-dire qu'il l'ait rendu trisyllabique et ait omis la gutturale finale. Le nom semble être soit « Carola », soit « Corola », soit être altéré de *Caroli, *Coroli, le -i étant alors une finale latine comme dans Byleri. Or d'Avezac, 375, avait déjà attiré l'attention sur un passage de la *Lettre* d'Albert Campense à Clément VII (1523-1534) sur les choses de Moscovie, publiée au t. II de Ramusio; à deux reprises, il y est question (1289) des peuples idolâtres qui habitent les régions septentrionales au Nord de la Moscovie proprement dite et jusqu'à l'Océan septentrional, à savoir « li Iuhri, li Coreli, li Baschirdi, et li Czeremissi ». Trois des noms sont clairs: il s'agit des Yugri (ou Ugri), des Bachkires et des Tchérémisses. Mais qui sont les « Coreli », dont nous retrouvons ici le nom mis côte à côte de celui des Bachkires, comme nos textes de l'époque mongole nous parlent des « Käräl et Bašyïrd »? D'Avezac a ajouté deux renvois: l'un à Herberstein, dans Ramusio, II, 4664, l'autre à Guagnino dans Ramusio, II, Suppl., 634; mais là « Corela » et « Corella » représentent simplement la province de Carélie. En principe, « Caréli » doit désigner aussi les Caréliens, dont le nom est bien en réalité à voyelle *a* dans la première syllabe, mais dont les Russes écrivent le plus souvent le nom Korely. Seulement les Caréliens sont avant tout un peuple finnois de la Finlande méridionale, et on admet que son berceau est dans le gouvernement

(1) Il ne nous a pas été possible de donner la référence précise et la leçon dont P. Pelliot voulait faire mention.

d'Olonetz, dans la région du Lac Onega. Il est hors de question que les Mongols du temps d'Ögödü aient poussé leurs conquêtes jusque là, et par suite il semble impossible que les Caréliens, tels que l'histoire les connaît, puissent être les « Corola » de Plan Carpin comme d'Avezac y a songé et comme Van Den Wyngaert l'a supposé après lui. Il est vrai que des Caréliens se trouvent aujourd'hui dans des régions plus à l'Est et au Sud, et il y a une ville Karelina, dont j'ignore l'histoire, sur un affluent de la Vydkma, au Nord-Est de Kazan et à l'Est du territoire occupé par les Tchérémisses. On admet généralement que les déplacements orientaux des Caréliens ne remontent pas au delà du temps d'Ivan le Terrible. A tort ou à raison, le texte d'Albert Campense, antérieur d'au moins un quart de siècle à Ivan le Terrible, ne semble cependant pas restreindre les « Coreli » à la région du Sud de la Finlande et à celle du Lac Onega quand il les nomme entre les Yugri et les Bachkires. D'autre part, je ne vois pas quel autre nom que celui des Caréliens on pourrait rechercher dans le « Corola » de Plan Carpin. Il y a là un problème dont la solution m'échappe, et je me garderais bien d'aucun dogmatisme. Mais la mention des « Corola » parmi les peuples soumis par les Mongols me semble rendre possible qu'un peuple ait été désigné par les Mongols sous le nom de Käräl, et c'est de ce peuple qu'il pourrait s'agir originairement dans le couple « Käräl (~ Kälär) et Bašyïrd », appliqué ensuite aux Hongrois parce qu'on considérait que ceux-ci étaient identiques aux Bašyïrd et qu'en Hongrie il y avait un *karal*, le *kiraly* ou roi.

Je voudrais cependant attirer l'attention sur un dernier point, à savoir l'extension assez septentrionale des premières conquêtes de la Horde d'Or. Il est bien entendu que, lors du premier raid qui aboutit à la bataille de la Kalka non loin de la mer d'Azov en 1223, les Mongols arrivaient par le Caucase, puis disparurent pour plusieurs années après s'être frayé un passage, non sans peine, à travers le territoire des Bulgares de la Moyenne Volga. Mais, auparavant, Joëi, ayant vaincu les tribus mongoles du Nord-Ouest, avait atteint les Kirghiz de l'Yénisséï et, au delà des Kirghiz soumis, les « peuples des bois » à partir des Sibir (= Sibir)¹. Käsdiyim (= Kästimi)², Bayit, Tuqas, Ta-

1. Sibir est un nom de peuple comme les autres, Haensch se trompe (*Die gelbe Geschichte der Mongolen*, 417) en construisant leur nom à partir de *Kes* et *shym*.
2. Le « Kesdiyim » de Haensch n'est pas juste, ni *Kes* ni *shym* (cf. *Die gelbe Geschichte der Mongolen*, 417).

Le « Kesdiyim » de Haensch n'est pas juste, ni *Kes* ni *shym* (cf. *Die gelbe Geschichte der Mongolen*, 417).

Nuzhatu'l-Qulub (Le Strange, éd., II, 238, 256; trad., II, 230, 249) peut séduire des orientalistes anglais, mais ce n'est qu'en anglais que la Pologne s'appelle Poland, et la finale *-nd* n'existe pour le nom ni en latin, ni en slave, ni en allemand. Si le nom de la Pologne se retrouve dans cette liste du *Nuzhatu'l-Qulub*, je penserais plus volontiers qu'il se dissimule dans le nom de *Bolōniya ou *Bolōniā, بلونيد *Bolōniya qui serait à lire alors *Pōlōniā « Pōlōniā » apparaît de et rejoindrait le nom donné par Idrīsī. « Pōlōniā » apparaît de même chez des géographes turcs tardifs comme un nom savant. Mais la désignation populaire de la Pologne en turc tardif est Lā, la seule forme que les dictionnaires de Zenker et de Radlov aient enregistrée. Dans les *yarlı*, émanant des khans de Crimée, à partir du xvi^e siècle, ce nom est écrit, tantôt Lāh, tantôt *Liāh; j'ai rencontré une fois, dans un des textes du xvi^e siècle, *Lāhyā¹. Mais dans les textes les plus anciens, ceux du xvi^e siècle, on trouve plusieurs fois ايلاخ İlāh, forme non palatalisée². Tous ces noms se relient au nom médiéval russe de la Pologne et des Polonais, Lyah et Lyahi. Mais puisque İlāh est la forme la plus ancienne dans les textes turcs de Crimée, c'est cette forme non palatisée, ou une forme très voisine, que nous devrions attendre de retrouver comme nom turco-mongol de la Pologne dans les textes médiévaux. Le silence apparent des textes tient peut-être à ce que la Pologne du xiii^e siècle, morcelée et affaiblie, faisait à peine figure de nation.

Mais ce silence n'est peut-être pas complet. En racontant la campagne de Hongrie en 1241, Rašid dit (Blochet, II, 55) que l'aile droite des Mongols, avec Ördü, franchit le pays des *البلات* (rus. B, vient à leur rencontre avec une armée. Blochet a imprimé بلات, de même que d'Ohsson, II, 628, avait indiqué « Bezerenbam? ». Dans İlāūt, qu'il transcrit « Ilā-ut », Strakosch-Grassmann, *Der Einfall der Mongolen*, 13, a proposé de voir la Lithuanie, et dans « Bezerembam », dont

depuis par Risch, *Johann von Plano Carpini*, 309-310. Mais d'Ohsson, *Hist. des Mongols*, II, 4, a laissé le nom des « Hongrois » qui est employé par Yāqūt, a laissé pas. Une fautive d'impression « Hongross ». Bretschneider, I, 326, tout en renvoyant à la traduction d'Abu'l-Fida, « II, [1], 293-295 », a recueilli la faute d'impression de d'Ohsson qui lui avait une apparence plus plausible.

¹ L. Blochet, *Manuel de géographie de Velyaminov-Zernov*; Liāh se rencontre dans les *Yarlı* de L. Blochet, I, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

il copie inconsciemment la transcription de d'Ohsson sous la forme « Bezeramban », le nom de quelque prince lithuanien. Depuis lors, ce passage a souvent occupé les historiographes roumains. Ils ont cherché le İlāūt en Valachie, et considéré les uns que « Bazarabam » était un « ban de Bessarabie », d'autres qu'il fallait entendre *Zeberen ban ou plutôt *Zeyren ban, d'autres enfin, les plus récents, qu'il s'agissait du banat de Szörény du royaume de Hongrie, s'étendant à l'Ouest de la Valachie, et pour le nom duquel on a des formes Szeürin, Szeüren ban, Zeyren, Zeyrin (cf. L. Rásonyi, dans *Arch. Europae Centro-Orientalis*, I [1935], 243). Mais ces solutions ingénieuses se heurtent à une difficulté insurmontable. Rašidu'd-Din est très précis sur la division des forces mongoles et la direction prise par chacun de leurs groupes : les forces conduites par *Ördü sont celles de l'aile droite, qui, par la Pologne, ira à Liegnitz ; la Valachie doit donc être hors de cause. Si on a songé à elle, c'est à cause de la similitude phonétique entre İlāūt et le nom même de la Valachie dans les textes médiévaux. Ici à nouveau, nous nous heurtons à un problème très complexe, dont je ne puis me dispenser d'indiquer les données essentielles.

Le dictionnaire de Radlov, I, 939, ne donne, en osmanli, qu'Aflaq comme nom de la Valachie, et Qara Aflaq, mot à mot « Valachie Noire », comme nom de la Moldavie. La vocalisation est assez surprenante à l'initiale, et je crois que افلاق est à interpréter comme ايللاق İllaq; Zenker, I, 74, transcrit, correctement à mon sens, İllaq et Qara İllaq; dans les *Materialy* de Velyaminov-Zernov, on trouve de même p. 783, افلاق comme nom géographique. En tout cas, une prononciation İllaq est garantie vers 1400 par Schiltberger qui dit (pp. 97, 140) que le nom « païen » des « Walachen » est « Yllach ». Mais ici intervient un texte fort embarrassant de Rubrouck (Van Den Wyngaert, I, 219). Le Franciscain vient de parler des « Pascatur », c'est à dire des Bašğird de la Volga et de l'Oural¹, qu'il distingue soigneusement

1. Variante « Pascatir ». J'incline à considérer « Pascatur » et « Pascatir » comme de mauvaises leçons. Plan Carpin emploie « Bascart », « Bascartos » (acc. plur.) et « Bascardos » (acc. plur.). Chez Rubrouck, on ne peut songer à corriger un *Pascarti, car il ne decline jamais ce nom; d'autre part, une forme metathétique *Bašğirt de Bašğirt est invraisemblable. Peut-être faut-il lire *Pascatur ou *Pascakir, avec -s- (Paxakir) (-s-) en valeur de -x- ou -r- comme nous en avons vu un exemple dans « Sencatir », Capatir (cf. *supra*, p. 47, n. 2); ou serait-ce se- en valeur de -z- comme dans le *Codex Comanicus*, avec prononciations sonorisées *Zicidai et *Bazakir?

146

des Hongrois tout en notant la communauté de leur langue, et il ajoute *Et iuxta Pascatur sunt Tartari Illac*; de même plus loin, *quod idem est quod Blac, sed B [ms. C omet B] nesciunt Tartari sonare, a quibus venerunt illi qui sunt in terra Assan. Utrosque enim vocant Illac, et hos et illos*. Le texte est confirmé par celui de l'*Opus majus* de Roger Bacon (on sait que Bacon connut Rubrouck), où on lit : *Nam populus Tartari vocantur Blac; quod idem est quod Blac. Sed ille dicitur nunc a Tartaris Illac; quod idem est quod Blac. Sed illi nesciunt sonare B literam*. Par les « Blac » qui sont dans la « terre d'Assan », Rubrouck désigne naturellement les Valaques d'aujourd'hui, ceux du pays qu'il appelle ailleurs *Assan* (p. 267 : *De hoc quod dicitur Assan, sunt Blaki* (gén. plur. *Blacorum*) de la p. 269, que l'auteur appelle correctement des Bulgares de la Grande et de la Petite Bulgarie. Le « Illac » ou « Ilac » de Rubrouck, nom de la Valachie, est ainsi pratiquement identique à celui de Îlâh que nous avons vu être employé au xvi^e siècle comme nom turc de la Pologne. Mais nous rencontrons ici une première difficulté : Rubrouck parle des « Illac », ou Valaques de Valachie, à propos d'autres qui seraient restés dans leur pays d'origine, dans la région de l'Oural; or, dans la région de l'Oural, il n'y a jamais eu de Valaques, c'est-à-dire de Roumains. D'autre part, l'indication phonétique de Rubrouck, prise à la lettre, s'explique mal, puisque bien au contraire le turc et le mongol connaissent le *b*.

Les commentateurs se sont exercés sur ces deux points. Risch, *Johann de Plano Carpini*, 305-306 et 393, a corrigé le « Ilac » ou « Ilac » de Rubrouck en « Ilac », renvoyant au « Yllach » de Schiltberger et au Ilag de Zenker. Quatre ans plus tard, en 1931, il introduisait cet « Ilac » dans son *Wilhelm von Rubruk*, p. 132, et ajoutait une assez longue note pour montrer que les Mongols, et même les Tibétains, avaient bien le *b*, mais pas de *f*, si bien que sa correction « Ilac » atteignait une « zweifellose Gewissheit ». Ainsi les Mongols n'avaient pas de *f* et ceci prouve selon Risch, qu'il faut leur attribuer une prononciation « Ilac » du nom des « Blac » ou Valaques ; je ne comprends pas. Le point de départ, l'absence de *f* en mongol, est juste, mais il en résulte au contraire que la correction « Ilac » est incontestablement fautive ; nous garderons, au moins provisoirement, le

« Illac » ou « Ilac » des mss. de Rubrouck, appuyé par la citation ancienne de Bacon. Le *b* et le *v* (ou *w*) alternent assez souvent non seulement dans les mss. du Moyen Age en général, mais même dans ceux de Rubrouck. Que Rubrouck ait vraiment employé ici *b* et non *v*, de même qu'il écrit Blac ce que nous savons correspondre en fait à *Vlac, ce n'est pas certain, mais c'est possible. Nous devons seulement admettre que ce qu'il a eu vraiment en vue, c'est le *v*- de *Vlac, que les Mongols en effet « ne pouvaient pas prononcer » ; d'où leur prononciation « Illac » de « Blac » (= *Vlac).

On n'a pas manqué de souligner que Rubrouck s'était trompé en disant venir de la région de l'Oural les « Blac », c'est à dire les Roumains de Valachie¹. Mais Rubrouck ne parle pas par observation personnelle; il n'a visité ni les « Blac » de « la terre d'Assan », c'est-à-dire les Roumains de Valachie, ni les « Illac » de l'Oural. Ce qu'il sait de ces derniers, comme il le dit lui-même pour les Baïard, il l'a appris de Dominicains qui étaient allés dans ce pays « avant l'arrivée des Tartares ». Rockhill et Risché sont contents de renvoyer sur ce dernier point à un passage assez vague d'Albéric des Trois Fontaines, sous l'année 1237. Il paraît clair cependant, encore que je ne le voie indiqué nulle part, qu'il doit s'agir du voyage de frère Julien de Hongrie, antérieur en effet à la conquête des Baïard par les Mongols. Mais je ne vois pas jusqu'ici où et comment, quinze ans au moins plus tard, Rubrouck aurait pu connaître le frère Julien ou quelqu'un de ses compagnons. Le dominicain hongrois, lui, était passé par la Valachie en se rendant chez les Baïard, et, s'il a identifié des

Ilac — qui étaient les Valaques et d'autres qui vivaient au voisinage des Basjird, c'est que ces deux peuples étaient connus dans le monde turc et mongol sous des noms qui étaient ou identiques, ou tout au moins très voisins.

Ces « Illacs » voisins des Basjird, je crois que nous les retrouvons ailleurs. Vers la fin de son récit, Marco Polo, après avoir parlé de la Perse, fait à son ordinaire une digression pour s'occuper des pays plus au Nord qui se trouvent plus ou moins à l'aplomb de son itinéraire. C'est ainsi qu'il parle d'abord du pays de « Goncei », c'est à dire de Qongai, fils de Sintaïtu, qui a régné sur l'ancien apanage d'Ordu, sous le suzeraineté et à l'inst de la

1. Yule-Guttman, *Monist*, II, 489. Van Den Wyngaert, I, 249 ff. 2. *Journal von Plinio Carpini*, 509. *Wissenschaften*, 27.

Marco Polo, l'identification des « Lac » aux Lezghiens, pour être tante qu'elle puisse paraître, ne me paraît pas être de son ordre, et sera acceptable qu'en la complétant.

Les noms des esclaves *lachi* ou *lacha* dans les notes de Marco Polo, « lalavichi » et « Bomilla » pour les hommes, Marie et « Kerkia » pour des femmes, ne nous sont pas d'un grand secours. Celui de Marie indique une chrétienne, et si c'est bien son nom primitif, il vient à l'appui du dire de Marco Polo, d'après lequel des « Lac » étaient des chrétiens. Les autres noms, en tenant compte des déformations orthographiques la tradition italienne, ne sont pas roumains, mais restent sans d'interprétation.

« lalavachi » rappelle le turc *lâlavâçî*, « petit prophète », connu comme nom d'homme, et « Kerkia » une apparence turque, comme *kerki* en turc, ou *kirkî* dialectalement *kifîk*, « petit ». Si ces explications sont correctes, les « Lac » seraient tout au moins les vrais Lezghiens, mais il peut s'agir d'analogies trompeuses. Plus sûr est le fait que les « Lac » étaient en partie musulmans et en partie chrétiens, car les Lezghiens du Moyen Âge, au dire de Râhmanî, qui a passé par leur pays, étaient musulmans, et ce témoignage est confirmé par ce qu'on connaît par les sources orientales. En outre, le nom des Lezghiens est *Lak* en persan, *Lak* en turc, *Lak* en arabe, *Lak* en grec, c'est-à-dire cette forme persane normale qui a été trouvée chez Marco Polo, comme on la trouvera très vite.

Enfin, dans le *Lezghian* de M. de Bédouin, on trouve le nom *Lak* qui est représenté par *Lak* dans le *Lezghian* de Râhmanî et qui a abouti à notre nom des « Lezghiens » et en conséquence « Lac » chez Polo. L'orthographe *Lak* dans les notes de Polo.

Mais si l'on se réfère à l'orthographe de Polo, on ne peut pas dire directement les noms des Lezghiens, qui ont été trouvés dans le *Lezghian* de M. de Bédouin.

Il est intéressant de noter que dans les notes de Marco Polo, les noms des Lezghiens, qui ont été trouvés dans le *Lezghian* de M. de Bédouin, sont les mêmes que ceux qui ont été trouvés dans le *Lezghian* de Râhmanî.

Ensuite la Ferme

quelques mots

consacre à la Russ

ar Z. Ceci l'amène

Constantinople. Mais

Nord et Nord-Ouest,

iens et des musul

parlé, il veut rev

sée que beau

ère passer de nouve

orde d'Or, dont il

mence cette série

roi Sain, c'est-à-d

s partie de la Russ

ngiar, Cie, Gutia et

stimé que « Lac »

ette identification

di Messer M

article d'une revu

sur le comm

montré que, tant à

prendre en fectio

que par

puels celui de « Lac »

avait être la Vala

solution nouvelle : p

ghiens du Caucase

lent eux-mêmes. Les

les Géorgiens donnent le nom

s actes des notaires de Caffa, et

anu a relevé plusieurs mentions de ver

« lachi » ou *lacha* : leurs noms n'ont rien

avoir en eux des Lezghiens comme dans les

Polo. Dans le *Toung Pao* de 1930, 211,

essentiment aux vues de Brătianu et D. R. S.

l'index des *Travels of Marco Polo*, publié en 1931,

« The Broadway Traveller », 125, de son

la partie négative de l'ar

Vala, et en précisant que les

des actes de Caffa.

mération de Marco Polo, il peut s'agir non seulement d'un peuple du Caucase, mais aussi bien d'une nation habitant les régions de la Russie méridionale ou du Sud-Ouest de la Sibérie, du côté de la Volga et de l'Oural. Dans ces régions, moins près des populations purement musulmanes, on a chance d'ailleurs de trouver un peuple en partie musulman et en partie chrétien, entendez alors chrétien nestorien, et ce peuple a de grandes chances d'être celui qui est appelé « Illac » dans le texte de Rubrouck. Ce nom d'« Illac » est peut-être moins isolé qu'on ne l'a pensé. Marignolli (Van Den Wyngaert, I, 542) parle de l'« Asie Majeure » que est a mari Albo ultra Ungariam, ubi nunc sunt Olachi. Yule (*Cathay*², III, 246-247) a déjà eu le sentiment qu'il ne s'agissait pas là de notre Hongrie et de notre Valachie; il a renvoyé à l'*Opus majus* de Bacon pour l'existence d'une Grande Hongrie et d'une Grande Valachie du côté de l'Oural, et s'est appuyé sur la carte de Fra Mauro pour voir dans la « Mer Blanche » une exagération du Béloc Qzero ou « Lac Blanc » des Russes, d'où sort un des affluents de la Volga. Le texte de Bacon provient en réalité des informations de Rubrouck, et cette partie de la carte de Fra Mauro pourrait bien n'être qu'une interprétation graphique du texte même de Marignolli; mais je n'en crois pas moins fondée l'explication de Yule: les « Olachi » de Marignolli sont à chercher du côté de l'Oural, et doivent être identiques aux « Illachi » de Rubrouck¹. Enfin, comme Yule l'avait déjà signalé à propos de « Lac », le nom se retrouve dans la légende d'Oguz han telle qu'elle est racontée par Abū-'l-Ghāzī (trad. Desmaisons, 19). D'après celui-ci, quand le jeune Qipčaq (l'ancêtre éponyme des Qipčaq) eut grandi auprès d'Oguz-han, « les peuples des Orus (Russe), des ¹ولاق ²Ulāq, des Mājār³ et des Bašjird

1. Golubovich, IV, 275, a dit que les « Olachi » de Marignolli étaient les mêmes que celui-ci appelle ailleurs « Evilach », non identifié dans Yule's *Cathay*², III, 224, et ceci semblerait redonner quelque appui à une prononciation *Eylaq de Ulaq. Il est exact que Yule ne paraît pas avoir vu ce qu'était « Evilach », et il en est de même pour Hallberg, *L'Extrême-Orient dans la littérature*, 202. Mais Van Den Wyngaert, I, 542, a déjà donné la solution évidente; « Evilach » est une corruption de « Olachi », et la phrase de Marignolli est une corruption de « Olachi ». Cf. aussi Desmaisons, II, 44; il faut seulement lire « Evilath »-« Evilath ». Cf. aussi Desmaisons, II, 44; il faut seulement lire « Evilath »-« Evilath ». Cf. aussi Desmaisons, II, 44; il faut seulement lire « Evilath »-« Evilath ». Cf. aussi Desmaisons, II, 44; il faut seulement lire « Evilath »-« Evilath ».

2. La transcription « Aulāq » de Desmaisons ne repose sur rien.

3. Le texte, dans l'édition de Desmaisons, imprime mal Mājār, mais emploie Mājār dans d'autres passages; Mājār est une mauvaise leçon.

et ont des ennemis [d'Oguz han]: [Oguz han], ayant donné à Qipčaq beaucoup de peuple (*et*) et de compagnons (*nūkar*). L'arabava de ce côté, aux rives des fleuves Ten (Don) et Atil (Volga). [Qipčaq] exerça la souveraineté dans ces pays là pendant trois cents ans ». Bien qu'Abū-'l-Ghāzī projette dans un passé légendaire des noms de peuples d'un âge plus récent, il paraît bien que ses Ulaq, tout comme ses Majar, situés au Qipčaq, ne doivent pas être les Hongrois de notre Hongrie et les Valaques, mais que les Majar doublent ici les Bašjird¹ et désignent les Hongrois de la « Grande Hongrie » de la Volga et que les Ulaq sont les « Illaq » de l'Oural mentionnés par Rubrouck. Une forme aphérétique *Laq de Ulaq, supposée par le « Lac » de Marco Polo et les « Lacha » et « Lachi » des actes génois, n'est pas pour nous surprendre; précisément le ture *ulaq*, *ulau*, « cheval de poste », « bête de somme », et le ture *ulaq* (*u-laq*), « chevreau », sont devenus *lau* et *laq* en kirghiz². Il est possible que le nom tribal Ulaq signifie simplement « le Chevreau », ou ait été interprété comme tel.

Mais une dernière conclusion me paraît à tirer de ces équivalences. Si la vraie forme du nom de ce peuple est Ulaq, comment se fait-il qu'on ait « Illac » ou « Ilac » dans Rubrouck? Je crois bien que ces formes, malgré l'appui que le texte de Bacon paraît leur prêter, sont altérées. A mon avis « Illac » est une mauvaise leçon pour *« Ulaq ». Rubrouck avait envoyé de Palestine au roi saint Louis son rapport sur son voyage; l'erreur a dû se produire dès la première transcription qui en fut faite en France, et se trouvait ainsi dans le texte qui vint aux mains de Roger Bacon, même si celui-ci l'a tenu de Rubrouck directement après que celui-ci fut revenu d'Orient. C'est de même que le ms. de Marco Polo que celui-ci remit à Thiebaut de Cepoy contenait manifestement des erreurs qui étaient le fait de Rustichello de Pise et que le Vénitien ne s'était pas soucié de corriger. Que la vraie leçon de Rubrouck ait bien été *Ulaq, et non « Illac », c'est ce que l'examen des formes connues au Moyen Age pour le nom de la Valachie me paraît amplement confirmer.

1. Cette duplication se trouve dans d'autres passages, par exemple p. 440; on a vu qu'on la constatait déjà chez Rašidu-d-Din, mais appliquée, au moins secondairement, aux Hongrois de Hongrie.

2. C'est par une apocope un peu anachronique, semble-t-il, que le nom de ville Vladimir est devenu « Landimera » dans l'itinéraire de Julien de Hongrie (cf. *Arch. Eur. Centro-orient.*, III, 25).

Je n'ai pas à parler de l'origine du nom des Valaques, qu'on explique par le slave, et qui est attesté au moins dès le début du XI^e siècle sous la forme *Błaz* (prononcez *Vlah*)¹; c'est bien une forme *Vlah* qui est représentée par le « *Blakia* » latin = *Vlakia*; nous n'avons à nous occuper ici que de la manière dont les Orientaux ont rendu le groupe initial *vl-*, que nos langues modernes ont résolu en *vala-* (allemand *Walachei*, français *Valachie*). On a vu que la forme turque moderne est *İlaq*, c'est-à-dire qu'au groupe consonantique initial *vl-*, contraire à la phonétique turque, on a préfixé une voyelle comme le mongol et le ture l'ont fait pour les mots ou noms étrangers commençant par *r-*, et le *v* de *İlaq* s'est durci en *f* (en turc on ne pouvait être là le traitement du XIII^e siècle, car le mongol n'a jamais eu de *-f-*, et les dialectes tures ne le connaissent que tardivement et sporadiquement. On pourrait tout au plus, par analogie avec la forme moderne, supposer **İvlaq*; lui-même d'ailleurs, bien qu'à la rigueur possible, est peu probable, car le ture et le mongol médiévaux n'avaient autant dire pas de *-v-*².

Abū-l-Fidā mentionne cinq fois les Valaques, et Risch a présumé (cf. *John von Plano Carpini*, 396) que son leçon devait se lire « *Evlak* » (cf. *Avlak* ou *Yavlaq*). En réalité, la première fois que le nom apparaît dans Abū-l-Fidā (texte arabe, 2), il est écrit *الاولاق*, et cette vocalisation exclut le « *Evlak* » de Risch; on ne peut lire que soit *Aūlaq* comme l'a fait Reinaud (trad., II, II, 2; « *Aulac* »), soit *Ūlaq*, beaucoup plus naturel pour un nom arrivé par les Turcs et qui est à mon avis la seule vocalisation à adopter³. Le nom se retrouve également

1. Roumain *Wallach*, « *Berger* » = vieux-hongrois *Volah* = hongrois *Oláh*; cf. Rásonyi, dans *Arch. Fur. Centro. Orient.*, I, 217.

2. Le *-r-* ou *-v-* (ou *-w-*) est un phonème d'apparition secondaire en turc, et le *-v-* (ou *-w-*) est un phonème d'apparition secondaire en mongol (il y en a un de formation secondaire, par modification du *y-*).

3. On ne pourrait lire « *İvlaq* » qu'en corrigeant en *اولاق*. Les autres passages d'Abū-l-Fidā sont, dans le texte arabe, aux pp. 62, 212, 214, où le nom est *الاولاق*, avec l'article comme à la p. 2, mais sans addition de signes vocaliques, et p. 215, où on a *اولاق* « *Ūlaq* sans l'article; Reinaud a transcrit « *Ūlaq* » (II, I, 80); « *Valaques* » (II, I, 80); « *Valaques* (Alouabac) » (II, I, 80).

4. Si on voulait lire « *İvlaq* », on « *Avlaq* », ou bien de *Ūlaq*, chez Risch, on d'« *Ūlaq* », on serait amené à lire de même « *Avlak* » et « *Avlak* » (pour « *Avlak* »), ce qui n'a pas été proposé et qui, quoique possible en théorie, est très peu vraisemblable. Ni le nom des Valaques ni celui de Vladimir ne sont cités dans les transcriptions mongoles ou chinoises.

chez Rašidu-'d-Din (d'Ohsson, II, 628; Blochet, II, 33). Après avoir dit qu'« *Ordū* », avec les troupes de l'aile droite, se dirigea vers le pays d'« *İlaūt* », l'historien persan ajoute: « *Qadan* et *Bür* se dirigèrent contre le peuple des *Sāsān* et défirent ce peuple après trois batailles. *Būjak*, prenant la route des *اولاق* *Qara-Ūlaq*, passa par les montagnes de ces pays-là et défit les peuples *اولاق* *Ūlaq*... » D'Ohsson, suivi par Bretschneider, I, 330, a pensé que *Qara-Ūlaq* désignait probablement « la Transylvanie et la Valachie », mais il est plus vraisemblable que, conformément à l'usage ultérieur, *Qara-Ūlaq* est la Moldavie, et *Ūlaq* la Valachie². Ce traitement turco-mongol *ula-* de *vla-* n'est pas exceptionnel; c'est de la même manière qu'ayant à rendre le nom russe de Vladimir, les Mongols en ont fait le *اولادیمور* *Uladimur* ou *اولای تیمور* *Ulai-Temür* que nous trouvons chez Rašidu-'d-Din (Blochet, II, 46¹¹, 54¹², 55¹³)³. Ainsi le nom des Valaques chez les Mongols du Moyen Âge a été *Ūlaq* ou *Ulaq*, et non « *İlaq* »; c'est appuie la correction « *Ūlaq* » que j'ai proposée à leur sujet dans le texte de Rubrouck, et qui entraîne la même correction pour ceux de l'Oural, puisque les deux noms doivent être identiques. Autrement dit, l'usage mongol confondait en une même forme deux noms de peuples étymologiquement différents, celui des *Ūlaq* de l'Oural, qu'ils soient ou non de langue turque, et les *Ūlaq* < *Vlah*, c'est-à-dire les Valaques ou Roumains. L'informateur dominicain de Rubrouck a cru que les *Ūlaq* de l'Oural

exemple quand il s'agit de mots étrangers, c'est ainsi qu'on trouve chez lui *اولاق* *Ūlaq*, « *Océanus* » (II, 14), et *اولاق* *Ūlaq*, pour la « tribu » des *Ūlaq*.

1. *Ūlaq*, mot à mot « extrémité », ture orientale; II, II, 134; sur cette tribu, dont la valeur en tant que nom tribal est douteuse, cf. *Leung Po*, etc. Il n'a pas été possible de trouver la référence. Il en est de même dans l'*Historia dynastiarum* d'Abū-l-Faraj, où on lit par exemple (texte, 373) *اولاق* *Ūlaq* pour le nom du souverain des *Kerai*.

2. Cette fois encore, Risch, *Walhelm von Rubrouck*, 273, est sans aucune raison qu'il faut prononcer « *Evlaq* »; ce qui va contre toutes les habitudes des transcriptions de formes altaïques ou altaïques chez Rašidu-'d-Din. Au lieu de *Qara-Ūlaq*, Wolff, *Gesch. der Mongolen*, I, 10, a imprimé indistinctement « *Kara-Ūlaq* », et c'est cette forme erronée qui a passé dans Howarth, II, 50, et dans Strakosche-Grossmann, 97.

3. En hongrois, le nom des Valaques est *Oláh* = *Volah*; cf. Rásonyi, dans *Arch. Fur. Centro. Orient.*, I, 217.

4. Si on voulait lire « *İvlaq* », ou « *Avlaq* », ou bien de *Ūlaq*, chez Risch, on d'« *Ūlaq* », on serait amené à lire de même « *Avlak* » et « *Avlak* » (pour « *Avlak* »), ce qui n'a pas été proposé et qui, quoique possible en théorie, est très peu vraisemblable. Ni le nom des Valaques ni celui de Vladimir ne sont cités dans les transcriptions mongoles ou chinoises.

manni, Tarthari, Barri (ou Verri), Thati, Zocotay. 3^e (p. 106): Près de la Mer Noire sont les Thati et les Gothi, chrétiens de rite grec; la Grande Tartarie ou Comanie a au Nord la Russie ou Yhabu¹ ou des déserts; au Sud est le Coquas (Caucase); dans cette Grande Tartarie, il y a beaucoup de peuples et de provinces à savoir Comania, Yhabu, Yhugur, Kepchacii, Gumat², Iulach,

1. Le texte donné par Kern est *Ex parte aquilonari [habet] Russiam sive Iulach vel deserta*; ce n'est pas très satisfaisant, car l'usage constant du *vel* est que — marque bien l'emploi d'un synonyme, et le nom suivant, de quelque manière qu'on le lise, n'est pas synonyme de celui de la Russie; le même qu'à la ligne suivante Kern a dû suppléer une équivalence débutant par *sive* et qui a dû être suivie par haplographie, je pense qu'il y avait ici *Yhabu* et *Yhabu*, le second *sive* s'appliquant à un nom malheureusement tombé dont celui que je lis Yhabu serait le synonyme. La lacune est d'autant plus regrettable que le nom est obscur. La première fois, les mss. ont *hyaku* et *ihabu*; la seconde, l'un a *Yhabu*. Kern a rétabli « Yhabri » dans les mss., et dit que c'était là le khanat de « Sibir » ou « Sitaur ». C'est la seule forme médiévale qui est bien attestée, souvent sous la forme jumelée d'Ibir-Sibir, mais je ne crois pas que ce soit là le nom du texte. De même que les deux mss. ont ensuite Yhugur (Kern a rétabli « Yhugur ») pour ce qui est la forme médiévale usuelle Yugur du nom des Ougours (Ugurs), les mss. amènent à lire Yhabu en valeur de *Yabu. Je crois bien qu'il s'agit là d'une des trois tribus (*Geschlecht*) que Schiltberger, le premier numère parmi les « Tartares rouges », à savoir les « Caiat (= Qayat Qyat), les « Jabu » (Yabu) et les « Mogal » (Mongol); cf. à leur sujet *supra*, p. 74, n. 3. Le nom des Yabu n'est pas expliqué; je ne pense pas qu'on cherchât un dernier aboutissement du vieux titre de *yabyu* ~ *yayru*; il paraît plus probable que Yabu soit la forme prise, au moins dès la fin du 13^e siècle, par le nom tribal des Yabaqu de Kāšyari (Broekelmann).

La note de Kern dit « Kepchacii, Gumat : Kechi L »; il semble que G soit tombé après « Gumat », « Kepchacii Gumat » étant la leçon de G; dans la leçon de L, il y a un reste de « Kepchacii » (= *Kepchachi, le Qipčaq) et « Gumat » est tombé. Ce nom de Gumat est très incertain. Kern dit qu'il se trouve dans Plan Carpin, renvoie à ce sujet à d'Avezac, 707-708. Mais d'Avezac suppose que l'archevêque Jean a pu emprunter le nom au résumé de Plan Carpin inséré dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais; mais on voit que la liste de peuples n'a pas passé dans le *Speculum historiale*; on voit aussi que la liste correspondant à Van Den Wyngaert, 414-412, ou il n'y a pas de nom correspondant à celui-ci. D'autre part, l'archevêque Jean n'a pas connu l'œuvre même de Plan Carpin; le nom n'est donc pas chez lui d'une source sûre.

D'autre part, bien que Van Den Wyngaert et Plan Carpin, la bonne leçon de Plan Carpin étaient « Kepchacii », il est possible qu'il y ait eu une confusion avec les « Kepchacii » qui sont mentionnés dans le *Speculum historiale*. Les indications de Kern sont incertaines pour le nom « Kepchacii »; le nom « Kepchacii » est une forme de la leçon presque identique à celle de Kern.

Kumuch¹, Avari². 4^e (108): Dans ce pays, il y a beaucoup de chrétiens, *ut Latini sive catholici, Greci, multi Armeni, Ziqui³, Gothi, Thati, *Volachi⁴, Russi, *Charcasii⁵, *Iulaci⁶, Asii⁷, Alani, Avari, Kuminqui*, qui presque tous parlent la langue tartare (= turque).

Un seul nom reste à étudier dans ces listes, celui que j'ai lu *Iulach et *Iulaci, et pour lequel Kern a adopté « Iolach » et « Iulaci ». En même temps, Kern a considéré comme certain que

le nom « Gumat » dans certains mss. de Hethum (cf. *Hist. des Croisades*, A. H. 283), et c'est même cette forme fautive qui a été seule enregistrée dans Hallberg, *L'Extrême-Orient au Moyen Âge*, 170. Une correction *Gumac = Qumiq, est moins probable, surtout à raison de la note suivante.

1. « Kumuch » est dégagé par Kern d'après le « Iulachumuchanum » de G et le « Iulach Kuran Kani » de L, le premier *ch* jouant pour deux noms (finale du premier et début du second) dans le cas de G. La restitution serait très aléatoire si, dans la liste de la p. 108, on n'avait « Kuminqui » dans L, « Kuminqui » dans G, leçon que je propose de corriger en « Kuminqui »; dans le premier passage, les formes sont alors à lire respectivement Chumuch et *Kumuk. Il doit s'agir des Qumiq du Daghestan, et c'est une des raisons qui me font écarter une correction *Gumac pour le « Gumat » déjà rencontré dans la présente liste. Plan Carpin nomme un peuple dont Van Den Wyngaert, 89, a rétabli le nom « Tomiti », avec les meilleurs mss., dont l'un a « Camiti »; mais il faut probablement adopter *Comici ou *Comuci, et il doit s'agir des Qumiq; tel a été l'avis de d'Avezac, 575, et de Risch, 193, et la note de Van Den Wyngaert montre que c'est aussi le sien, malgré la leçon adoptée dans le texte.

2. Ce sont les Avar du Caucase, sur lesquels cf. Minorsky, *Udud al-Alam*, 447.

3. Les Ziqui sont les Circassiens occidentaux, les *Zyzi* ou *Zyzi* des Grecs, les « Cie » de Marco Polo. Le *Libellus*, 110-112, a tout un chapitre sur « Ziqui sive Tharquesia » (lire « Charquesia », et sur leurs deux divisions en « Tharquesia nigra et alba »; *nigra nomine non patet. Qui habent in montibus Tharquesia nigra et alba dicuntur. La division en « blanc » et « noir » se retrouve sur la Carte catholique de 1375, mais la « Alba Zechia » et « Murra Zechia » sont très voisines l'une de l'autre sur la côte Sud-Ouest du Kuban, la « Murra Zechia » étant au Nord-Ouest de l'autre (cf. Testu et Buchon, dans *Not. et Extr.*, XIV, n. 81; K. Kretschmer, *Die italienische Portolane des Mittelalters*, 1904, in-8, 646).*

4. Kern imprime « Valaci », mais G a « Volachi », à lire *Volachi. La Volachie est nommée plusieurs fois dans le *Libellus* (pp. 103, 105), toujours sous la forme « Volachia »; ceci semble indiquer une prononciation en -i dans la première syllabe, comme dans « Zechia ».

5. « Tareazi » dans le texte de Kern, mais G a « Tharasi », lire *Tharasi. Ce sont les Circassiens orientaux.

6. Les As sont souvent nommés dans les textes des XII-XIV siècles à côté des Alains; les deux étaient très proches cousins, mais ils ne semblent pas s'être entièrement confondus, non plus qu'ils ne se limitent alors aux territoires occupés aujourd'hui par leurs descendants les Osètes du Caucase.

c'étaient là les « Lac » de Marco Polo et que Brătianu avait démontré leur identité avec les Lezghiens. En outre, selon Kern, c'est peut-être le nom de ce peuple des « Lac » ou « Lachi » qui se retrouve dans le nom de l'évêché « Lacucensis » d'Eubel, *Hierarch.* I, 290, 316.

Dans le premier cas, G a « Inlach », L a « Iulach » ; dans le second, les deux mss. semblent avoir « Iylati » (évidemment fautif pour « Iylaci » ou « Iylachi »), puisque Kern n'indique pas de variante. Une lecture « Iylach » est théoriquement possible, et nous rapprocherait de « Yllach » que nous avons vu indiqué par Schiltberger comme nom « païen » de la Valachie. Mais Schiltberger avait été en captivité chez les Turcs d'Anatolie, ancêtres des Ottomans, et il est normal qu'il emploie la prononciation osmanli İlaq du nom de la Valachie. Nous avons vu au contraire que, pour le peuple des confins européen-asiatiques, tout comme pour la Valachie, Rubrouck doit avoir en réalité une prononciation plus orientale Ulaq, la seule qui réponde au Ulaq de Rašidu'd-Din

Ulaq d'Abu'l-Ghāzī. Je crois qu'ici aussi nous devons partir de l'Ulaq. Mais il y a des cas nombreux où la prononciation populaire a préfixé un y- aux voyelles initiales des mots ou des noms ture. Nous en avons vu plus haut des exemples (pp. 92, 93) avec Yūzbāk pour Özbāk, yulaq chez Mufazzal pour ulaq, etc. ; le même on connaît bien les doubles formes Ugri et Yugri ; le nom des Alains ou Ās est toujours Yasy dans les textes russes.

Schiltberger les appelle « Yassen » (une fois « Yessen ») en disant que leur nom « païen » est « Ass » (pp. 97, 98, 99). Je crois que nous avons le même phénomène ici et qu'il faut lire « Iulach » et « Iulaci » ou « Iulachi » ; Yulaq est développée secondairement de Ulaq ; j'ai à peine besoin d'ajouter que les leçons des mss. autorisent pleinement cette lecture.

Tout comme Kern, je considère bien d'autre part que les Ulaq et Yulaq sont les mêmes, au moins comme nom, que les « Lac » de Marco Polo et des « Blachi » ou « Blachi » des actes génois. Mais

il est moins certain que ceux-ci soient identiques aux Laki ou Lezghiens. Le nom des Lezghiens a toujours commencé par L, et il faut admettre qu'en ture oriental on avait préfixé un L- à

ce nom nous connaissons de l'autre côté, il est tombé devant L, comme dans le kirghiz *lau* pour *la*, mais je ne trouve pas d'exemple d'un nom commençant par L- devant L- initial. Le cas n'est cependant pas impossible, et le nom même İlah de la

Pologne, qui est devenu *İlah* par prothèse devant L-

quand on compare cet İlah au russe *Lyah*¹. C'est pourquoi je n'écarte pas entièrement l'ingénieuse explication de Brătianu. Il faudrait toutefois admettre en pareil cas que le nom Lak-İlaq des Lezghiens a eu une application beaucoup plus étendue que l'aire occupée aujourd'hui par les Lezghiens ne semblerait l'indiquer ; mais le cas a été le même au Moyen Âge pour les ancêtres des Lezghiens.

Nous sommes maintenant en mesure de revenir au point de départ de cette discussion. Malgré l'apparent « Blue » de Rubrouck, qui est considéré comme une mauvaise leçon pour « Ulaq », il n'y a pas eu au Moyen Âge de prononciation « Ulaq » pour le nom de la Valachie ; dans le monde mongol, ture oriental et persan, on l'appelait seulement Ulaq, et ainsi le nom ne se confond pas avec celui de İlah que les plus anciens des *gardi* de Crimée nous ont conservé pour le nom de la Pologne. Cet İlah ne peut pas être séparé de *Lyah*, *Lah*, nom ancien des Polonais en russe (> ture tardif *Lāh*, *Lah*), malgré la palatalisation de ces formes russes². Mais il suffit du İlah non palatalisé pour permettre d'analyser le İläüt de Rašidu'd-Din. Les exemples d'özlend chez Rašid, en particulier dans son histoire des tribus, où il a gardé les pluriels mongols. Or İläüt représente régulièrement İlä'üt, c'est-à-dire le pluriel mongol normal d'un singulier Ulaq, de même que *Kilä'üt* (< *Qibä'üt*) est le pluriel mongol normal de *Qipčaq*. Avec cet Ulaq, nous rejoignons le İlah des *gardi* de Crimée, et je ne doute pas que Rašid, utilisant une source d'origine mongole, nous a conservé le nom sous lequel la Pologne était désignée dans le monde ture et mongol au XII^e et au XIII^e siècle.

1. Pour les Lezghes, voir les passages cités par Kern, *op. cit.*, pp. 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

2. Voir M. N. P. *op. cit.*, pp. 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

Je n'ai parlé de Kārāl ~ Kälār que d'après des textes du ^{xiv}^e siècle, ou, comme ceux de Rašīd, des toutes premières années du ^{xiv}^e siècle. Le terme dura cependant, et il semble bien qu'en en apprenant la valeur réelle et en lui rendant son sens de « roi », on en ait adopté dans le monde tartare et özbäg la vocalisation ^{sl}avec orthographiant كورال *köräl*. La traduction tartare abrégée de Rašīdu'd Dīn parle du كورال *Namāc Köräl*, « roi d'Allemagne » (cf. Berezin, *Našestvie*, 89)¹. De même, dans les plus anciens documents émanant des khans de Crimée, ceux qui vont de 1520 à la fin du ^{xvi}^e siècle, c'est le titre de كورال *köräl* qui est employé pour rendre le titre *król* du roi de Pologne (Velyaminov-Zernov, *Materialy*, 3, 5-7)². Le même terme, avec la même orthographe, reparait plusieurs fois chez Abū'l-Ghāzī, dans les passages suivants : 1° (trad., 180) « Nous parlerons plus loin de la conquête des pays des Mājār, Bāšqird, Rūs, Köräl et Nāmāš par Batu-ḥan, ainsi que de la mort de ce prince. » 2° (trad., 188) « Jöci-ḥan avait résolu d'aller soumettre les Mājār, les Bāšqird, les Urūs, les Köräl et les Nāmāš » ; 3° (trad., 190) « Sain ḥan (— Batu) pénétra sur les territoires des Urūs jusqu'à Masku. M se souleva contre les souverains des

disent-ils, n'est pas donnée dans le ms. utilisé par Blochet. Ceci n'est pas exact : la première lettre n'est pas pointée, mais elle existe, et il y a forcément au début du nom b-, n-, t- ou y-, b- étant le plus vraisemblable. « Zevren-ban » est naturellement à écarter puisque Ilänt est la Pologne et non la Valachie. Malheureusement, je ne vois pas de restitution qui atteigne un haut degré de probabilité. Les deux seuls noms auxquels je puisse songer sont ceux du palatin de Sandomir Pakoslaw (« Pacoslaw » de Strakosch-Grassmann, 37-39, le pseudo-« Jacoslaus » de Wolff, *Gesch. der Mongolen*, 141-145) et du duc Boleslaw. Pakoslaw, comme me l'indiquent A. Mazon et Graffin, se rencontre au Moyen Âge sous les transcriptions « Pakozlaus », « Pacozlaus », « Pachizlaus », « Pakoslav » ; il faudrait alors corriger **بَقَزْلَان** « Baqazlän » ; et s'il s'agit de Boleslas, en **بُولَزْلَان** Bolazlän. Les

1. On aimerait cependant être sûr qu'il ne faut pas entendre « les Namé » et les Kōral ». D'autre part, il ne faut pas oublier que les *a-* de première syllabe ont parfois donné des *-ō-* dans ces mêmes textes. C'est ainsi que le nom de Barka est souvent écrit Borkā dans les mss. d'Abu'l Ghazi (cf. trad. Desmaisons, 481); la vocalisation en *-ō-* de Kōral pourrait par suite être un phénomène dialectal indépendant du *korol'* russe et de *król* polonais, mais je ne le pense pas.

2. On peut s'étonner que les *Materials* de Radley, qui emploient la langue de l'ancien de l'Etat, ne soient pas plus connus. On peut s'étonner que les *Materials* de Radley, qui emploient la langue de l'ancien de l'Etat, ne soient pas plus connus.

Kou les Namias et des Urus avaient réuni leurs forces et s'étaient retranchés »¹; 4° (trad., 191) [Sain-han, au retour de cette campagne,] dit à son frère cadet Šiban-han « Ta récompense », et il lui donna un peuple (*ēl*) de 15.000 tentes. Il donna en outre à Šiban-han, sur le butin et les territoires conquis dans cette campagne, le pays des Kōrāl, et lui donna, [pris] sur les peuples depuis longtemps à son service (*bairi ēl*), les quatre clans (*uruq*) des Qušči, des Naiman, des Qarlīq et des *Bōirūk²... Šiban-han envoya un de ses fils avec des *bēg* excellents et [des gens de] son peuple qu'il fit émigrer au pays des Kōrāl, si bien que, de fils en fils, ce pays est resté aux mains des descendants de Šiban-han. On dit même que, dans le temps présent, les souverains des Kōrāl seraient [encore] de la lignée de Šiban; [mais] c'est un pays lointain; Dieu [seul] en sait bien le vrai ou le faux. »

A l'index de sa traduction. Desmaisons, comme je l'ai dit plus haut, a indiqué pour le *Körül* d'Abu'l Ghazi une équivalence « *Kral?* ou *Korol?* », et ajouté que c'était là la Pologne. Cette fois encore je n'en tombe pas d'accord, même en admettant à la rigueur qu'Abū-'l-Ghazī, au *xvii^e* siècle, se soit mépris à ce sujet. Les premiers passages d'Abu'l Ghazi ne sont en réalité qu'une reprise des énumérations déjà pléthoriques que nous avons trouvées chez Rašidu-'d Din, avec l'addition toutefois des *Nāmās*, de même qu'il est question de *Nāmā* dans la traduction tartare abrégée de l'historien persan. Le reste est une affabulation légendaire. Pas plus les Polonais que les Hongrois ou même les Alle-

4. La suite du récit chez Abu'l-Gazi est comme un écho légendaire de la version du campement royal aux tentes renversées qu'on avait lue chez Juwaini. Mais ici le *saraparda* est remplacé par les chariots disposés en cercle à l'intérieur d'un fossé et solidement attachés les uns aux autres par des chaînes de fer.

2. Qušči, mot à mot « les Oiseleurs », « les Fauconniers », nom de fonction devenu, comme tant d'autres, un nom tribal; je pense que le nom qui survit dans le clan « Kušču » (= Qušču = Qušči) des Ouzbeks (Aristov, *Zametki*, 424) et aussi les « Kušču », d'orthographe russe un peu différente, de la p. 424) et les « Kušči » ou « Kušči » des Qara-kirghiz (*ibid.*, 322). Les Naïman et les Qarluq (= Qarluq) sont bien connus. Je ne retrouve pas ailleurs le nom des *Bořuk; il serait assez vain de vouloir y reconnaître le nom des mystérieux بولار Bulak de la région du Balkan mentionnés dans Berezin, V, 136-137, en supposant une évolution Baulak = *Bořuk = *Bořuk (Berezin, V, 130, à l'imprime بولار Bulak contre la lecture de tous ses mss., et a voulu justifier cette forme dans les notes des pp. 220 et 270; mais lui-même a dû renoncer à cette correction dépourvue de toute base, car il a ensuite adopté بولار Bulak dans VII, 168). Aucun de ces clans n'est connu comme ayant émigré en Hongrie, pas plus qu'en Pologne d'ailleurs.

mands n'ont participé à la résistance de Moscou contre les Mongols, et s'il y a dans ce récit une trace de souvenir historique, c'est celle de la capture du camp royal des Kälär racontée par Juwaini, chez qui les Kälär sont les Hongrois. C'est si bien autour des Kälär que la légende a dû se nouer qu'il n'est plus question que d'eux par la suite. Que les Köräl (< Käräl ~ Kälär) soient les Hongrois ou les Polonais, ni les uns ni les autres n'ont eu pour souverains des descendants de Šiban; mais déjà on comprend mieux qu'une telle légende ait pu naître pour des Hongrois, des « Bašyïrd », dont on pouvait se représenter la migration depuis la région de la Volga comme relativement récente, que pour des Polonais, Indo-Européens établis en Europe de tout temps. En outre, il me paraît très possible que la légende qui fait des rois des Köräl des descendants de Šiban soit due à un rapprochement phonétique, puisque la dynastie hongroise est si souvent désignée comme portant la couronne de saint Etienne, István en hongrois. Par une coïncidence amusante, si l'étymologie que j'ai proposée plus haut pour Šiban est juste, le lien factice établi par la légende turque aurait du moins une part de vérité onomastique, puisqu'aussi bien les souverains hongrois que les descendants de Šiban seraient des « Stéphanides ».

Ni Kälär, ni Käräl, ni Kölär n'ont survécu aujourd'hui, soit comme nom de peuple, soit comme titre. Je crois cependant que le mot se retrouve dans le nom de la « dinde » en turc de Crimée, *köräl*. La « dinde » y serait étymologiquement soit « la Hongroise », soit plutôt « la royale », de même qu'en russe la « pintade » est *cesarka*, mot à mot « l'impériale ».

Bien que Käräl ~ Kälär > Köräl ait repris au xvi^e siècle sa forme primitive, ce n'est pas sous cette forme que le mot slave pour « dinde » est entré plus tard en turc. À partir du début du xvii^e siècle, on trouve uniquement la forme *qirāl* ou *qral* qui se rencontre, à maintes reprises, dans les *qarlı* turcs de Crimée, et ce sont uniquement *qirāl* et *qral* qui sont enregistrés dans le dictionnaire de Radlov; c'est également sous forme non palatalisée qu'on trouve employé alors en osmanli *qaralîdâ* au sens de « royaume ».

31. *Sumerkent. —

A p. 281, Spuler mentionne incidemment la Basse Volga, le « Sumerkent », qu'on trouve dans les sources turques sous la forme « Summerkent » sur la carte, à la suite

d'autres, il l'identifie hypothétiquement à Astrakhan. On a beaucoup discuté sur le nom et sur le site. Risch, *Johann de Plano Carpini*, 312-324, lui consacre un long *excursus*, où il propose (p. 318) d'interpréter le nom par le persan *شمارکند* Sumār-kānd, « Ville des Roseaux ». *Sūmār* est peu usité en persan, et on ne se fût pas attendu à trouver un nom persan aussi spécial sur la Basse Volga au milieu du xiii^e siècle; mais on peut invoquer alors le cas de Sarāi, nom persan lui aussi. Avec un transcritteur aussi correct que Rubrouck, il n'y a guère à songer à un transfert du nom de Samarqand ~ Samarkand (d'ailleurs appelé alors Sāmizkānt par les Turcs et les Mongols; on ne pourrait en outre invoquer l'exemple parallèle d'un autre « Samarqand » qui se serait trouvé au Turkestan chinois; j'ai montré dans *Les Mongols et la Papauté*, 196-197, que le prétendu « Samarqand » est une altération de Qum-Sängir). Je ne veux pas non plus discuter ici l'identification de « Summerkent » soit avec Astrakhan (le « Jittarchan » de Pegolotti, « Agitarcan » des documents franciscains), soit avec Saqsīn (cf. à ce sujet Barthold, *12 Vorlesungen*, 168-169)¹. Mais il reste que, d'après Rubrouck lui-même, « Summerkent » s'élevait bien au milieu de roseières, et l'étymologie proposée par Risch, phonétiquement très satisfaisante, se présente mieux que les autres hypothèses formulées jusqu'ici. Pour le cas où l'explication serait juste, je voudrais à tout hasard faire un rapprochement. L'édit d'Özbāg aux Franciscains publié par Bihl et Moule a été promulgué (p. 63) *apud Croccam Arundinem*. Interrogé par Moule, je lui avais suggéré comme original possible (p. 58) le nom de lieu turc assez fréquent Sarı-Qamış, « Roseaux Jaunes », mais sans pouvoir l'attester dans la région. Au cas où « Summerkent » serait bien *Sumār-kānd, « Ville des Roseaux », peut-être avons nous là en réalité le véritable original de Crocea Arundo, ou tout au moins son nom persan.

En disant (p. 237) que le *Codex Cumanicus* contient « les textes des Évangiles et quelques hymnes occidentales », Spuler permet de douter qu'il ait beaucoup manié cet ouvrage de la fin du xiii^e siècle, où les textes des Évangiles ne figurent pas, mais qui contient d'autre part un riche vocabulaire triglote en latin.

1. Aux diverses hypothèses qu'on cite généralement, il faut ajouter celle du « Dschemer » de Hammer, *Goldene Horde*, 9, qui avait paru convaincante à Howorth, II, 101.

(parfois en allemand), ture (coman) et persan. Et ceci m'amène à la dernière question dont je voudrais dire un mot ici. Aux pp. 291-293, Spuler exprime l'opinion que le persan était peu connu sur les territoires de la Horde d'Or, que c'est en ture que les envoyés de saint Louis (mais non en même temps « du pape », comme le dit encore ici Spuler) firent traduire à Acre la lettre royale adressée à Sartaq, et que la langue « sarrazine » dans laquelle Plan Carpin avait fait traduire celle d'Innocent IV n'était probablement pas le persan, ni même le ture, mais l'arabe. Tout ceci ne répond pas bien à la réalité des faits. Les envoyés de saint Louis, c'est-à-dire Guillaume de Rubrouck, n'ont pas fait traduire à Acre la lettre du roi en ture, mais, comme Rubrouck le dit lui-même expressément en arabe et en syriaque (*in arabico et siriano...; in utraque lingua et littera*; Van Den Wyngaert, 203). C'est qu'à Acre on était en pays de langue arabe; d'autre part, Rubrouck allait auprès de Sartaq, qu'on l'assurait être chrétien, c'est-à-dire chrétien nestorien; or la langue religieuse des nestoriens était le syriaque; de là la version syriaque qui semble inutile à Spuler; mais c'est précisément que Rubrouck pensait que ce chrétien nestorien pouvait ne pas entendre l'arabe, au lieu qu'on connaîtrait le syriaque autour de lui; en fait, Rubrouck trouve auprès de Sartaq un ancien compagnon du David qui était venu vers saint Louis à Chypre, et ce compagnon « savait le syriaque, le ture et l'arabe ». Mais ceci n'entraîne rien pour les traductions que Plan Carpin fit faire à la Horde d'Or de la lettre d'Innocent IV et qu'il dit avoir été *in littera ruthenica, sarracenica et in littera Tartarorum* (Van Den Wyngaert, 109). C'est moi qui ai dit que, par *sarracenica*, il fallait ici entendre le persan; la raison en est simple: c'est que Plan Carpin dit de même que la réponse de Güyük au Pape fut écrite en mongol et réécrite *in sarracenico* (Van Den Wyngaert, 124); or nous avons cette réponse de Güyük dans les archives du Vatican, et elle est en persan.

C'est le persan, et non l'arabe, qu'on connaissait alors à côté du ture et du mongol en Asie Centrale. Je viens de dire que la réponse du grand khan Güyük à Innocent IV, rapportée par Plan Carpin, est en persan. Il y a dans les ruines de Qara Qorum une inscription en persan. Le persan est la seule langue orientale que Marco Polo ait vraiment connue et pratiquée à la Cour mongole. Sous le nom de langue *houei houei*, c'est à dire musulmane, le persan qui a été étudié en Chine sous les

Mongols après la chute de la dynastie mongole. A la Horde d'Or elle-même, dès le milieu du xiii^e siècle, le nom de la première capitale, Sarai, est purement persan; il en est peut-être de même du « summerkent » de Rubrouck, et c'est sûrement le cas, un siècle plus tard, pour le Gulistan et le Nouveau-Gulistan, où des monuments ont été frappés (cf. Spuler, 344), et où un document concernant les Vénitiens a été signé en 1346 (Hammer, 308). Bien plus, c'est sur le domaine de la Horde d'Or que pour les besoins pratiques de l'évangélisation, des missionnaires franciscains ont compilé, à la fin du xiii^e siècle, le précieux recueil qui nous est parvenu et qu'on appelle le *Codex Cumanicus*. Or ce vocabulaire triglotte est en latin, en ture et en persan. Pourquoi les missionnaires se seraient-ils donné la peine d'étudier le persan, si cette langue avait été autant dire inconnue là où ils exerçaient leur apostolat? Voilà plus de trente ans, j'ai soutenu qu'à la fin du xiii^e siècle, peut-être à raison de l'installation des Mongols de Hülägü en Perse, le persan avait été une sorte de *lingua franca* usitée dans tout le monde mongol. Mon opinion n'a pas changé. Je crois en particulier que, de même que la réponse de Güyük à Innocent IV et la lettre d'Älğidäi à saint Louis étaient rédigées en persan, c'est en persan que Plan Carpin fit traduire à la Horde d'Or la lettre d'Innocent IV. En dehors du persan, la Horde d'Or employait surtout le ture; le mongol fut vite oublié. Quand en 1429 des envoyés de la Horde d'Or se rendent en Égypte, un texte dit que leurs lettres étaient en arabe et en « ouïgour ». Spuler, p. 158, veut qu'il s'agisse ici de mongol, qualifié « ouïgour » à raison de l'écriture au moyen de laquelle il était noté. Mais il est beaucoup plus vraisemblable que la lettre ait été du ture écrit en écriture ouïgoure, comme c'était déjà le cas à la fin du siècle précédent pour les *yarli* de Tohtamış et de Qulluz-Temür qui nous sont parvenus.

Les notes ci-dessus portent presque exclusivement sur des questions d'onomastique; elles sont donc bien loin d'épuiser ce qu'on pourrait dire au sujet de la Horde d'Or; l'histoire politique, sociale, économique, n'y est pas abordée. Là aussi beaucoup reste à faire. Le livre de Spuler a montré où nous en sommes, c'est à dire trop souvent à peine à mi route.

33^e Saqsm. — Spuler mentionne à diverses reprises Saqsm, nom de ville et de pays, et renvoie à ceux qui en ont discuté

interprétation que le contexte me paraît appuyer. Ce n'est pas à Saqsīn, mais à Bol'yar que Abū-Hāmid note l'extrême brièveté des nuits pendant l'été et le froid intense pendant l'hiver; et c'est de Bol'yar qu'il fait partir les marchands qui vont chercher au Nord les peaux de castor chez les Wisū infidèles (Ferrand, 269-270). J'estime donc que Bol'yar est le point le plus septentrional que le voyageur ait atteint, et je conclus que Markwart a eu raison de dire que, d'après Abū-Hāmid, Saqsīn était à quarante jours en aval de Bol'yar, et par suite sur la basse Volga.

Mais Abū-Hāmid n'est pas le premier à parler de Saqsīn. Dans le même passage où Ibn-Sa'īd dit que Saqsīn est par 67° long. E. et 53° lat. N., il ajoute que le *Kitābu-l-Aṭwāl* nomme une ville de سقسق Saqsīn qui se serait trouvée par 162°30' long. E. et 10°50' lat. N., mais que « c'est probablement une ville différente de la première » (Reinaud, *Aboulféda*, II, 1, 286)¹. Reinaud ajoute en note que cet autre pays de Saqsīn serait à « rejeter vers les frontières de la Chine ». Le *Kitābu-l-Aṭwāl* a été rédigé entre 916 et 1036 (Reinaud, LXXXIX). Toutefois, vers 1036, le grand savant al-Birūnī disait déjà que le *Kitābu-l-Aṭwāl* manquait souvent d'exactitude; il est donc possible que son Saqsīn soit, comme le supposait Ibn-Sa'īd, une autre ville que le Saqsīn d'Abū-Hāmid, mais il n'est pas exclu non plus que nous nous trouvions en face de coordonnées erronées.

En 1076, Kāšyārī (Brockelmann, 248, 249) mentionne « Saksīn » comme un pays voisin des Bol'yar de la Volga, et comme synonyme de Suwar; d'autre part, le nom des « Suwarīn » se rencontre huit fois chez lui comme celui d'une « tribu turque », et on est tenté de l'interpréter comme celui des habitants de Suwar². Suwar est une des deux villes anciennes des Bulgares de la Volga mentionnées en 982 par le *Hudūd al-'Ālam* (Minorsky, 163); on en possède des monnaies frappées en 949/950 et 976/977; al-Birūnī, vers 1030, mentionne côte à côte Bol'yar et Suwar, et c'est de son œuvre que dérivent les mentions ultérieures chez d'autres écrivains musulmans. Or, les ruines de Suwar ont été identifiées sur l'Utka, près du village actuel de Kuznečikha, à

1. Buchner (*El.*, art. « Saksīn ») a relevé que le « Saqsīn » du *Kitābu-l-Aṭwāl* est écrit sans *yā*, mais cette divergence d'orthographe a d'autant moins d'importance dans un *ms.* arabe que Saqsīn, avec *yā*, n'apparaît pas dans le *Kitābu-l-Aṭwāl*.

2. Je reviendrai plus loin sur la finale *-īn* de Suwarīn.

une trentaine de verstes au Sud-Est de Bolghary (= Bol'yar)¹. Barthold (12 *Vorles.*, 169) a déjà fait remarquer que Saqsīn a été généralement situé vers l'embouchure soit de l'Oural, soit de la Volga, et que par suite il ne pourrait rien avoir à faire avec le Sabsin que Kāšyārī donne comme identique à Suwar. De son côté, Markwart a supposé (*Ung. Jahrb.*, IV, 276-277) que Suwar avait dû être détruit entre 976/977 et le temps de Kāšyārī¹, qu'il ne restait plus, après un siècle, de tradition vivante sur le site de Suwar, et que son identification à Saqsīn était une combinaison malheureuse due à Kāšyārī lui-même².

Ibn-Isfandiyār, qui a écrit vers 1210 son *Histoire du Tabaristān*, y a incorporé de longs extraits, en traduction persane, de l'*Histoire du Tabaristān* écrite en arabe par al-Yazdādī en 976-1012 (cf. Browne, *A literary history of Persia*, II, 114, 480). D'après Ibn-Isfandiyār, al-Yazdādī dit qu'Āmul était l'endroit où on venait de l'Iraq, de la Syrie (Sām), du Ḥorāsān et des régions de l'Inde pour commercer avec Saqsīn et Bol'yar, et qu'on mettait trois mois pour se rendre d'Āmul à Saqsīn, mais seulement une semaine pour en revenir parce qu'on descendait le courant au lieu de le remonter³. Āmul, l'actuel Āmol un peu au Sud de la Caspienne, était la capitale du Tabaristān et il n'y a aucun doute que ce soit bien cette ville qui est visée par les auteurs des deux *Histoires du Tabaristān*. Buchner a résumé, sans formuler aucune remarque, ce texte qui soulève cependant une sérieuse difficulté : si Saqsīn est à chercher vers l'embouchure de la

1. Cf. Barthold, 12 *Vorlesungen*, 69; Markwart, dans *Ungar. Jahrbücher*, IV, 266-277; Minorsky, *Hudūd al-'Ālam*, 435 (carte XII) et 461. Il y a quelque divergence entre le site indiqué par Markwart de seconde main et celui indiqué par Minorsky; j'ai suivi Minorsky, sans pouvoir me reporter aux sources indiquées par l'un et l'autre auteurs; mais de toute façon on reste dans le voisinage de Bolghary.

2. Ibn Sa'īd (Reinaud, *Aboulféda*, II, 1, 286) dit qu'à l'Est de Saqsīn se trouve la ville de سوه *Suwah (var. موه *Muwah), « qui est également bien connue et qui en dépend ». Si on se rappelle que Suwar n'est pas mentionné par Abū-l-Fidā, et que d'autre part cette ville « bien connue » de *Suwah ne se rencontre dans aucun autre texte, on pourra se demander si *Suwah n'est pas en réalité une mauvaise leçon pour *Suwar, et si par suite, bien que de façon un peu différente de Kāšyārī, Abū-l-Fidā n'établit pas un lien entre *Saqsīn et Suwar. En ce cas, l'hypothèse de Markwart devrait être abandonnée.

3. Cf. E. G. Browne, *An abridged translation of the History of Tabaristān* (Gibb Memorial Series, II, 33-34; Buchner, dans *El.*, s. v. « Saksīn »); le passage est cité par Browne en persan, sans traduction; il semble qu'il ait échappé à Markwart.

Volga, on s'y rend d'Âmul en traversant simplement la Caspienne; il n'y a pas de fleuve à remonter ou à descendre, et par suite pas de raison pour que le trajet par bateau soit plus long dans un sens que dans l'autre. Le texte ne paraît pouvoir s'expliquer que si Saqsîn est situé sur le cours supérieur de la Volga. D'autre part, on ne voit pas bien pourquoi des gens de Syrie iraient d'abord à Âmul pour gagner la Volga. On sait que plusieurs textes confondent *آمل* Âmul au Sud de la Caspienne et *اتل* Itil, la ville khazare de la basse Volga¹. Je n'affirme certes pas que nous en ayons un exemple ici, mais les choses se passent comme si al-Yazdâdî (puis Ibn-Isfandiyâr à sa suite) avait disposé d'une source où Itil était altéré en Âmul et attribué par suite à Âmul du Tabaristân ce qui concernait Itil de la basse Volga. Ce serait alors entre Itil et Saqsîn que le voyage prendrait trois mois dans un sens et seulement une semaine dans l'autre. Mais en ce cas Saqsîn, sur la haute Volga, ne semblerait pas se confondre avec le Saqsîn d'Abû-Hâmid, si j'ai bien interprété les indications de ce dernier au sujet de la position respective de Saqsîn et de Bol'yar.

Ibn-al-A'îr († 1232) a laissé dans sa chronique un récit assez détaillé des premières campagnes mongoles en Occident. Il y raconte comment, après la défaite des Russes à la Kalka, les Mongols, vers la fin de 1223 ou le début de 1224, se tournèrent contre Bol'yar, mais tombèrent dans des embuscades où ils périrent en grand nombre². Ceux qui purent échapper se dirigèrent vers Saqsîn (ou vers les Saqsîn), d'où ils retournèrent auprès de Gengis-khan. Le Qipçaq fut délivré d'eux, et les habitants qui s'étaient enfuis y revinrent. Rien dans le texte ne montre clairement où était Saqsîn, s'il s'agit d'une ville ou d'un peuple, et s'il faut chercher une localisation plutôt à l'Est de Bol'yar ou plutôt au Sud.

Yâqût († 1229) n'est pas plus précis quand il raconte que les Mongols, dans le cours d'environ une année, s'emparèrent du

1. Cf. Mas'ûdî, *Les Prairies d'Or*, trad. Barbier de Meynard, II, 7, 8, 20, 23; Markwart, dans *Ung. Jahrbücher*, IX, 96; même faute dans des mss. de Jâihânî (cf. Dorn, dans *Mél. asiat.*, VII, 58).

2. D'Osson, I, 346, 446, s'est complètement mépris sur ce texte, où il transforme en victoire la défaite essuyée par les Mongols; son erreur a été répétée par Bretschneider, I, et par Grousset, *L'Empire mongol*, 260. La traduction correcte a été donnée par Tiesenhausen, 27-28, et par Markwart, *Über das Volksstum der Romanen*, 144-145. Il n'est rien dit du passage d'Ibn-al-A'îr dans l'excursus de Risch sur Saqsîn.

pays des Khazars, des Alains, des Russes (Rôs) et de Saqsîn, et tuèrent les Qipçaq dans leurs steppes, jusqu'à ce qu'ils poussassent jusqu'à Bol'yar (cf. Marquart, *Romanen*, 146-147). De ce résumé, on peut encore moins déduire que du texte d'Ibn-al-A'îr au sujet de Saqsîn.

Saqsîn reparait une autre fois chez Yâqût, IV, 670, quand il dit que *منقشلاق* Manqašlâq est « une forteresse naturelle située à l'extrémité des frontières du Hwârezm, entre le Hwârezm, Saqsîn et les contrées des Russes, près de la mer dans laquelle se jette l'Oxus, et cette mer est la mer du Tabaristân ». Il s'agit de la presqu'île de Mangișlak¹ de la mer Caspienne. Cette fois encore, Saqsîn pourrait être soit une ville, soit plutôt un pays, et être situé soit dans la région de la basse Volga, soit dans le bassin de l'Oural².

Arabe d'Espagne comme Abû-Hâmid, Ibn-Sa'id est mort en 1274. On a vu qu'il mettait Saqsîn par 67° long. E. et 53° lat. N., et proposait de voir une autre ville homonyme dans le Saqsîn du *Kitâbu'l-Atwâl* qui se serait trouvé par 162°30' long. E. et 40°50' lat. N. (Reinaud, II, 1, 286); mais en même temps Ibn-Sa'id (*Ibid.*, II, 1, 291) parlait du Tanâbars (Dniéper), sur les bords duquel se trouvait la dite ville de Saqsîn (celle de 67° long. E. et 53° lat. N.); il ajoutait : « Là résident, en ce moment, les fils de Bârkâ, prince des Tartares qui ont embrassé l'islamisme; on y remarque des collèges et des mosquées. La source du Dniéper... se trouve à un peu plus de dix degrés à l'Orient de cette ville... » Ce passage montre que le présent texte d'Ibn-Sa'id a été écrit entre 1266, date de la mort de Bârkâ, et 1274, date de la mort d'Ibn-Sa'id. Mais Ibn-Sa'id fait une erreur évidente, car les « fils de Bârkâ » étaient certainement établis sur la basse Volga. En réalité son texte est un amalgame de données sur le Dniéper empruntées à Idrisi (et mal comprises par un auteur qui n'a pas voyagé dans ces régions) avec un fait bien connu de son propre temps; je vois dans ce passage un indice important qu'entre 1266 et 1274 on fixait à Saqsîn ou dans la région de Saqsîn la résidence de la Horde d'Or.

1. Cf. Dorn, dans *Mél. asiat.*, VI, 711; VII, 37; Ferrand, dans *JA*, 1925, II, 282-283.

2. G. Jacob (*Welche Handelsartikel...*, 21) suppose que c'est aussi Saqsîn ou Saqsîn qui est visé, sous une forme altérée, dans le passage où Yâqût, III, 76, parle de *سرسن* "Sarsân" comme d'un pays situé dans le territoire le plus lointain (*aqsa*) des Turcs, où il y a un grand commerce de fourrures. Je reviendrai sur ce passage plus loin.

Qarwīnī († 1283) est contemporain d'Ibn-Sa'īd. Il a sur Saqsīn, dans sa *Cosmographie*, une notice assez longue qu'on dit généralement copiée d'Abū-Hāmid¹; elle est traduite en particulier par Risch, *Johann von Plano Carpini*, 317². Dans cette notice où il est question du froid extrême de l'hiver, du fleuve plus important que le Tigre, des poissons aussi lourds qu'une charge de chameau (?), des habitants qui sont musulmans, le détail qui a surtout retenu l'attention de Markwart et Barthold est que cette « grande et populeuse ville des Khazars » était habitée, outre d'innombrables étrangers et marchands, par « quarante tribus de Ghuzz », c'est-à-dire d'Ouz ou de Turcs occidentaux. Mais le texte offre des difficultés et des incertitudes. En premier lieu, Qazwīnī ne le donne pas comme emprunté à Abū-Hāmid, malgré Jacob (avec quelque réserve), Markwart et Barthold. C'est seulement en fin de paragraphe que Qazwīnī ajoute qu'al-Ghar-nāṭī (= Abū-Hāmid) dit : « Le fleuve gèle en hiver, et j'ai passé sur lui moi-même ; sa largeur est de plus de 1 840 pas. » Cette phrase elle-même ne se trouve pas d'ailleurs dans la *Tuhfat* 'l-*Albāb* d'Abū-Hāmid, et Ferrand (*JA*, 1925, II, 236) l'a donnée en *addendum* d'après le seul Qazwīnī. Il est à la rigueur possible que tout le paragraphe, comme l'a pensé Jacob, soit en réalité dû à Abū-Hāmid, mais il faut alors admettre que, d'une part, ce paragraphe manque accidentellement à tous nos mss. de la *Tuhfat*, et d'autre part que Qazwīnī n'a indiqué à tort Abū-Hāmid que pour la dernière phrase du texte qu'il lui empruntait ; ce n'est pas très vraisemblable. Une autre difficulté vient de l'indication que cette « grande et populeuse ville des Khazars » aurait été habitée par « quarante tribus de Ghuzz » ; il y a là une sorte de contradiction chronologique et ethnique. L'impression que laisse le texte est que Qazwīnī a confondu en une seule « ville » deux Saqsīn, l'un qui était le nom d'une ancienne ville des Khazars, l'autre qui désignait un peuple divisé en quarante tribus, lesquelles étaient peut-être des Ouz ou ont été pris pour des Ouz.

Le *Nuḥḥat* 'l-*Qulūb* est de 1340. En indiquant les distances par rapport à La Mecque, Mustawfī dit (trad. Le Strange, 10) que « Saqsīn et Bol-yār sont à 32 degrés, soit 750 lieues » de la ville

1. Cf. Marquart, *Über das Volkstum der Komanen*, 56, 102, 111 ; Barthold, *12 Vorlesungen*, 168 ; plus anciennement, G. Jacob, *Welche Handelsartikel bezogen die Araber des Mittelalters aus den nordisch-baltischen Ländern?*, Berlin, 1891, in-8, 22.

2. Mais « Ghuss » y est une faute d'impression pour « Ghuss » = Ghuzz.

sainte. Mais ces indications de distance, que Le Strange n'a pas commentées, sont souvent incohérentes ; c'est ainsi par exemple que Hīnsāy, c'est-à-dire Hang-tcheou, est mis à 1 300 lieues de La Mecque, mais Zaitūn, c'est-à-dire Ts'iuān-tcheou, seulement à 850, c'est-à-dire à la même distance que Kandahar et le Cachemire. Tout ce qu'on peut en conclure est que, pour Mustawfī, Saqsīn et Bol-yār n'étaient pas à une bien grande distance l'un de l'autre. Ailleurs (p. 231), Mustawfī dit qu'à l'Est de la Caspienne se trouvent le « Hwārezm, Saqsīn et Bol-yār », ce qui n'est certainement vrai que pour le Hwārezm. Enfin (p. 232), un bref paragraphe est consacré à « Saqsīn et Bol-yār » ; il dit simplement : « [Ce sont] deux petites villes du sixième climat, auxquelles appartiennent beaucoup de districts et de plaines. La plupart des fourrures dont on fait commerce viennent de là. » Au temps de Mustawfī, Bol-yār, supplanté par Sarāi, était bien déchu, et Saqsīn n'était vraisemblablement plus guère qu'un nom. Il est frappant que ce nom n'est même pas prononcé par Ibn-Balṭūta qui voyagea à la Horde d'Or quelques années plus tard, vraisemblablement en 1333-1334.

La description de Saqsīn chez Dimašqī est reprise d'auteurs différents et contradictoires (cf. Risch, *Johann von Plano Carpini*, 316). Quand il dit que le grand fleuve des Slaves et des Russes vient des montagnes des Saqsīn, il suit la tradition d'une des sources d'Ibn-Sa'īd (cf. Reinaud, II, 1, 286-291). Mais plus loin il parle de ce qui est clairement la mer d'Azov, puisqu'il y place les villes de Sudaq, de Caffa et de Krim ; et il nomme cette mer « la mer de Sudaq, Saqsīn et Qīpcaq ». Tout au plus peut-on penser que, dans ce second cas, il mettait Saqsīn vers l'endroit où le Don se rapproche le plus de la Volga et était parfois supposé communiquer avec ce dernier fleuve. Il ne s'ensuit pas nécessairement, comme Risch l'a pensé, qu'il mette Saqsīn sur la péninsule de Crimée, encore que son texte paraisse presque le suggérer.

Le dernier géographe à avoir parlé de Saqsīn est Bakuwī, qui vivait au début du xv^e siècle. Il copie l'article de Qazwīnī sur Saqsīn, avec quelques omissions¹, puis il ajoute de son cru : « A présent, [la ville] a été recouverte par les eaux et il n'en subsiste aucune trace. Mais dans le voisinage il y a une autre ville,

1. Cf. d'Ohsson, I, 346 ; Dorn, dans *Mél. Asiatiques*, VI, 710-711 ; Risch, *Johann von Plano Carpini*, 317. Bakuwī parle des « quarante tribus » qui peuplent Saqsīn, mais ne nomme pas les Ghuzz ; il supprime également l'indication que la dernière phrase est empruntée à Abū-Hāmid.

appelée Sarāi Bārka, qui est la résidence du souverain du pays. » Ainsi, d'après Bākuwī, Saqsīn se trouvait près de la ville « Sarāi de Bārka », c'est-à-dire près soit de Carev, soit de Selitrennoye, suivant l'identification qu'on adoptera pour le Sarāi en question¹.

Nous en aurons fini avec les sources musulmanes, quand nous aurons rappelé que le nom de Saqsīn se rencontre au moins chez deux poètes persans. Büchner (*ET*, art. « Saqsīn ») a déjà.

1. Risch, 317, qui lit à tort « Baraka » le nom du frère et troisième successeur de Batu, voit dans Sarāi Baraka un jeu de mots, parce que l'hybride arabo-persan Sarāi Baraka signifierait « Palais de la Bénédiction ». Il n'est pas impossible que, sur la forme écrite du nom, une telle interprétation soit venue à l'esprit de certains musulmans. Mais le nom de Sarāi Bārka existait bien avant Bākuwī; on le trouve déjà chez Rašīdu'd-Dīn.

QUELQUES NOMS TURCS D'HOMMES ET DE PEUPLES

en -ar (-ār), -ur (-ūr), -ir (-īr)

Il y a en turc et en mongol beaucoup de noms d'hommes ou d'ethniques en -ar (-ār), -ur (-ūr), -ir (-īr), et il est trop clair qu'ils ne peuvent pas être tous ramenés à un type unique de formation ou de dérivation; par exemple le nom des « Dzoungars » est étymologiquement Jā'ūn-γar, mot-à-mot « main gauche », donc « orientale » pour qui s'oriente au Sud, et provient de la situation géographique du groupe parmi les Mongols occidentaux; ce n'est pas un dérivé en -ar d'une racine verbale. De même les Čaḡar de Mongolie doivent probablement leur nom aux anciens čakar de la garde sogdienne¹. Mais d'autres noms sont au contraire des dérivés d'un seul et même type; l'explication est tantôt certaine, tantôt probable, parfois seulement possible.

1. Je pense consacrer un jour une note spéciale aux čakar, sur lesquels il y a des textes chinois intéressants. Mais je profite de l'occasion pour signaler qu'on doit probablement les reconnaître à la fin du mystérieux groupe brčkr de l'inscription de Kül-tegin (cf. Thomsen, *Inscr. de l'Orkhon*, 444, 465; Marquart, *Die Chronologie der alttürk. Inschriften*, 32-37). Marquart a voulu retrouver dans brčkr « Bärčik ar », où « Bärčik » rendrait Parsik, « Persan ». Barthold, *Die alttürk. Inschriften und die arabische Quellen* (dans Radloff, *Die alttürk. Inschr. der Mongolei*, Zweite Folge), p. 24-26, s'est élevé contre cette interprétation, tant au point de vue phonétique, en quoi il avait raison, que parce qu'il n'admettait pas que la Sogdiane pût être en cause, et là il se trompait. Quoi qu'il soit, on trouve encore « Perser (? bārčakar) » dans la dernière traduction de Thomsen (cf. *ZDMG*, 1924, 456). Barthold a de nouveau critiqué cette version, mais seulement du point de vue phonétique, dans *12 Vorlesungen*, 38-39. Je ne sais encore que faire de *bār (ou *abar), mais les čakar < čakar sont parfaitement à leur place ici, et j'estime probable que ce soit d'eux qu'il s'agisse. J'ajoute enfin qu'en disant que Čaḡar remonte à čakar, je ne préjuge pas l'étymologie de čakar, qui reste obscure (cf. *Mélanges asiatiques de Leningrad*, nouv. série, 1918, 311-312).